

Cesare Lombroso (1835-1909)

Criminaliste italien

(1906)

Problèmes du jour

Traduction française de M. Charles Raymond

Un document produit en version numérique par Janick Gilbert, bénévole,
Interprète en langage des signes au Cégep de Chicoutimi
Courriel: janickgilbert@hotmail.com

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Mme Janick Gilbert, bénévole, interprète en langage des signes au Cégep de Chicoutimi à partir du livre de:

Cesare Lombroso (1835-1909)

Problèmes du jour (1906)

Traduction française de M. Charles Raymond. Paris : Librairie universelle, 1906, 304 pp.

Note : Cette édition numérique a été réalisée grâce au patient et minutieux travail de Mme Janick Gilbert, qui a entièrement retapé au clavier de son ordinateur portable le texte de ce livre puisque la numérisation était une tâche impossible, étant donné l'état de détérioration du livre que Mme Maristela Bleggi Tomasini, de Porto Alegre - Rio Grande do Sul, au Brésil a eu la gentillesse de nous prêter gracieusement [<mailto:mtomasini@cpovo.net>].

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

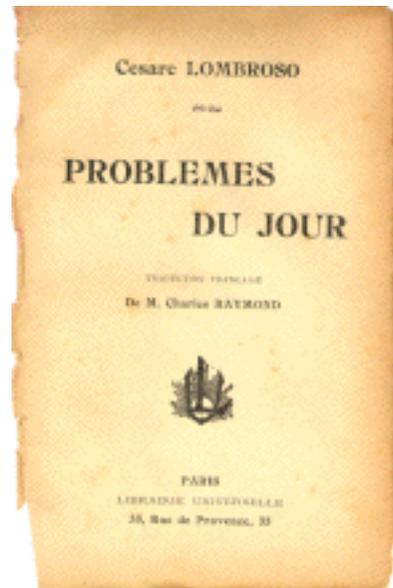
Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 28 juillet 2005 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec.



Cesare Lombroso (1835-1909)

Problèmes du jour (1906)



Traduction française de M. Charles Raymond. Paris : Librairie universelle, 1906, 304 pp.

Table des matières

- I. [Les Plaies de l'Italie. À la jeunesse italienne](#), Turin 1893.
- II. [Le Nouveau Siècle](#), février 1901.
- III. [La Mégalomanie dans l'art et dans la politique moderne](#)
- IV. [L'Émigration des talents italiens](#), juillet 1898.
- V. [Les Cristallisations politiques](#), mai 1899.
- VI. [Le Gouvernement et la Rue](#), mars 1900.
- VII. [Pour la liberté de la Presse](#), février 1899.
- VIII. [Mauvaise Organisation de la police et des systèmes pénitentiaires](#), octobre 1900.
 - I. [Police politique](#)
 - II. [Police pénale](#)
 - III. [Systèmes pénitentiaires](#)
- IX. [Sel, pellagre et hygiénistes politiques](#), avril 1903.
- X. [Les Petits Verriers italiens en France](#), juin 1901.
- XI. [L'Anti-italianisme des italiens](#), janvier 1901.
- XII. [Les Phénomènes régressifs de l'Évolution](#), mars 1898.
 - I. [le retour en arrière dans le progrès naturel](#)
 - II. [Nations](#)
 - III. [Régression avec évolution](#)
- XIII. [Nouvelles Sources esthétiques](#), janvier 1901.
- XIV. [Les Avantages de la liberté dans l'Art, à l'époque des Communes](#), décembre 1898.
 - I. [Mission ethnique](#)
 - II. [Saint-Marc](#)
 - III. [Influence du climat](#)
 - IV. [Sélection et lutte pour la vie](#)
 - V. [État naissant](#)
 - VI. [Commerce et richesses](#)
 - VII. [Liberté politique](#)
 - VIII. [Décadence](#)
 - IX. [Conclusion générale](#)
 - X. [Applications aux événements plus récents](#)
- XV. [En Calabre](#)
- XVI. [Le Péril noir en France](#), septembre 1901.

- XVII. [Le Déroit des Dardanelles et les préjugés relatifs à la diplomatie](#), février 1987-1903.
- XVIII. [L'Italie en Chine; le Péril Jaune](#), mars 1899.
- XIX. [La Barbarie chinoise et le Militarisme en Chine](#), juillet 1903.
- XX. [L'Insuffisance de nos diplomates et la guerre de Chine](#), juillet 1900.
- XXI. [Le Péril tripolitein](#), avril 1902.
- XXII. [Pourquoi les Boers ont résisté](#), décembre 1899.
- XXIII. [Les États-Unis d'Afrique](#).

Note

Cette édition numérique a été réalisée grâce au patient et minutieux travail de [Mme Janick Gilbert](#) [interprète en langage des signes au Cégep de Chicoutimi], bénévole, qui a entièrement retapé au clavier de son ordinateur portable le texte de ce livre. La numérisation de ce vieux livre de 1906 était une tâche impossible, étant donné son état de détérioration.

Je voudrais remercier Mme Maristela Bleggi Tomasini, de Porto Alegre - Rio Grande do Sul, au Brésil, avocate, qui a eu la gentillesse de nous prêter ce livre, ou plutôt ce trésor provenant de sa bibliothèque personnelle, autrement introuvable.

Courriel de Mme Tomasini: mtomasini@cpovo.net]

Avec toute notre reconnaissance à toutes deux.
Jean-Marie Tremblay, sociologue
directeur bénévole

[Retour à la table des matières](#)

Cesare Lombroso (1835-1909)

Criminaliste italien



[Retour à la table des matières](#)

Problèmes du jour

I

LES PLAIES DE L'ITALIE

À la jeunesse italienne

[Retour à la table des matières](#)

Il passe comme un souffle glacé sur l'Italie. Ce n'est pas encore le frisson de la mort, mais celui d'une maladie très grave, d'autant plus dangereuse que le nombre de ceux qui l'ont signalée est moins grand.

Nous luttons avec des démonstrations théâtrales contre les maux profonds que rongent nos organes les plus vitaux, contre la pellagre, l'alcoolisme, la superstition, l'injustice réglementée, l'ignorance scolastique; nous usons d'une rhétorique pompeuse, de formules sonores qui occupent notre temps, quand elles ne nous le font pas perdre, et qui nous donnent l'illusion d'avoir fait quelque chose.

La société romaine, dirigée comme dans le Japon par un mikado et par un taikoun, est en proie à une tourbe de sophistes, et elle résume en elle les plaies de l'Italie tout entière.

Un clergé impuissant en théorie mais encore influent par le fait sur les deux extrêmes de la classe sociale, la plèbe et le patriciat; une caste qui, officiellement, a hérité du pouvoir, mais non du prestige de l'un et de l'autre, et qui leur est très supérieure par le talent et par l'énergie; la médiocrité, qui règne partout et qui n'a pas conscience de sa propre infériorité, qui s'agite vainement, sans pouvoir et sans chercher à réaliser le but qu'elle vise.

Partout les institutions sacrifiées à la façade et aux rites en usage; partout le fétichisme des clichés. Partout la secte substituée à l'amour de la patrie, un calme triste comme celui qui plane sur les océans lointains. Interrompu à de grands intervalles par de rapides tempêtes dues à des hommes plus courageux qu'honnêtes, qui vendent souvent au détail leur influence éphémère sur la plèbe crédule, leur importance qui n'est que du vent.

Et quelle est la cause de tous ces maux?

Passons sur ceux qui sont sans remède, comme inhérents à notre tempérament national, et qui accompagnent, comme pour mieux les faire ressortir, ces qualités même grâce auxquelles nous excellons parmi les nations européennes. Tel est, par exemple, cet esprit d'individualisme qui fait que les citoyens en particulier, et plus haut, les groupes politiques parlementaires, confinés dans un cercle restreint, ne parviennent pas à se fondre, à s'organiser, à faire légion : chacun de nous, en effet, uniquement préoccupé de sa propre valeur, opère dans un sens déterminé et souvent opposé à celui des autres.

Tandis qu'en Allemagne, par exemple, les partis sociaux, bien qu'ayant moins de vitalité que chez nous, constituent un immense groupement qui compte des milliers d'adhérents et qui agit en bloc comme une armée rangée en bataille, ces partis ne sont pas encore formés en Italie, et ils sont déjà divisés.

À peine l'école d'anthropologie criminelle était-elle née chez nous qu'une troisième se dressait déjà contre elle, et contre la troisième une quatrième, tandis que l'ancienne école ne rougissait pas d'exciter les étrangers à se moquer les unes et des autres.

Une autre cause d'infériorité irrémédiable est l'abaissement du sens moral qui s'étend de plus en plus et qui fait que la mauvaise foi ne suscite plus la moindre réprobation en bas comme en haut. À cela

s'ajoutent l'inertie et le désir d'obtenir le plus possible avec la moindre somme d'efforts.

À ces maux-là, il n'est pas facile de trouver un remède. Mais puissions-nous au moins nous libérer de ceux qui ne sont point dans notre sang et qui, malheureusement, entrent de plus en plus dans nos habitudes : tels sont les trois préjugés classiques, parlementaire et militaire.

Le plus ancien, et peut-être à cause de cela le plus tenace, est le préjugé classique ou, comme on pourrait le qualifier plus exactement, *l'archéophilisme*, qui fait que seul ce qui est vieux a de l'autorité parmi nous. Nous sommes à une époque où les années sont des jours et les siècles des années, et nous voulons faire vivre la jeunesse dans une atmosphère de plusieurs milliers d'années derrière nous.

Les esprits les mieux trempés n'ont pas même le temps d'embrasser cette partie du savoir humain qui est nécessaire à tous (telle que l'histoire naturelle, l'hygiène, la sociologie, la statistique, etc.) et nous exigeons qu'ils perdent leur temps à essayer de balbutier maladroitement des langues et des sciences mortes, et tout cela sous le vain prétexte d'affiner notre goût!

Vivons-nous donc dans un temps où l'esthétique ait le droit de passer avant toutes les autres études? Ne trouverions-nous pas ridicule qu'on nous enseignât, pendant dix ou douze ans, à faire des fleurs ou des gammes? Et ne serait-il pas beaucoup plus utile d'apprendre une langue vivante qui faciliterait nos rapports avec les nations civilisées, ou bien un métier qui augmenterait la somme de nos richesses jusqu'ici trop rares?

Non, ce n'est pas d'esthétique que nous avons besoin. Le fleuve de la vie moderne, qui entraîne les autres peuples à l'action, passe devant nous et nous ne le voyons même pas.

Massimo d'Azeglio a écrit avec son habituelle franchise : « Quand je pense que j'ai perdu cinq ou six ans à étudier le latin, à l'âge qui est le plus apte à recevoir avec fruit l'enseignement des langues, et qu'au lieu de savoir peu ou mal le latin et le grec qui, je puis bien le dire, ne me servent à rien, j'aurais pu apprendre l'allemand et l'anglais qui m'auraient rendu tant de services! Mais le système jésuitique dominait mon éducation, et le problème que cette méthode a toujours

si bien résolu est le suivant : conduire un garçon jusqu'à vingt ans en le bourrant sans cesse d'un tas de connaissances inutiles et qui ne peuvent former ni le caractère, ni l'intelligence, ni le jugement d'un homme. »

« Dans l'étude d'une langue, dit Herbert Spencer, l'attitude constante de l'esprit et la soumission à l'enseignement dogmatique ont pour résultante nécessaire une tendance à accepter sans examen toutes les règles établies. »

« Le collègue, écrit Hartwich, en se bornant au culte des langues mortes et à son idolâtrie pour la grammaire, a réussi à nous rendre étrangers au siècle dans lequel nous vivons, incapables de nous émanciper du monde abstrait et circonscrit dans lequel s'est étiolée notre jeunesse, sans parler des inconvénients physiques et moraux de cette torture forcée. »

« Notre école, écrit Mortati, veut former des jeunes gens sans moelle et sans force, privés du sens de la modernité; elle endort le futur citoyen dans un berceau en lui chantant les puérils refrains d'autrefois pour mieux l'arracher à la vie moderne. Dans les vastes programmes des études classiques se cache un but immoral : éblouir ou aveugler, mais non point éclairer et secouer la jeunesse italienne. »

Certes, nos petits-fils riront bien à l'idée que des milliers et des milliers d'hommes ont pu croire sérieusement que quelques passages d'un livre classique étudié en bâillant et sous la férule, et oubliés plus facilement encore qu'ils ne furent appris, ou que, pis encore, les arides règles grammaticales d'une langue morte ont été considérés comme un instrument plus précieux pour aiguïser l'esprit des jeunes gens que l'exposition de faits qui auraient dû les intéresser le plus vivement et que l'explication de ces faits eux-mêmes. Qui pourra admettre encore dans quelques années que, pour faire de bons médecins, des ingénieurs, des marins, des capitaines d'infanterie, le latin a été cru indispensable, alors que les règles de la statistique, de l'hygiène et des mathématiques ont tellement changé, alors que les connaissances techniques les plus nécessaires s'acquerraient aussi facilement et même mieux par l'usage des langues modernes?

En attendant, on fabrique des générations dont le cerveau se pénètre seulement de la forme et non de la substance, que dis-je, moins encore de la forme (qui pourrait au moins se traduire par

quelque chef-d'œuvre esthétique) que d'une adoration fétichiste pour cette même forme qui est d'autant plus vague, d'autant plus stérile et aveugle qu'on a perdu plus de temps à en chercher vainement le reflet.

Et quand nous croyons avoir assez bourré ces pauvres cervelles d'étope classique, nous les gonflons par surcroît d'un tas d'inutilités métaphysiques ou archéologiques. Tendons grâce au ciel que nous nous soyons aperçus si tard de notre origine aryenne; sans cela, nous aurions deux ou trois chaires où l'on interpréterait le Mana-Darma-Sastra ou le Code de Manou, et nous aurions vu nos malheureux jeunes gens contraints d'étudier pendant huit ou dix ans la langue sanscrite, tandis que les grands pontifes de l'instruction publique, et surtout ceux qui ne sauraient pas un mot de cette langue, auraient gravement déclaré qu'il y avait en elle des vertus mystérieuses aptes à développer le jugement de la jeunesse.

Cet abus de l'éducation classique est cause qu'il y a un accord unanime lorsqu'il s'agit d'élever un monument ou de fêter un centenaire, tandis qu'on ne trouve personne pour bâtir une école, créer une industrie ou assécher un marais. C'est pour cela que nous avons des hôpitaux qui, extérieurement, sont des merveilles d'esthétique, mais qui manquent d'air et d'installation hygiénique ; c'est pour cela que nous avons des laboratoires qui se dressent comme des blocs mégalithiques, mais à l'intérieur desquels on ne trouve pas les instruments de travail les plus indispensables.

De là, l'incapacité de comprendre notre temps; de là, l'importance exagérée attribuée à des bouts de papier appelés projets de loi avec lesquels on s'imagine pourvoir à tout; de là, le peu d'émulation pour l'étude, qui est sans doute toujours déplorable, mais qui, il faut bien l'avouer, n'est pas toujours injustifié; de là, la dégénérescence du caractère.

Ce perpétuel mensonge à vernis de rhétorique dans lequel nous vivons, et qui fait de nous l'avant-dernière des nations latines, outre qu'il nous imprègne d'idées qui ne sont plus celles du jour, provient de la tendance que nous avons, à nous attacher à la forme, au son des choses plutôt qu'à leur fond, et de la longue habitude contractée pendant les années de notre jeunesse de nous tromper et de tromper les autres dans l'apprentissage d'une langue qui n'a pour nous aucun intérêt. Il a pour résultat de nous pousser à remplacer le travail par la flatterie, la fausseté, les recommandations, et cette habitude une fois

prise, s'étend à la vie de l'étudiant, du médecin, du député, du ministre.

L'autre plaie, commune à presque toutes les nations européennes, mais qui exerce plus spécialement ses ravages chez nous, c'est le parlementarisme. Des populations tyrannisées par un seul individu pendant tant de siècles se sont imaginé que, plus le pouvoir serait divisé, moins il serait despotique et plus il serait en même temps intelligent et moral. Et il y avait du vrai dans cette conception, car, si ce régime ne reflète pas toujours exactement les idées du pays, il sert du moins à révéler les abus et les erreurs. Mais si, comme Machiavel l'a si bien démontré le premier, toute forme de gouvernement porte en elle les germes de sa ruine, ce résultat devait surtout se produire pour cette forme-là qui n'est pas des plus adaptées à nos mœurs, car elle se base sur la foule. Et une foule même la moins hétérogène, même composée d'éléments les mieux choisis, lorsqu'elle en vient à délibérer, aboutit à des conclusions qui ne sont pas la somme, mais la plupart du temps le contraire de l'opinion de la majorité.

C'est une observation vulgaire et depuis longtemps passée en proverbe que, plus il y a de délibérants, moins juste et moins sage est le résultat de la délibération, car tout ce fond commun de préjugés et de vices que l'individu parvient à réprimer en lui à force d'éducation, pullule et se déchaîne « dans le virus de culture des assemblées ». C'est à cela que fait allusion le dicton : *Senatores boni viri, senatus mala bestia*¹ ; ainsi la valeur des conseils est en raison inverse du nombre des conseillers.

On a vu, sous le rapport de l'intérêt pécuniaire, qui est le plus fortement enraciné chez les hommes, une assemblée se tromper presque toujours. Que doit-il se produire dans les questions qui ne touchent point chaque individu personnellement telles que les questions politiques, administratives ou communales?

Il y a à ce sujet un vieux proverbe : « L'argent de la commune n'est l'argent de personne ». Moltke observait avec juste raison qu'une assemblée parlementaire très nombreuse se laisse bien plus facilement entraîner à la guerre qu'un souverain ou un ministre qui porte toute la responsabilité de la décision prise, tandis qu'un individu

¹ Les sénateurs sont individuellement de braves gens, le Sénat en bloc est une méchante bête.

qui délibère n'a qu'un cinquantième ou un huit centième de responsabilité; c'est pourquoi il s'engage d'un cœur léger ².

Et cela se produit bien plus facilement chez nos races latines ou, à l'inverse de ce qui se passe chez les Anglo-Saxons, les assemblées ne représentent point toutes les classes sociales, mais un groupe de professionnels et d'employés, tandis que les agriculteurs, les industriels et les prolétaires, qui constituent l'immense majorité de la population, n'y sont presque pas représentés, et cela parce qu'ils ne savent pas faire leur choix, par défaut d'instruction et d'éducation politique.

C'est là la principale cause de l'affaiblissement du sentiment de la justice et des lamentables scandales de banque dont nous avons été témoins.

Certes, la justice existe toujours dans la lettre de la loi; elle existe également, sans aucun doute, dans les intentions des gouvernants, qui sont des gens au-dessus de tout soupçon. Mais si elle avait déjà de la peine à tenir sa balance en équilibre, alors que les despotes n'étaient qu'un petit nombre, comment y parviendrait-elle aujourd'hui, alors qu'il y a cinq cents rois dans notre pays, rois qui jouissent d'une sécurité plus grande que ceux d'autrefois, parce que leurs actes sont couverts par la collectivité, par un certain vernis de liberté et par les arguties législatives?

Du moment où ces tyranneaux, à l'exemple de ceux d'autrefois, se considèrent comme inviolables, -- et ils sont plus que ces derniers irresponsables dans la pratique, car ils courent tout au plus le risque de perdre leur siège et de jouir en toute impunité de l'argent qu'ils ont drainé dans les fonctions publiques, -- si quelqu'un d'en bas s'avisait de les accuser, celui-là serait sûr d'être condamné, même s'il pouvait prouver que ses accusations étaient justes. Il est donc naturel que ceux qui ont le sens moral affaibli agissent suivant leur fantaisie, tandis que les pauvres rois, s'ils en faisaient autant, perdraient d'abord l'estime publique, puis probablement leur trône et peut-être leurs biens ainsi que leur vie. C'est là un des aiguillons les plus puissants pour le crime de péculat, et grâce auquel des hommes presque

² Lombroso et Laschi.-*Il delitto politico*, 1890. Turin

honnêtes, fascinés par l'appât d'un lucre facile, deviennent criminels... d'occasion, mais en réalité criminels ¹.

Mais la plaie dont les ravages sont les plus immédiats est celle du militarisme, et c'est à cause du budget de la guerre que nous sommes presque réduits à la misère. Nous faisons un peu comme le vaniteux féodal d'autrefois qui, pour payer ses dépenses d'écus et de cuirasses se serrait le ventre pendant des mois, sans penser qu'il finirait par succomber sous le poids même de ses armes.

Il fut une époque où l'humanité passa du stade religieux au stade civil par l'intermédiaire de la domination théocratique et guerrière. Or, l'une et l'autre nous ont laissé tout un résidu de traditions et de légendes qui nous rendent tout le passé plus cher, de telle sorte que, comme de toute chose lointaine, on en oublie les désagréments pour ne s'en rappeler que les avantages.

Les exploits chevaleresques, la virile énergie du guerrier, les services qu'il a parfois rendus aux peuples asservis par les tyrans, ont créé une légende chère aux cœurs des jeunes gens qu'on réussira difficilement à abattre et qui, comme dans tous les états, est de nature à oblitérer tout sens critique.

On a cru, pendant longtemps, que la guerre était moralisatrice; et il y a des gens qui, devant le courant de corruption qui nous entraîne, l'invoquent comme le souverain remède, comme un ouragan destiné à balayer les maux dont nous sommes souillés. Ces gens n'ont jamais compris qu'on ne remédie pas à un mal par un autre plus grand, que la guerre est le pire de tous et que, comme l'ouragan, elle peut, certes, faire beaucoup de mal, mais il est impossible qu'elle puisse faire du bien.

Herbert Spencer, dans sa remarquable étude sur la *Morale*, où un grand nombre des problèmes discutés par la nouvelle école sont entrevus, nous montre que les peuples belliqueux furent et sont encore les plus immoraux et les plus féroces.

¹ Un éminent publiciste, M. Colajanni, dans son livre intitulé *Banques et Parlements*, a objecté que les dommages causés par ces derniers s'élevant, comme en France à propos du Panama, à des milliards, on doit les appeler criminels-nés et non point criminels d'occasion, mais le préjudice, quelque grand qu'il soit, ne suffit pas à spécifier le criminel-né : un conducteur de train qui s'endort peut, en un moment, faire des milliers de victimes, sans être pour cela autre chose qu'un criminel d'occasion.

Les Carens, peuplade qui, dit-il, sont en perpétuel antagonisme avec les autres tribus, sont en même temps très cruels.

Les Dakotas et les Comanches de l'Amérique du Nord, tribus guerrières qui vivent dans un état chronique de guerre et de lutte, torturent leurs prisonniers de la plus atroce façon.

En revanche, les peuples pacifiques, tels que les Veddas, les Esquimaux et les Souans sont bons, généreux et honnêtes. En effet, le vol fut toujours le grand mobile de la guerre : les horreurs les plus atroces s'y commettent sans remords, et l'on y joue sans rougir à qui accomplira le plus d'incendies et de massacres.

« La guerre, écrivait Franklin, est l'ensemble de tous les vices et de tous les crimes, tels que le viol, le vol, l'incendie et le brigandage. » Et nous savons que la syphilis fut d'importation guerrière

Hammon a démontré, dans son livre sur la *Psychologie du militaire*, que la cruauté et le mépris des autres sont encore la caractéristique dominante du soldat moderne.

Ce fait n'a été que trop confirmé par des procès publics qui se sont récemment déroulés en Russie et en Allemagne. Même lorsque les militaires ne sont point pétris de vices, l'obéissance servile, le renoncement à toute initiative individuelle, les rendent impropres à la vie civile et dégradent leur caractère.

Et la guerre serait tolérable, à la rigueur, si elle avait, du moins, quelque utilité.

Mais aucune guerre ne fut profitable, pas même aux vainqueurs.

Qu'il nous suffise de rappeler que le triomphe remporté par l'Allemagne sur la France a fini par coûter à la première plusieurs milliards, en outre de ceux qu'elle avait rançonnés.

Un seul genre de guerre semblait, jusqu'ici, justifié, par cette haute raison d'État qu'on appelait l'intérêt public et par cet euphémisme plus ou moins honnête qu'on appelle le besoin de répandre la civilisation; je veux parler de la guerre de conquête entreprise contre les peuples barbares ou demi-barbares, qui refusent l'accès de leur

pays à notre commerce, à nos lumières et à nos dieux. Eh bien, même cette guerre qui parut, jusqu'ici la plus avantageuse, puisque, sauf de rares exceptions, elle finissait par nous donner la victoire, commence à se montrer, aujourd'hui, préjudiciable et plus dangereuse même que toutes les autres.

L'exemple de l'Inde, des Philippines, de l'Australie et des îles de la Malaisie a prouvé que les peuples de race jaune et les Hindous ont pris mille fois leur revanche des conquêtes faciles dont ils furent la proie, en prenant la place de nos ouvriers, de nos industriels et de nos paysans au point de les réduire à la faim. Jusqu'à ces dernières années, la répugnance à nous ouvrir leurs portes, le manque de connaissances techniques et surtout l'absence de moyens de communication empêchaient pour eux cette redoutable concurrence. Mais aujourd'hui, tous les obstacles ont disparu, et en grande partie grâce à des spéculateurs qui voulurent être les premiers à profiter du salaire infime dont s'accommodaient ces pauvres barbares. Et il arrive que ces derniers s'infiltrant partout, ayant appris de nous-mêmes les secrets de notre fabrication, nous chassent peu à peu et avec une poussée irrésistible des marchés de l'univers. L'Angleterre est une preuve éloquente de ce fait : après avoir vaincu l'Hindou, elle est, à son tour, vaincue par celui-ci sur le terrain de la concurrence industrielle, car il accomplit pour cinq sous par jour le même travail qui est payé quatre ou cinq francs à l'ouvrier anglais; par ce fait, la crise industrielle et agricole prend des proportions gigantesques, et il ne semble pas qu'on puisse la conjurer.

Les Chinois sont un aussi redoutable fléau pour les îles Philippines et la Malaisie. Il s'agit là de deux cents millions, puis de six cents millions de concurrents que nous sommes allés éveiller nous-mêmes avec nos faciles conquêtes guerrières. Qui sait ce qu'il en adviendra bientôt de l'Italie avec les Somalis et les Danakils, et si l'Afrique ne nous réserve pas les mêmes surprises que la Chine et l'Hindoustan réservent aujourd'hui à l'Angleterre? Voilà le fruit amer de la conquête, à quoi ne pensent pas les myopes qui nous y ont poussés, et qui ignorent complètement les leçons de l'histoire présente et celle de l'antiquité. Cette dernière nous avait enseigné déjà que les Germains, et derrière eux, les Vandales et les Huns, étaient venus en grande partie à la suite de la conquête romaine qui, en les enrôlant dans les légions, comme nous faisons aujourd'hui avec les tribus indigènes de l'Abyssinie. Les avait familiarisés avec les armes romaines. C'est la conquête qui leur fit comprendre la tactique des vainqueurs, qui leur

montra tous les trésors de nos climats, le chemin qui y conduit, et qui les avait arrachés à cette inertie si forte chez les Barbares qu'elle aurait empêché ou ralenti tout le mouvement d'émigration.

Il est difficile d'indiquer un remède à un grand nombre de ces maux, mais pour certains autres la chose est possible. Je l'ai tenté moi-même dans mon livre intitulé : *le Délit politique et les Révolutions*, et ces remèdes sont : le tribunaat, les élections par classe, la plus grande décentralisation dans les services publics, la diminution du nombre des représentants, la suppression de l'immunité parlementaire pour les crimes de droit commun, l'indemnité accordée aux victimes, la suppression du frein hypocrite en matière de diffamation, frein qui, la plupart du temps ne sert qu'à désarmer les honnêtes gens dans leur défense contre les gredins, etc., etc.

Je me contenterai d'insister sur le point suivant, qui me semble le plus important : il n'y a pas longtemps, la plupart des gens soutenaient que la jeunesse ne devait pas s'occuper de politique, et pendant longtemps, j'ai été moi-même de cet avis, jusqu'au jour où, devant les erreurs grossières commises chez nous par des hommes mûrs, je me suis demandé si les jeunes gens ne feraient pas mieux en nous tirant des chemins battus et de la boue dans laquelle nous nous enlisons. Il y a quelques années, je reçus dans mon modeste cabinet de travail la visite d'un vieillard sympathique, au visage calme et pensif. Il m'apportait le salut des amis d'Amérique, où les idées de l'école fondée par moi sont accueillies avec autant de déférence qu'elles trouvent de railleries dans mon pays, cet homme était le général Roca, l'ancien président d'une grande république. Comme je lui demandais à quelle époque il avait commencé à faire de la politique, il me répondit qu'il était entré dans la carrière dès l'âge de dix-sept ans en s'insurgeant avec une poignée de camarades contre la tyrannie du président Rosas.

Je ne demande certes pas qu'on en fasse autant chez nous : autres climats, autres temps, autres mœurs. Mais les jeunes gens peuvent rendre de grands services en étudiant séparément ou par groupes (comme je vois faire aujourd'hui avec d'excellents résultats les étudiants de Bruxelles et de Gand, dont les journaux et les revues publient les travaux) les questions d'hygiène, de statistique, en se pénétrant des causes de nos maux et en cherchant les moyens qui pourraient encore y remédier; en dénonçant non point avec des phrases déclamatoires et encore moins avec des motions irraisonnées,

toutes les erreurs partout où elles vont se nicher. Et quant à l'action, il y en a une qui ne manque ni de noblesse ni de grandeur et qu'on laisse par trop de côté : il faudrait rendre au pays même une partie de l'instruction qu'il a donnée, organiser des classes du soir, comme le fait en Angleterre le fils d'un lord, pour donner au menu peuple des connaissances sérieuses en histoire, en sciences naturelles et sociales. Que l'on néglige pour quelques heures le billard et la bicyclette et que l'on gravisse les quatrièmes étages et les combles où gémissent les malades et les ignorants; que l'on aille dans les cachots des prisons, dans les salles des hôpitaux, dans les froides cabanes des pauvres, et que l'on étudie là les causes de la misère, de la pellagre, de la faim et de l'ignorance. Qu'on relève ceux d'en bas par de bonnes paroles et par de bons conseils, et que, dans les classes élevées, pourries de préjugés religieux et féodaux, on arrache et par la parole et par l'exemple le voile qui couvre tant d'horreurs. Et surtout qu'on pousse bien haut ce cri un pourra sembler étrange dans la bouche des jeunes gens, mais qui est d'une actualité féconde en promesses pour l'avenir, le répété de :

« Guerre à la guerre! »

Turin, 1893.

Problèmes du jour

II

Le Nouveau Siècle

[Retour à la table des matières](#)

Depuis que le nouveau siècle est commencé, le monde entier se demande avec une impatiente curiosité ce qu'il va nous donner : pourrons-nous secouer les hontes sanglantes qui se sont acharnées après nous, surtout pendant ces dernières années, ou bien grandiront-elles chaque jour davantage et finiront-elles par s'infiltrer définitivement dans notre sang?

La réponse n'est pas difficile.

Quiconque étudie l'histoire des peuples a pu remarquer qu'ils sont sujets à des *retours*, comme les appelait Vico, c'est-à-dire qu'arrivés au sommet ils retombaient de nouveau, en vertu de la vitesse acquise, et leur décadence est d'autant plus complète qu'ils se sont élevés plus haut. Mais l'histoire nous enseigne en même temps que la décadence des uns est le point de départ de la grandeur des autres et qu'en somme le progrès est toujours ascendant pour l'humanité en général, même lorsqu'un de ces éléments semble prêt à disparaître.

Ainsi celui qui observe avec des yeux de myope l'invasion des Barbares qui renversa l'Empire romain et l'Empire d'Orient, en conclut immédiatement à l'effroyable décadence de cette époque. Et quand on réfléchit que ces deux empires étaient déjà tombés en pourriture et qu'ils n'étaient plus que la caricature vulgaire d'une civilisation très ancienne; que les mêmes mains qui avaient dressé le colosse de Rhodes et le Panthéon n'étaient plus capables que de dessiner les temples informes et de modeler des statues grotesques; que les mêmes esprits qui avaient donné l'envolée aux poèmes immortels de Lucrèce et d'Horace se rabaissaient à des hymnes ineptes, à d'absurdes panégyriques des empereurs, parodiés par les soldats dans un latin vulgaire, qui devint plus tard la langue italienne, des chroniques mêlées de miracles ridicules et enfin à des biographies imaginaires de saints; quand on réfléchit, dis-je, que les populations des municipes étaient incapables de s'administrer et qu'il fallait menacer de mort un citoyen pour qu'il acceptât les fonctions de maire ou de conseiller municipal; que d'immenses étendues de terrain restaient désertes parce que personne ne s'adonnait plus à l'agriculture, on ne pourra s'empêcher, comme bien des gens, de trouver grandement bienfaites ces séries d'invasions qui ont infusé un sang jeune et robuste dans le vieux sang pourri des romains et des Byzantins.

Si, pendant un certain temps, la civilisation sombra dans l'anarchie et dans la violence brutale, elle finit par nous donner la commune, noyau des libertés modernes, l'architecture gothique, la poésie de Dante et la sculpture de Donatello. Donc, là même où le retour en arrière semblait triompher, le progrès était en réalité vainqueur.

*
* *

Ces réflexions s'appliquent encore bien plus à notre temps, où le mouvement en avant s'accélère avec une progression géométrique. Il est vrai que, dans ces vingt dernières années, nous avons vu se dérouler une ère de politique absolument barbare, et, fait plus triste encore, ce sont les peuples civilisés qui ont donné le signal de la barbarie et de la violence.

À l'époque même où les masses populaires et surtout les classes cultivées d'Europe étaient pénétrées de cette idée que l'abus de la violence était une folie parce qu'il se retournait toujours contre celui

qui s'en servait le premier, même lorsqu'il était vainqueur; que les rivalités internationales devaient se borner à une émulation industrielle, commerciale et scientifique; quand un groupe de peuples heureux précisément parce qu'ils avaient laissé de côté toute ambition basée sur la violence, comme la Suisse, la Suède, la Norvège, la Hollande, nous montrait où était le bonheur parfait, nous avons vu se déchaîner la bestialité de la guerre, d'un bout du monde à l'autre, en Afrique, aux Philippines, en Chine, et cela par la faute de peuples que nous croyions d'abord les plus civilisés, les plus fervents adorateurs de la paix. Nous y avons vu déployer une cruauté qui nous semblait déjà monstrueuse au moyen âge et que nous reprochions comme un crime aux premiers conquérants de l'Amérique. Toutes ces atrocités, nous les avons vues se reproduire, s'amplifier, sans que personne en rougît; au contraire, on en riait plutôt vanité.

Nous avons vu se développer parmi les peuples civilisés une aveugle avidité de conquêtes, comme si toute augmentation de territoire devait provoquer une augmentation de richesses! Nous les avons vus s'embarquer dans une suite de guerres sans fin dont les résultats les plus clairs ont été la ruine financière, un violent retour en arrière et la haine des vaincus. Ce fait, corroboré par d'autres phénomènes, nous a révélé la décadence des peuples qui nous semblaient des porte-drapeaux de la civilisation et de la liberté, tels que la France et l'Angleterre: l'impérialisme chez celle-ci, le nationalisme, le chauvinisme et l'antisémitisme chez celle-là sont vraiment la marque d'une décadence profonde chez ces deux grandes nations.

Mais sur leurs ruines nous voyons déjà surgir un ensemble de nations plus neuves, plus vigoureuses, plus jeunes, destinées à être de sérieux instruments de progrès. Telles nous apparaissent l'Italie, l'Australie et l'Amérique du Nord. La ruine des uns est le commencement de la grandeur des autres. Mais il n'est pas dit que l'Angleterre et la France décriront jusqu'au bout leur parabole de décadence.

On voit déjà que l'impérialisme et le militarisme, par leurs excès mêmes, par le contrecoup qu'ils provoquent non seulement chez les victimes, mais encore chez leurs auteurs, amèneront une certaine réaction de nature à les enrayer. C'est ainsi que les massacres inutiles du Transvaal, les pillages et les viols accomplis par ordre supérieur dans les fécondes fermes des Boers par une armée trente fois plus

forte que les Boers eux-mêmes, ont fini par indigner non seulement toute l'Europe, mais même cette Angleterre qui semblait fermée à tout sentiment de pitié et de justice, et qui considérait comme une question d'amour-propre et d'honneur national la destruction du peuple le plus héroïque qu'ait jamais connu l'histoire du monde.

Mais cette réaction jointe à la perte formidable de milliards (on calcule que le déficit subi par les mines et par le commerce s'élève à quatre-vingts milliards), à celle de nombreux jeunes gens appartenant spécialement à l'aristocratie anglaise, et la dépression qui se produit naturellement après un enthousiasme excessif et aveugle doivent finir par réveiller une telle énergie dans la minorité libérale anglaise qu'elle finira par avoir raison du gouvernement et de la majorité parlementaire.

Il est probable que, le jour où ils reprendront le pouvoir, les libéraux indiqueront à leur pays la seule voie à suivre pour reconquérir la suprématie commerciale et maritime, et qui consiste à étendre et non à restreindre les libertés.

La triste croisade menée en Chine par les Européens qui, trouvant devant eux un peuple presque désarmé, ont redoublé de cruauté au lieu de se laisser aller à une pitié naturelle, a porté un coup mortel à la légende qui veut que le militarisme incarne l'âme chevaleresque de notre époque. Plus les ennemis étaient faibles et inoffensifs, plus ils furent torturés et massacrés, et des fleuves entiers furent barrés par les monceaux de cadavres qu'avaient entassés ces sauvages qu'on appelle les Européens; les immenses trésors d'une civilisation datant de milliers d'années ont été dispersés ou réduits en miettes pour joindre le plaisir de la destruction à l'avidité du pillage.

Mais de ces horreurs mêmes on peut conclure à de certains avantages pour l'avenir. D'abord, elles détruisent l'objection suprême qu'on faisait aux antimilitaristes lorsqu'on disait que les armes modernes étaient bien différentes de celles de l'ancien temps, et que par le fait même qu'on avait modifié les engins meurtriers et réduit la guerre à un simple calcul scientifique, on lui avait enlevé tout caractère de barbarie, comme prétendaient le démontrer l'institution de la Croix-Rouge et les sornettes du Congrès de la Haye.

La Chine et l'Afrique ont trop éloquemment prouvé que la civilisation n'a rien gagné à cela et que le militarisme a conservé toute

sa barbarie primitive, s'il ne l'a redoublée. Et ce sera là un coup terrible porté à cette institution médiévale, dont l'inutilité a, d'ailleurs, été révélée par les guerres coloniales, car même lorsque les Européens sont vainqueurs, ils finissent par disparaître, englobés par une population supérieure en nombre, ou décimés par les conditions meurtrières du climat et du sol.

Les immenses ressources et l'énergie des États-Unis se heurtent vainement au climat et aux races malaises des Philippines, de même que toute l'énergie de l'Europe a fait un grand trou dans l'eau avec l'invasion de la Chine. Bien plus, comme à toute action succède une réaction, à toute entreprise militaire et coloniale succède un progrès rapide, une européanisation, pour ainsi dire, des peuples de couleur contre lesquels ont marché les races blanches. Et les Malais, les Philippines et les Chinois béniront peut-être, dans le siècle futur, les massacres accomplis par les conquérants, car ils auront donné l'impulsion à une organisation nouvelle qui non seulement leur permettra de repousser complètement toute invasion, mais d'envahir à leur tour les territoires mêmes de leurs ennemis.

La Grèce s'est vengée de la violente conquête romaine en conquérant à son tour moralement et économiquement le Romain lui-même. Pis encore, le légionnaire germain, en apprenant dans les rangs des Romains leur tactique et en étudiant leur pays, devint peu à peu le conquérant barbare : il foula aux pieds la capitale de ses anciens maîtres et la saccagea plusieurs fois. Il en sera de même pour la race jaune, que nous nous imaginons trop ingénument pouvoir mépriser. Et ce fait se manifestera sous deux formes : par la concurrence commerciale et économique qui se fait déjà sentir sur les marchés européens, et par l'invasion armée.

*
* *

Mais le moment actuel ne se présente pas uniquement hérissé d'armes et baigné de sang. Il nous promet des progrès dans une direction diamétralement opposée, progrès qu'il eût été fou d'espérer, il y a quelques années encore. Nous voyons déjà poindre le temps où de nouveaux et très rapides moyens de communication nous permettront de parcourir l'espace non seulement par terre et par mer, mais encore à travers les airs, comme en témoignent et les essais déjà réalisés par MM. Zeppelin et Santos-Dumont; et l'on créera des

moteurs assez puissants pour qu'un seul phare puisse éclairer une ville tout entière, pour qu'on n'ait plus à employer le charbon comme moyen de chauffage et pour pouvoir substituer à la main de l'homme toute une série d'engins mécaniques.

Non seulement la machine à écrire tend à remplacer la plume usuelle, mais encore la machine à compter, à voter, à faire des statistiques et à dresser des plans, outre qu'elles rendront plus faciles des opérations compliquées, apporteront un remède au surmenage mental et permettront d'enrayer cette neurasthénie engendrée par les abus de la pensée et du travail. Libre de la basse besogne du calcul, la pensée philosophique et poétique prendra un nouvel essor, surtout en appelant à son aide le positivisme, le naturalisme, les problèmes et autres découvertes du spiritisme qui ouvrent un monde nouveau à la psychologie humaine, et que la haine de la nouveauté avait jusqu'ici refusé d'accepter.

Et de là découleront de nouvelles sources d'esthétique. Il semblait que le beau fût immuable et qu'il ne dût pas se renouveler d'une époque à une autre. Mais précisément le naturalisme lui ouvre les horizons tout nouveaux qui seront aussi féconds en résultats que le fut, au moyen âge, la greffe des Barbares sur la société romaine.

De même que le moyen âge a substitué l'art gothique à la pure mais trop simple ligne grecque, de même la connaissance de l'histologie, en nous initiant aux merveilles des tissus végétaux et animaux, donnera à l'esthétique une base nouvelle, et quand nous connaîtrons à fond les puissants résultats du machinisme, ils seront pour nous non seulement des symboles de force, mais encore de beauté.

On peut en dire autant de l'influence des voyages. L'étude des nouvelles formes esthétiques prises sur le vif en Chine et au Japon, au lieu de se borner à celles des races anciennes, tels que les Kmer, Égyptiens et Astèques, fera découvrir des combinaisons variées et en même temps très profitables à l'art.

Et l'art lui-même obéissant à la politique, le pouvoir appartenant désormais au quatrième état, fera oublier de plus en plus les formes classiques qui s'imposaient, jusqu'à ce jour au moins, dans l'éducation. Se retremant dans le peuple, il saura nous montrer dans l'étude des mœurs et dans le grouillement des foules en fête la poésie

qui, jusqu'ici, était confinée dans les salons, les palais et les temples. La science elle-même, suivant une impulsion nouvelle, deviendra chaque jour de plus en plus applicative. Nous voyons que les plus grands génies au sens théorique passent en seconde ligne devant des inventeurs d'ordre pratique, comme Edison et Marconi. Nos fils verront surtout l'utilisation des gaz et de l'air comprimés, les nouvelles forces qui jailliront de l'air liquide et les immenses ressources que l'azote solidifié apportera à l'alimentation et à la force motrice. Les découvertes médicales porteront surtout sur les maladies populaires, sur celles d'ordre endémique et contre lesquelles il faudra trouver des moyens d'immunisation préventive, telles que la syphilis, la tuberculose, la fièvre typhoïde. La découverte des toxines a déjà réalisé de grandes améliorations dans ce sens. Ainsi la population, comme tout tend à le démontrer, sera certes moins féconde, mais elle sera plus sérieuse, plus fortunée et elle suppléera au déficit des naissances par une moins grande mortalité.

Mais le progrès le plus grand de notre époque s'accomplira dans le domaine politique social. Chaque fois qu'une caste nouvelle est sur le point d'enlever le pouvoir à une caste supérieure, celle-ci est en proie à une espèce d'horreur : il lui semble que l'ordre des choses doive être bouleversé et que la terre soit prête à s'engloutir. Mais, le fait une fois accompli, le monde se demande comment il se fait qu'aucune de ces catastrophes ne soit arrivée.

Cela provient de ce que les transformations se produisent nécessairement, historiquement, lentement, et quand elles sont une fois accomplies, tous s'y sont habitués et presque personne n'en a souffert. Nous avons supprimé la domination du prêtre et celle du noble, et nous allons supprimer celle du roi et du bourgeois; mais les survivants de ces castes resteront tranquilles et momifiés dans le grouillement de la vie des autres.

Et les effets de cet état nouveau seront le bien-être augmenté pour tous au détriment de quelques-uns et une plus grande et universelle félicité.

Février 1901.

Problèmes du jour

III

LA MÉGALOMANIE

Dans l'art et dans la politique moderne

[Retour à la table des matières](#)

Il y a peu d'années, il aurait été mal reçu celui qui aurait voulu mêler la psychiatrie à la politique et la sociologie à la critique d'art.

On aurait cru que c'était là une de ces aberrations particulières aux spécialistes qui, toujours préoccupés de ce qui fait l'objet de leurs études, interviennent dans tout et fourrent leur science là où elle n'a que faire.

Aujourd'hui, toutefois, le temps qui met toutes choses au point, nous a convaincus, au moins chez les peuples civilisés, que la pathologie sociale est déjà une partie de la physiologie. Et il n'est plus absurde, après les nombreuses recherches faites à ce sujet, de soutenir que le génie a en soi de nombreux éléments pathologiques et que, par conséquent, il prête largement le flanc à l'erreur. Même ceux qui répugnaient le plus cette théorie ont dû l'accepter, après avoir lu les œuvres de Zola, de Dostoïevski, de Tolstoï et l'Ibsen.

Je suis donc bien sûr d'être regardé de travers si je déclare qu'un des grands défauts de l'art et aussi de la politique européenne, ancienne et moderne, est d'être atteint de cette tare psychique spéciale, qu'on appelle la *mégéomanie*.

Voyons-la, d'abord, à grands traits dans l'art. Le Raphaël moderne se nomme Wiertz, et il a une telle tendance à déformer la vérité jusqu'au gigantesque et jusqu'à l'impossible que, alors qu'une de ses fresques avait atteint le troisième étage, il faisait élever un quatrième étage afin de pouvoir la terminer. Dans son *Cyclope*, les proportions sont si formidables qu'on a toutes les peines du monde à embrasser d'un même coup d'œil les bras et les jambes, tant ils sont distants les uns des autres. Si on l'avait laissé faire, il aurait dressé une montagne.

Et je ne me rappelle plus le grand sculpteur dont parle Goncourt, qui voulait modeler réellement une montagne entière pour en faire jaillir un sphinx gigantesque qui eût été un monument national.

Mais l'exemple le plus classique est celui de Berlioz, qui aurait voulu avoir pour orchestre un régiment d'exécutants, y compris des artilleurs avec leurs canons, ce qui rend si difficile l'exécution de ses œuvres dans les théâtres et oblige à avoir recours à la *manus militaris*.

Wagner pêche aussi très souvent dans ce sens, mais l'instinct du beau est si développé en lui qu'il tempère ses erreurs d'optique.

On peut constater d'une façon toute spéciale ce défaut chez les Américains du Nord qui n'ayant pas une juste conception du beau, y substituent l'immense. Ainsi, à New York, la *Statue de la Liberté* est une espèce de tour; on y voit se dresser aussi des édifices de douze et quinze étages, dont toute l'originalité consiste dans leur masse et dans leur hauteur. Je me souviens d'un milliardaire, fondateur de l'Observatoire des Montagnes Rocheuses, qui voulait faire bâtir sur ces montagnes une immense pyramide avec une plaque commémorative destinée à éterniser son nom, et qu'il aurait appelée « Un grand Monument ».

En art, tout cela ne peut donner qu'une note d'étrangeté qui fait plus de tort à son auteur qu'au public.

Nous autres, Italiens, nous surpassons toutes les autres nations, au moins en ce qui concerne les édifices publics; s'agit-il d'un asile ou

d'une petite école communale, nous construisons un palais qui pourrait abriter un parlement, ce qui est le cas à Turin.

Parcourez la Rome moderne et, qui pis est, la Rome officielle, et vous constaterez le degré de démence mégalomane que peut atteindre l'architecture. Les hôpitaux de Rome sont dans un piteux état financier; mais on élève une Polyclinique qui est une vraie ville où tous les malades de l'Italie trouveraient un refuge, mais où il est impossible d'en hospitaliser un seul, tant les frais d'entretien de l'édifice sont ruineux.

La Banque n'est financièrement, qu'une triste hypothèse, mais en tant que construction, elle est une formidable forteresse aux fondations inébranlables, fière et menaçante comme un donjon du moyen âge, si bien que la Banque de Londres semblerait une cabane, à côté : seuls les millions y manquent.

La justice, comme disait l'illustre Euler, est un service qu'on rend aux puissants, une hypothèse qui dépend de la plus ou moins grande corruption des jurés, du bagout plus ou moins intarissable d'un orateur; mais l'édifice qui la symbolise à Rome occupe en façade deux rues entières, et l'œil a de la peine à en embrasser toute l'étendue.

Il est inutile de dire à quoi sont réduites les finances du royaume d'Italie, mais le palais des Finances est grand comme une ville.

Le monument élevé à la mémoire du roi Victor-Emmanuel est un si vaste amoncellement de marbres et de statues qu'on désespère de la voir achever en vingt ans et qu'il coûte, à lui tout seul, autant d'argent qu'il en faudrait pour nourrir pendant un an tous les paysans du royaume.

Tout le monde sait ce qui vaut notre Empire d'Érythrée; mais quant aux deux palais des gouverneurs d'Asmara et de Massaouah, me disait un général qui revenait de ces pays, les Anglais, qui sont les maîtres des Indes et de deux cents millions de sujets, n'en ont pas de pareils.

Ce seul détail suffirait à faire éclater toute notre incapacité coloniale, alors que les Anglais ont pour règle que les revenus indigènes doivent couvrir toutes les dépenses, et que parfois le siège

officiel du gouvernement n'est guère qu'une construction en planches. Mais, malgré ces cabanes, ils savent se faire respecter, tandis que, malgré nos palais, nous ratons nos entreprises et nous ne prêtons qu'au ridicule.

Et la mégalomanie absurde est un caractère spécial de la démence. Les asiles d'aliénés fourmillent de malheureux qui s'imaginent posséder des milliers de mondes et des femmes couvertes de diamants; c'est la tare propre aux paralytiques généraux qui ont perdu la force et même l'usage de la parole. Le diagnostic politique de l'Italie consiste dans ces palais et ces monuments, dans ces vaisseaux mastodontes qu'une seule torpille suffit pour faire sauter en l'air, et que nous nous acharnons à multiplier comme si nous voulions conquérir l'empire des mers, dans ces douze corps d'armée qui n'ont pas, il est vrai, le matériel qui leur est nécessaire et qu'ils n'auront probablement jamais, mais qui en attendant, réduisent nos finances à la misère.

Mais pourquoi chercher si loin? À Turin, la Biologie universitaire avait besoin de nouveaux locaux. On les a construits, mais avec des soubassements de granit si colossaux, avec une telle profusion de colonnes et d'ornements divers, de cheminées d'appel en forme de tours, que lorsque l'édifice fut à moitié hors de terre, on n'avait déjà plus d'argent pour se procurer les instruments et le matériel indispensables.

POLITIQUE MÉGALOMANE. -- L'histoire ancienne s'occupe malheureusement beaucoup plus des fatals mégalomanes qui furent un fléau pour les peuples que des bienfaiteurs modestes qui les réformèrent dans leurs racines, sans toutefois les bouleverser. L'histoire enregistre, elle exalte même, hélas! les entreprises de Cambyse, de Sésostris, de Ramsès et d'Alexandre le Grand, qui ne laissèrent après eux que le souvenir des massacres et des désastres provoqués par leurs guerres de conquêtes, conquêtes d'ailleurs aussitôt perdues que réalisées.

À leur suite, vinrent Louis XIV et Charles XII de Suède qui ensanglantèrent les plus vastes régions de l'Europe et leur pays même pour obtenir des agrandissements de territoires contraires à la nature, au libre consentement des peuples, disproportionnés avec les forces de leur pays, et qu'ils perdirent aussitôt après leur mort, et souvent même avant.

Aujourd'hui, celui qui examine avec l'œil du psychologue ces conquérants dépouillés des oripeaux dont l'historien les avait affublés, découvre le fond de mégalomanie qui seul les animait et qui souvent leur tenait lieu de génie et même d'esprit.

On ne peut refuser tout talent à Alexandre; mais n'oublions pas que, tout enfant, il tremblait que son père ne lui laissât plus rien à conquérir, qu'il envahit l'Inde, si éloignée de son champ d'action, qu'il s'enivrait jusqu'à tuer les êtres qui lui étaient le plus chers, et qu'il n'était pas encore mort que déjà son empire s'était envolé en fumée.

Ce fut Louis XIV qui porta le premier coup à la nation française, sous prétexte de lui assurer la situation la plus fastueuse et la plus glorieuse à la fois, et certes chez ce monarque le talent et le génie n'étaient pas à la hauteur de la mégalomanie.

Sans avoir ni voix ni le moindre talent musical, il chantonnait des airs composés à sa propre louange; il aimait les réunions, les revues, les sièges; il tressaillait de joie lorsqu'il entendait vanter sa belle prestance, la majesté de son port, sa tenue élégante à cheval, sa robuste santé. Il parlait constamment de ses troupes, de ses campagnes, et comme il avait une élocution facile, il était intarissable.

Après la paix de Ryswick, qui avait coûté des trésors, il organisa la fameuse revue du camp de Compiègne qui fut aussi ruineuse qu'une guerre, puisque vingt ans après certains régiments étaient encore endettés. Il n'y a donc pas à s'étonner que son prurit de vanité l'ait poussé à ces guerres et à ces inutiles conquêtes qui saignèrent et affaiblirent à ce point la France et l'Europe.

La conduite de Charles XII était encore pire en Suède. Ce grand fou, donnant l'exemple à Napoléon, mais pour des raisons moins sérieuses, se lance au cœur de la Turquie; alors qu'avec 5 000 hommes il en a battu 40 000, il interrompt la poursuite de la victoire et court ainsi à une série de défaites; presque prisonnier en Turquie et sans un sou, il insulte son Parlement et lui annonce qu'il enverra une de ses bottes pour le présider; avec 300 soldats, puis avec 15 seulement, il prétend défier la Turquie tout entière, puis, retournant pauvre, presque seul, dans son pays vidé d'hommes et d'argent il veut dicter la loi à la Prusse et lui intime l'ordre d'abandonner Stralsund.

POLITIQUE MODERNE : NAPOLÉON ET CRISPI. -

- Mais l'exemple le plus classique est celui de Napoléon qui, déjà maître de l'Europe, aurait voulu avoir l'Inde et l'Asie, et qui tomba victime de ses convoitises immodérées, disproportionnées avec la puissance d'une nation et d'un individu.

« L'Europe, disait-il, est un monticule de terre creusé par une taupe. Ce n'est qu'en Orient, où vivent 600 millions d'habitants, que l'on peut implanter de grands empires et susciter de grandes révolutions. »

Il est évident qu'avec cet homme la génialité est toute dans la mégalomanie. Ainsi que le dit si bien Taine, il considère la vie comme un vaste banquet offert à tout le monde, et où il suffit, pour être bien servi, d'étendre les bras, de tirer tout à soi et de laisser les miettes aux autres.

Il traite les hauts dignitaires et les généraux comme des laquais, et il finit par traiter de la même façon les souverains des autres pays et leurs ministres.

C'est peut-être là aux yeux des imbéciles, la vraie gloire. Mais, pour les sages, quatre millions de victimes, une double invasion étrangère, la France démembrée, rendue suspecte à toute l'Europe, entourée d'un cercle menaçant de haines et de rancunes, telle est l'œuvre politique de Napoléon, fruit d'une personnalité épileptique secondée par le génie.

Dans l'édifice européen ainsi que dans l'édifice français, l'égoïsme impérial introduisit un vice de construction et engendra une légende fatale à la France, dont les effets ne s'arrêtèrent pas à Waterloo, mais se perpétuèrent jusqu'à Sedan, cette fois beaucoup plus terribles. Mais telle est la stupidité humaine qu'un homme de cette famille, qui n'aurait pas de génie mais simplement une intelligence au-dessus de la moyenne, suffirait à en incarner le prestige.

Ce que l'on dit de Bonaparte peut s'appliquer à tous les conquérants qui ont sacrifié la tranquillité et le bonheur de milliers d'individus à une ambition que le succès, loin de rassasier, ne faisait qu'aiguillonner davantage.

Cette remarque convient également à un homme que les journaux étrangers considèrent comme grand, et qui n'eut probablement que la mégalomanie et la violence qui donnèrent à certains l'illusion de conceptions géniales, car elles lui firent accomplir des actes démesurés, extravagants, disproportionnés avec les ressources de son pays, qui éblouirent le gros public et même la gent diplomatique, tandis que ce qu'il y avait d'exorbitant en eux aurait dû les faire considérer comme des manifestations de la folie.

Un fait raconté par Filippo Turati en fournit une preuve curieuse :

Il y a vingt ou vingt-deux ans, quand, à la suite de la réaction provoquée par l'assassinat d'Alexandre II, les réfugiés russes affluaient en grand nombre, même en Italie, une souscription fut ouverte en leur faveur à Milan, et les hommes politiques les plus éminents furent invités à apporter leur obole. L'honorable Crispi répondit par une lettre dans laquelle il parlait d'organiser une expédition armée, une sorte de croisade des nations civilisées contre la Russie!

Ce fut Crispi qui, alors qu'un de ses prédécesseurs aussi ignorant que lui était allé s'enliser dans les sables d'Assab, imagina une espèce d'empire africain, nous lança sur Keren, nous mettant ainsi en difficulté puis en hostilité ouverte avec l'Abyssinie et plus tard avec les Derviches. Parce qu'il avait inventé la formule « Colonie » puis « Empire d'Érythrée » sur des bouts de papier en s'étayant sur des conventions fantaisistes, il se figura qu'il allait, malgré leurs montagnes inaccessibles, faire plier sous le joug les rois d'Abyssinie, lesquels, naturellement, se moquèrent pas mal de ses papiers et de ses conventions.

Des troubles ayant éclaté dans deux ou trois localités de la Sicile, non seulement il mit l'île tout entière en état de siège, mais il y envoya toute une armée dont l'entretien nous coûta des millions, alors que deux régiments auraient déjà été de trop et que la moitié des millions gaspillés aurait amplement suffi à contenter ces malheureux habitants. Notons en passant que, au cours de cette *terrible révolution*, il n'y eut qu'un seul mort du côté des troupes.

Certains socialistes théoriciens à l'eau de rose, étrangers à la politique active au point de ne pas s'unir, même dans certaines circonstances, aux radicaux, ont été traités par lui comme des bêtes

féroces, comme des anarchistes. Il y a là une déformation de la vision qui grossit tous les objets et que l'on retrouve même dans les plus petites choses. La Chambre était mal installée, et alors que nos finances étaient au plus bas, Crispi proposa et faillit obtenir que l'on construisît un palais de proportions monumentales qui aurait coûté une douzaine de millions pris dans la poche des pauvres contribuables.

C'est cette *mégalopsie* qui empêcha de comprendre le sentiment de dégoût qu'éprouva toute la partie saine du pays devant les accusations provoquées par sa moralité, qui le fit agir comme si l'Italie tout entière s'incarnait en sa personne, convoquant ou dissolvant les Chambres à sa fantaisie, uniquement parce qu'elles avaient fait état de documents qui ne lui étaient pas favorables.

De pareils actes n'ont rien de génial; ils témoignent seulement d'une rare violence, mais comme des hommes médiocres n'auraient pas osé y recourir, leur étrangeté les a fait prendre par beaucoup du génie. Et ce fut ainsi que Louis XIV, le Roi-Soleil, et Charles XII de Suède apparurent comme des génies.

Toutefois, la mégalomanie des hommes politiques, quelques fous ou géniaux qu'ils puissent être, finit avec eux et souvent même avant (nous avons vu celle de Crispi se terminer avant sa mort); mais la mégalomanie des peuples est autrement fatale.

Le peuple est tout naturellement, comme les enfants, mégalomanes, mégaloptique et conquérant. Il veut tout prendre aux autres et ne rien perdre du sien; il s'imagine qu'il est d'un bon patriotisme de ruiner les autres pour étendre son territoire de quelques centaines de kilomètres. Telle est l'idée qui a conduit au panslavisme, au panlatinisme et même au panitalianisme (lorsqu'il s'agissait de nous annexer la Corse, qui n'a rien de commun avec nous) et qui nous rend envieux de toutes les nations qui réussissent à conquérir quelque lambeau de territoire, comme si la puissance pour un pays était en proportion de son étendue, alors que c'est toujours le contraire.

Si c'était là, en effet, la mesure de la richesse et de la puissance, la Russie serait le plus riche pays du monde. Non seulement un territoire n'ajoute rien à la prospérité d'un peuple, mais encore, lorsqu'il doit être assujéti par la violence cela coûte des sommes

fabuleuses et devient une vraie cause de faiblesse et de danger. Plus les frontières sont vastes, plus leur défense est ruineuse.

En 1830, il s'en fallut de peu que l'Angleterre ne déclarât la guerre à la France parce que celle-ci s'était emparée de l'Algérie ; mais un demi-siècle après, l'Angleterre faisait pour 44 millions d'affaires par an avec l'Algérie, tandis que la France y mettait du sien.

Certains Italiens croyaient que si la France allait à Tunis ce serait la ruine pour nous; or, à l'heure actuelle, la Tunisie est au trois quarts colonisée par des Italiens.

En 1725, les finances de l'Autriche étaient complètement épuisées; les contributions qu'elle exigeait de la Lombardie, des Deux-Siciles et des Pays-Bas ne suffisaient pas à l'entretien des troupes nécessaires pour défendre ces pays. Et cependant, celui qui, il y a une cinquantaine d'années, aurait dit à l'Autriche d'abandonner ses possessions en Italie, où son autorité était si exécrée qu'il fallait presque un soldat pur contenir chaque citoyen, celui-là aurait été considéré comme un traître. Les événements en ont décidé à leur façon et l'Autriche, loin de se trouver affaiblie par la perte de la Lombardie, est plus forte qu'avant, car elle offre un point vulnérable de moins.

Je ne parle pas de la descente des Barbares, préparée de longue date par la lâcheté des romains qui leur montraient du doigt, pour ainsi dire, le chemin. L'attraction qu'exercent les pays féconds sur les populations pauvres et affamées est naturelle. Mais observons un peu les actes des communes italiennes, de Florence contre Prato, contre Sienne, l'immense peine que se donnaient des voisins parlant la même langue, le même dialecte pour conquérir un château fort ou pour le détruire, joies et douleurs qui provoquaient des massacres et des folies épidémiques. Maintenant que ces temps sont passés, nous rions de ces passions pseudo-patriotiques qui n'avaient pas de raison d'être et qui n'en provoquaient pas moins tant de catastrophes. Mais nous qui en rions, ne souffrons-nous point de maux analogues?

N'avons-nous pas vu l'Italie, la plus pauvre des nations européennes, anéantir ses finances déjà épuisées pour conquérir et coloniser des pays sans eau, où l'on ne trouve que des sables et des bandits, se lancer contre l'Abyssinie et contre des Derviches, pour l'unique résultat d'ouvrir un débouché à quelques marchands grecs

qui viennent y faire leurs affaires? Et pourtant, la proposition éventuelle du retrait complet des troupes serait accueillie par un cri de douleur et considérée comme une humiliation non seulement par les gouvernants, mais encore par le peuple lui-même, comme s'ils y perdaient quelque chose qui leur appartînt!

Il en é été de même pour l'Espagne ancienne et moderne, où la proposition que lui fut faite de lui acheter Cuba, source de tant de dépense et cause de tant de ruines, fut accueillie par un refus tranchant et presque par un plébiscite contraire. Et cependant, l'histoire nous apprend que les colonies furent une cause de désastres pour l'antique Espagne, comme le constatait Gervinus. C'est d'elles que datent pour ce pays le commencement de la politique despotique et la perte de toute liberté ainsi que de toute activité industrielle.

On occupait d'immenses terrains qu'on ne parvenait pas à peupler; les capitales se vidaient de leurs habitants; les émigrants ne recherchaient que l'or, le gain immédiat, et toute autre initiative fut étouffée. Peu à peu, le commerce, et même la guerre, le gouvernement et la navigation restèrent entre les mains des étrangers.

Une nouvelle preuve de cet état de choses nous est fournie par la guerre entre la France et l'Allemagne. La conquête de l'Alsace et de la Lorraine et leur maintien par la force sous la domination allemande, malgré leur résistance et bien qu'elles fussent incontestablement d'origine germanique, semble à l'Allemagne non seulement une gloire mais encore une nécessité. Or on a calculé, suivant les comptes fournis au Reichstag, que, tous frais payés, la guerre de 1870 laissait à l'Allemagne un bénéfice de 3.876.250.000 francs; mais elle y a perdu 67.000 hommes. Mettons que chacun des derniers gagnât 1.000 francs par an; en capitalisant cet intérêt à 5 %, ces hommes représenteraient un capital de 1.380 millions. En outre, l'Allemagne a dû augmenter en temps de paix son armée de 160.000 hommes qui coûtent chacun 1.370 francs par an, ce qui, multiplié par 20 ans fait 3.900 millions. Donc, sans tenir compte des autres pertes, l'Allemagne a fait une perte sèche de 1.763 millions.

Les nations ne comprennent pas qu'un pays conquis par la violence et non assimilé constitue un embarras plutôt qu'un avantage, et que l'assimilation qui rend fertile la conquête peut même être obtenue plus facilement sans guerre.

C'est la même idée absurde qui fait que certains petits propriétaires s'entêtent à arrondir leur propriété d'un terrain même s'il est stérile et si sa culture coûte beaucoup plus qu'elle ne rapporte.

Non seulement la France ne s'est pas résignée à la perte de ses anciens territoires bien que peuplés de purs Germains, mais de sa très longue et très éloquente histoire elle n'a jamais appris l'inutilité et même le danger qu'il y a pour elle, dont la population est si peu dense à faire des conquêtes violentes, à constituer des colonies que j'appellerai militaires, dans l'impuissance où elle est de créer des colonies civiles.

Peu à peu, elle a conquis le Tonkin, la Cochinchine et la Tunisie, dépensant un milliard pour en faire profiter les Anglais et les Hollandais d'un côté, les Espagnols et les Italiens de l'autre.

*
* *

Là, on ne peut pas dire que c'est l'œuvre d'un mauvais génie qui voit tout en grand : c'est une nation tout entière qui est en proie à ce travers; là, c'est le dernier des boutiquiers qui se réjouit comme d'une fortune personnelle de chaque kilomètre de territoire conquis inutilement et même à ses dépens.

Le même fait se produit à Madagascar, où la distance de la mère patrie par comparaison avec l'Angleterre (qui possède les voisines et florissantes colonies du Cap), l'insalubrité des terres, la population barbare mais énergique (et la guerre étant une chose barbare elle est en harmonie avec les mœurs des peuples sauvages) ont rendue sanglante et ruineuse une expédition qui tournera au plus grand profit des Anglais et des Italiens qui n'y ont pas dépensé un centime, comme ce fut et c'est encore le cas pour le Tonkin.

*
* *

Mais l'expérience ne sert à rien. Le plaisir enfantin et mégalomane de la conquête est si grand qu'il est la marotte de l'immense majorité, et, si un parlement voulait s'y opposer, il se heurterait à la presque

unanimité du sentiment populaire, à l'exception du petit groupe socialiste.

Toutefois, le progrès humain existe. Le spectacle des peuples heureux malgré leur dédain des conquêtes fait son œuvre et persuade lentement même les plus aveugles, c'est-à-dire ceux qui ne veulent point voir.

Problèmes du jour

IV

L'ÉMIGRATION DES TALENTS ITALIENS

[Retour à la table des matières](#)

Je ne sais si l'apathique et nonchalante race d'Italie se rend compte d'un nouveau malheur qui s'est ajouté à tous ceux qui la menacent depuis ces derniers temps. Il s'agit de l'émigration des esprits les plus élevés. Qui va s'élargissant chaque jour davantage. Il y a quelques années, au temps de Cavour, c'étaient les universités italiennes qui attiraient de l'étranger les grandes notabilités scientifiques, telles que Schiff, Koerner, Moleschott, etc. Ces hommes avaient trouvé ingrat le sol de la patrie en attirant le sourire de la libre Italie, où les opinions innovatrices avaient l'occasion de se manifester.

Aujourd'hui, c'est tout le contraire qui se produit : ce sont les nations étrangères qui attirent nos meilleurs esprits. Rappelons entre autres Pareto, Maffi, Amaldi et Niceforo qui sont en Suisse; Pacchioni et Galanti en Autriche; Grandis et Ferrero Felice en Amérique; et cela rien que sur le terrain scientifique. Mais pour l'art c'est encore bien pis : on peut dire que nos meilleurs artistes dramatiques et de chant ne

trouvent plus en Italie un terrain favorable, et ils ont cherché à l'étranger leur public et leur gagne-pain. Il en est de même pour les illustrations de la peinture, et notamment pour Pittara, Pasini, de Nittis, Raffaelli. Un grand nombre de nos écrivains à peine tolérés en Italie, à peine connus dans un cercle restreint, certainement mal récompensés, trouvent à l'étranger un rayon d'action plus digne de leurs énergies.

Et tout cela se passe sans que personne proteste ou se plaigne, et peut-être, hélas! Sans même qu'on s'en aperçoive!

Cet exode intellectuel, génial, qui, jusqu'à ces dernières années était limité, et qui était pour ainsi dire l'effet de notre pénible situation économique ou de jalousies individuelles, a pris des proportions sérieuses dans ces derniers temps.

Le parti conservateur italien, confondant la politique avec l'économie sociale et considérant comme rebelles ou ennemis tous ceux qui ne partagent pas ces idées, a vraiment provoqué une vaste émigration des esprits les plus remarquables d'Italie. Et comme si ce n'était pas assez de la persécution gouvernementale, il a fallu y ajouter celle des communes et des provinces. On a vu ainsi des villes comme Turin éliminer les meilleurs de ses maîtres parce qu'ils professaient, hors de l'école, des idées novatrices : c'était le corollaire d'une étrange complication qui ne permet pas à un employé d'avoir au dehors de son bureau des opinions contraires à celles qui règnent, on a fait la même chose dans la Tomagne et dans l'Émilie pour les médecins et pour les secrétaires communaux, répétant ainsi, au vingtième siècle, les mêmes scènes que l'on reproche tant aux époques de Florence, de Pise et de Sienne, où Guelfes et Gibelins, Blancs et Noirs s'éliminaient les uns les autres, lorsqu'ils étaient au pouvoir, par l'exil et par l'assassinat, ce qui finit par épuiser non seulement les partis, mais en même temps le pays. Pour l'historien c'est là la cause principale qui explique pourquoi la Toscane, après la floraison miraculeuse d'art et de génie de l'année 1300, a fini dans l'état d'anémie intellectuelle qu'elle présente aujourd'hui, mettant toute sa gloire dans de vaines sonorités de rhétorique et dans les stériles logomachies des métaphysiciens.

Aujourd'hui, le ravage causé par cet exode est aussi grand et même pire que celui produit par l'exode des capitaux. Toutes ces gloires dont nous sommes diminués s'ajoutent aux gloires étrangères et

deviennent ainsi pour nous un sujet de confusion et de honte. Nous n'avons pas eu plus, ou, pour mieux dire, nous n'avons pas eu depuis longtemps la moindre gloire militaire; nous n'avons point à notre actif la richesse, l'énergie, l'intelligence politique, malgré la vanité aveugle, avec laquelle nous avons la prétention de nous mêler aux grandes puissances, nous imaginant, bonté divine, que nous pouvons contribuer à changer les destins du monde! Notre seul et unique sujet de gloire est la production d'individualités puissantes; eh bien, cette glorieuse moisson, nous sommes les premiers à la méconnaître ou à l'étouffer dans son germe, perdant ainsi le peu d'influence qui nous reste encore. La même chose se produisit en France lorsque, à la Révolution de l'Édit de Nantes, ce pays se priva de ses meilleures forces intellectuelles en expulsant à l'étranger les esprits les plus libres.

Quelle est la cause d'un pareil désastre? À l'étudier de près, on trouvera qu'elle réside dans le manque absolu d'une vraie liberté.

Pour ces dernières années, on ne peut pas dire, il est vrai, qu'il y ait eu réellement persécution; je dirai même que l'action gouvernementale est moins tyrannique chez nous que dans les autres pays. Le manque de liberté consiste plutôt dans l'intolérance de l'opinion publique qui, au lieu d'accepter notre nouveau courant, se soulève contre lui, ne dédaignant point d'employer la violence ou, ce qui est pire, l'arme terrible du silence et du mépris secret.

Qui ne se rappelle combien il a fallu d'années pour qu'un ministre audacieux, bravant l'opinion publique, nommât professeur Ardigò, Ardigò qui est notre Spencer, et que, pourtant, les commissions d'examen, avec une touchante unanimité, il faut le reconnaître, ont déclaré inéligible?

Nous avons eu la gloire de voir naître dans notre pays, ces dernières années, Pacinotti, Guglielmo Marconi, Galileo Ferraris. Eh bien, n'est-ce pas une honte que leurs mérites n'aient été reconnus par nous que le jour où, des points les plus éloignés d'Allemagne, d'Angleterre ou de l'Amérique du Nord, ils nous furent signalés, à notre grande surprise, pour ne pas dire à notre regret. Car ce nouveau malheur pèse encore sur l'Italie que le mérite scientifique devient souvent un objet de honte publique par l'aversion qu'il éveille chez tous, chaque fois qu'il se heurte aux traditions et aux routines.

Des deux nouvelles écoles novatrices qui sont nées en Italie et qui resplendissent d'esprits admirables et de travaux puissants, deux hommes seuls, pour quelque temps, ont réussi à être nommés professeurs officiels : l'un, Ferri, grâce à une commission d'hommes qui n'étaient point des spécialistes, et tous les deux, Maino et Ferri, furent plus tard éliminés du sein des facultés. Tous les autres, même ceux qui, en dehors des travaux de pure science élémentaire juridique, avaient commis le délit d'écrire des œuvres profondément originales, tels que Florian, Cavalieri, Sighele, Fioretti, Balestrini, Niceforo, furent mis de côté pour l'unique motif qu'ils n'appartenaient point à l'école classique ; ils furent sacrifiés à d'autres qui n'avaient rien produit ou presque rien fait, mais qui n'avaient point commis le crime d'appartenir à des écoles novatrices ! Et tout cela se passe chez nous, tandis qu'on voit cette même école prospérer de plus en plus en Amérique, où elle a pour ainsi dire une situation officielle, grâce aux travaux de Piero, de Ramos Maya, de Veira, de Dragok de Nina Rodriguez, de Peixote, de Pede Spitzka, etc. et en Angleterre avec Griffith, Morrison, Havelock Ellis.

Il est facile de comprendre les graves conséquences d'un pareil état de choses : les pays étrangers vers lesquels ces hommes ont émigré augmenteront leurs connaissances, absorberont ces hommes et s'assimileront leurs idées s'achemineront vers de nouvelles formes de civilisation et d'énergie qui étaient autrefois le patrimoine de l'Italie, lorsque les arts de la soie, de la verrerie, de la peinture et de l'imprimerie émigrèrent à Venise, en Suisse ou en Hollande. Par contre, toutes ces émanations intellectuelles seront stérilisées dans notre pays et cesseront de fructifier, finalement même de vivre. C'est ainsi que par la persécution et la destruction des Juifs et de leurs livres, surtout par la suppression des hérétiques, comprenant sous ce titre tout ce qu'il y avait de grand et de neuf dans le champ de la science et de l'art, l'Espagne est tombée si bas que, pendant un certain temps, elle n'eut plus un homme qui sût construire un navire, ouvrir un chemin, diriger un bateau, gouverner un pays. Elle en fut réduite à faire venir d'Angleterre, de France et d'Italie des constructeurs, des financiers, des capitaines, des hommes d'État et des pilotes. Et tandis qu'on la croyait la souveraine incontestée des deux mondes, elle souffrait de la plus terrible disette, celle des esprits. Elle perdit cette suprématie même dont elle était si orgueilleuse. Son armée, tout en ayant un grand courage, ne possède point la moindre connaissance scientifique et elle est aujourd'hui de beaucoup inférieure à celle de l'Amérique, qui est beaucoup moins bien organisée, mais plus

pénétrée de modernité. L'Espagne est ainsi fatalement destinée à être écrasée par les nations qui, accueillant et tolérant toutes les opinions, toutes les croyances, en profiteront contre elle, car, dans le monde moderne, la plus grande force est celle de la pensée.

Juillet 1898.

Problèmes du jour

V

LES CRISTALLISATIONS POLITIQUES

[Retour à la table des matières](#)

Dans le monde zoologique, un fait a toujours frappé les observateurs et même les profanes : c'est le phénomène que l'on appelle l'instinct et qui fait que certains animaux deviennent comme des rouages mécaniques merveilleux et parfaits dont on peut, dès leur naissance, prévoir heure par heure les actes, les mouvements et les aptitudes. Nous savons qu'une certaine espèce de chenille naîtra sur une feuille déterminée, se dirigera vers une autre qui, seule, peut assurer sa nourriture, s'y transformera en chrysalide à un certain moment, et, sa métamorphose en papillon une fois achevée, s'accouplera, déposera ses œufs sur une partie spéciale de la plante, et ainsi indéfiniment. Tout ceci est le résultat, non point d'un raisonnement, mais de la cristallisation d'aptitudes psychiques (autrefois électives) en un instinct automatique, qui représente certes un perfectionnement d'aptitudes, une énorme économie de temps et d'efforts (qui, autrement, seraient employés à des recherches, à des tâtonnements incertains et pénibles), mais qui suppose aussi un arrêt dans l'évolution et une menace pour la vie de l'espèce; car si le milieu ambiant venait à changer s'il se voyait privé de telle plante ou de tel

terrain spécial, l'animal périrait, incapable de modifier sa façon de vivre.

*
* *

Ce qui se produit chez les animaux se répète dans la société. Là aussi vous remarquerez des hommes et des institutions qui ont fini d'évoluer, qui sont désormais cristallisés dans une série fermée d'idées, de solutions et de jugements, condamnés à se répéter éternellement, quelles que soient les circonstances et les occasions, parce que leurs aptitudes se sont transformées en instinct.

Mais tandis que, pour les animaux, ce phénomène est beaucoup plus souvent utile que préjudiciable, car ils changent difficilement les conditions dans lesquelles ils se meuvent et vivent, pour les hommes et pour les institutions, au contraire, il est presque toujours fatal, car ces hommes ainsi cristallisés vivent dans un milieu qui évolue perpétuellement et très vite et qui les met ainsi en peu de temps hors d'usage.

Nous avons, par exemple, chez nous les hommes de 1848, qui sont restés fidèles et fermement attachés aux opinions de leur temps. Ils persistent à voir l'univers entier à travers les idées d'il y a cinquante ans; ils s'imaginent qu'on pourrait facilement faire revivre les conditions politiques de cette époque, avec tout leur arsenal de complots, de sociétés secrètes, de conjurations; ils croient également possibles les moyens révolutionnaires et de répressions féroces, alors en usage. On a vu par l'exemple de Milan quelles étaient les funestes conséquences de cette malheureuse cristallisation d'idées. Il en a été de même en France, où les anciens communistes de 1870 ont voulu renouveler le mouvement insurrectionnel avec Boulanger, et épier l'occasion de bouleverser et de désorganiser la France. Heureusement un pays fait du chemin en trente ans, et la liberté de la presse, l'élargissement de l'esprit critique individuel, et une compréhension nouvelle et plus large de l'idée de justice ont enrayé à temps les faux, les menaces, les violences de forcenés, qui avaient une fois réussi.

Malheur aux hommes qui, une fois entrés dans une phase d'évolution, quelque opportune qu'elle ait pu être à un certain moment, s'y cristallisent en substituant au raisonnement, à l'observation et à l'esprit de recherche l'instinct et l'habitude!

*
* *

Il en est ainsi dans certaines institutions. Le cléricisme, et surtout le cléricisme catholique, est une de ces institutions cristallisées. Il s'obstine encore dans un tas de pratiques surannées, telles que la confession, les prédications, l'abstinence, l'aumône et l'obéissance aveugle. Il n'a pas su transfuser dans son corps décrépît quelques gouttes de sang jeune et entrer dans l'esprit moderne des choses et des hommes, ni se mettre à la hauteur de l'énorme changement survenu dans le monde. Ainsi sa philanthropie garde un caractère vieillot, confinée dans le couvent et dans la charité et elle est éclipsée par l'activité plus ingénieuse et plus efficace que déploient les protestants.

Le mirage des joies de l'au-delà ne leurre plus les foules qui s'éloignent du prêtre et de l'église et se jettent avec passion dans les rangs du socialisme qui a, au moins, le bon esprit de leur promettre le bien-être dans le monde actuel. En vain le prêtre et l'Église cherchent à retenir dans leurs mains les dirigeants, à pousser les classes les unes contre les autres, à fomenter l'antisémitisme, à répandre les calomnies. Leur triomphe est éphémère; Dreyfus et Lueger ont été la démonstration frappante de leur impuissance.

*
* *

Une autre de ces institutions qui s'est cristallisée en Italie, c'est celle de la justice pénale. Autrefois, la justice revêtait la forme de la vengeance, et il paraissait tout naturel de soumettre les criminels à d'horribles tortures, à tout un système de mauvais traitements et de cruautés. La société ignorait, en effet, le stimulant et la nature première du criminel; elle voulait se venger simplement du mal qu'on lui faisait et donner un exemple. Aujourd'hui, la nouvelle école a démontré que le criminel est souvent un malade, un irresponsable, que la société doit se défendre et non se venger, qu'elle doit chercher à prévenir le crime et à le guérir, et c'est ainsi qu'ont été fondés les établissements pour les fous criminels, les pénitenciers, les maisons de travail, les maisons de correction et les *truant schools*. Dans les pays civilisés où on a suivi ce système rationnel. On a constaté une énorme diminution du crime et comme une évolution de la criminalité,

notamment en Amérique, en Suisse et en Angleterre, tandis que le nombre des délits va chaque jour augmentant dans les autres pays d'Europe, où la justice est restée cristallisée dans les vieilles formules du droit romain.

*
* *

Un autre organisme social qui n'a pas plus évolué que le catholicisme et qui, par suite, tombe lentement dans le discrédit, c'est le militarisme qui, dans le monde latin, est précisément enfermé et empêtré dans les traditions antiques et démodées de conquêtes, de batailles et de coups de force, absorbant une grande partie du budget des nations pour les armements, les canons, les mitrailleuses, etc. Mais à quoi servent, en ce moment, les armées et les conquêtes territoriales? Nous sommes entrés à pleines voiles dans l'ère du progrès et de l'industrialisme; les vraies conquêtes qui répondent à notre milieu ambiant, à nos aspirations et à nos besoins, ce sont les extensions commerciales, la paix et la fraternité des peuples et des nations, qui offrent des débouchés, facilitent les échanges et permettent seuls le développement des capitaux.

De là les applaudissements unanimes, le soupir de satisfaction général, le jour où le tsar prononça la déchéance de la guerre, avec des paroles qui, chez nous (tellement nous sommes en arrière sur le chemin de la liberté), auraient valu de sévères condamnations de la part de nos tribunaux à qui aurait osé les prononcer sans avoir une couronne sur la tête.

Un fait qui prouve le manque d'évolution du militarisme, c'est que là où il n'est pas resté enfermé dans ses éléments fixes et primitifs, mais où il a suivi les transformations et les nécessités de l'ambiance, comme aux États-Unis où les armées permanentes ont été remplacées par des bataillons de volontaires et de soldats improvisés mais intelligents et conscients de leur œuvre, il a eu facilement raison des antiques organisations militaires, comme celles de l'Espagne. Garibaldi avait déjà établi ce fait par ses victoires contre les soldats du pape et des Bourbons.

Le militarisme, tel qu'il est organisé dans les nations européennes, ne se maintient plus que par la force des traditions qui menacent de s'écrouler à leur tour, et le jour n'est pas loin où le guerrier sera

regardé par la plupart des citoyens avec la même indifférence ou pis encore la même défiance que le jésuite d'aujourd'hui, car il représente une pompe aspirante et foulante qui enlève aux ressources d'un peuple une somme énorme de richesse et de force en hommes et en argent, laquelle aurait trouvé un meilleur usage dans des œuvres utiles, dans l'industrie et dans le commerce.

*
* *

Une autre institution qui va de pair avec le militarisme, c'est la monarchie despotique, car elle s'appuie tout entière sur la force armée et sur un ensemble falot de pompes, de parades et de violences. Autrefois, les despotes absolus avaient une raison d'être, car ils représentaient une idée directrice, une force d'équilibre entre les diverses classes qui se disputaient le pouvoir; cette force était bien vue du peuple, car elle servait souvent à atténuer ses douleurs, à reconforter ses misères. Mais aujourd'hui, tout cela est bien changé : les despotes sont devenus d'inutiles comparses qui ne tâtent plus le pouls de leurs sujets, qui ne les comprennent plus, qui, fossiles vivants, s'appuient eux-mêmes sur d'autres fossiles à l'agonie, tels que le prêtre et le soldat, et seront enfouis avec eux.

*
* *

En ce moment, tandis que le fleuve de la liberté bat son plein, tandis que le réveil des foules multiplie à l'infini l'écho des questions sociales, tandis que la concurrence, les échanges, la presse et la science mettent le monde sens dessus dessous dans l'émulation et la lutte pour le progrès, malheur aux hommes et aux choses qui s'enferment immobiles dans leur antique chrysalide! Ils se trompent et s'illusionnent lorsqu'ils s'imaginent qu'en s'unissant ils pourront lutter contre les pionniers du progrès, car, quelque nombreux qu'ils puissent être, les morts et les moribonds ne peuvent pas tuer les vivants.

Mai 1899.

Problèmes du jour

VI

LE GOUVERNEMENT ET LA RUE

[Retour à la table des matières](#)

Il y a quelques années, tandis que je travaillais à mon *Homme criminel* et aussi à mon *Délit politique et la Révolution*, j'avais essayé de formuler une loi qui s'est implantée plus tard dans la science, grâce aux écrits de Ferri, de Sighele de Tarde et de Lebon. D'après cette loi, l'homme devient pire au fur et à mesure qu'il se trouve réuni à un plus grand nombre de ses semblables : mauvais dans les académies et les facultés, très mauvais dans les parlements et surtout dans les foules et dans la rue. En effet, les actes de la foule se transforment facilement en crimes collectifs, inconscients, car dans les remous populaires fermente et pullule ce fond d'atavisme criminel qui sommeille à l'état latent dans chaque homme, quelque honnête qu'il soit, et qui se multiplie par l'intrusion difficile à éviter de quelques vrais criminels-nés ; ce qui fait que brusquement l'homme le plus inoffensif peut se transformer en criminel. Cette théorie, qui trouve pourtant une application et une confirmation si éloquente dans l'histoire, fut peut-être exagérée dans le sens pessimiste par mes amis

et par moi. Et pourtant, lorsqu'on observe ce qui vient de se passer en Italie, on est presque tenté de conclure en sens inverse, c'est-à-dire que c'est la foule et la rue qui raccommoient les pots cassés par les individus haut placés, par les classes dirigeantes, par ce qu'on appelle le gouvernement et ses représentants.

Qui ne se rappelle la pénible question africaine? Alors que les hommes dits bien pensants, les sages, croyaient que l'Afrique devait être un des plus grands buts poursuivis par l'Italie nouvelle; quand les chefs de l'état-major -- je les ai entendus -- déclaraient qu'avec un demi-milliard l'Érythrée serait devenue de nouvelles Indes, la rue et les partis qui sont son émanation ont toujours murmuré contre ce prétendu Eldorado, si bien qu'à la fin le gouvernement de Crispi interdit qu'il fût parlé de l'Afrique dans les réunions publiques.

Après la défaite, hélas! Trop prévue d'Adoua, ce fut la rue qui empêcha la continuation d'une guerre qui aurait conduit l'Italie à sa ruine définitive, et le Parlement ratifia la volonté des foules, malgré l'opposition des classes dirigeantes.

Vinrent ensuite les réactions de mai 1898 avec leurs fusillades et leurs cours martiales. À cette occasion, les partis réactionnaires auraient voulu maintenir dans toute leur férocité les condamnations disproportionnées qui avaient été prononcées. Mais à partir de ce jour, il n'y eut pas d'élections communales, provinciales ou législatives où les noms des condamnés ne sortissent de l'urne. On voulait ainsi obtenir leur mise en liberté, qui fut de la sorte plutôt arrachée qu'accordée par le pouvoir.

Plus tard, ces mêmes mégalomanes, à qui l'on devait déjà les désastres africains, nous en préparaient de nouveaux en Chine et dans la Tripolitaine. Seules, les démonstrations populaires firent avorter ces ridicules projets, après de nombreuses hésitations.

Le jour où un ministre de la marine voulut acheter un navire inutile pour le double de sa valeur, sous le spécieux prétexte de péril chinois, ce fut la rue qui empêcha ce marché. Le même fait s'est produit pour le procès Notarbartolo. Il y a une dizaine d'années, mourut Notarbartolo, un des plus honnêtes citoyens qui fût assassiné pour avoir lutté sans succès contre les voleurs officiels de la Banque de Sicile au sujet desquels il avait écrit un rapport des plus détaillés, rapport qui peu de temps avant sa mort fut impunément dérobé dans

les cartons du ministère par des coupables dont les noms sont bien connus.

L'opinion publique et les premières recherches signalèrent comme intermédiaires dans cette affaire des personnages très influents de la Sicile; mais de hautes influences mystérieuses arrêtaient les recherches. Ce fut l'opinion seule de la rue qui força la main à l'autorité et qui fit découvrir le coupable, que quatre procureurs généraux n'avaient pas réussi à dénicher.

C'est aussi l'opinion publique qui, mise en branle par les tribuns socialistes de Messine, est parvenue à épurer la municipalité de cette ville des fripons qui l'exploitaient, de même que l'enquête Saredo obtient actuellement l'épuration de la municipalité de Naples.

Un autre exemple du même genre c'est l'affaire Battachi, sur laquelle il est inutile de s'étendre, car tout le monde sait qu'il s'agit d'une de ces erreurs judiciaires que la politique commet chez tous les peuples, même chez les peuples libres comme la France (exemple l'affaire Dreyfus), mais que le gouvernement italien s'obstina à ne pas vouloir réparer, même lorsque la vérité éclatait flamboyante et que les appréhensions politiques du moment étaient passées : aussi ce fut la rue qui réussit à vaincre les hésitations du gouvernement.

Mais le fait le plus grave de tous, c'est le fameux décret-loi Pelloux.

Le général Pelloux, rompant avec toutes les traditions et avec les déclarations faites par lui à son arrivée au ministère, avait élaboré une proposition de loi qui achevait d'abolir toutes les libertés constitutionnelles de la presse, de réunion, etc. D'assez mauvaise humeur, car il existe encore chez nous un certain respect pour les formules constitutionnelles, une grande partie de la Chambre aurait fini par approuver cette loi, malgré l'opposition unanime de la presse et du menu peuple. Ce fut l'extrême gauche, l'émanation de la rue, comme on disait autrefois, l'extrême gauche, si méprisée, qui réussit à empêcher cette violation du droit public avec toutes les armes dont elle disposait, en recourant même à l'obstruction.

Toutefois, Pelloux ne s'arrêta point à ce détail, et, avec un autocratie tout militaire, il transforma le projet en décret. Mais l'opposition se fit de jour en jour plus ardente, si bien que la

magistrature ne voulut point s'incliner devant ce décret et que le général Pelloux dut présenter de nouveau son projet de loi au Parlement, remanié de fond en comble, même dans un sens plus réactionnaire; et cette fois, la gauche formant bloc réussit à le faire échouer.

Tout cela fut l'œuvre de la rue et de ses représentants. Si le pays ne roula pas dans le despotisme, si même il semble acquérir une vigueur et une santé nouvelles, on ne le doit pas à l'énergie des classes dirigeantes, qui devraient tenir la tête et montrer la voie aux humbles mais précisément à l'influence d'une classe d'hommes que l'on avait crus jusqu'ici les éternels ennemis de l'ordre public et contre qui convergent toutes les forces et les énergies des autres classes.

Comment expliquer ces faits qui sont en antagonisme absolu avec ma théorie de la fermentation dans les foules?

Ma théorie n'est pas erronée, elle est seulement incomplète. De même que le mal, le bien peut naître, quoique plus rarement, d'une façon épidémique dans les foules, et y fermenter. Si, dans ces dernières, il n'y a pas de gens de génie il s'y trouve toujours des médiocrités qui ont le sens du juste. Or de l'ensemble de toutes ces médiocrités se dégage ce que nous appelons le sens commun, dont les opinions peuvent être médiocres, mais qui peuvent être aussi meilleures que celles de certains individus, aveuglés par leurs intérêts, leurs passions, les préjugés de caste ou par toutes les autres causes qui faussent si souvent le jugement d'un seul individu, eût-il du génie. On peut constater ce fait dans les grandes villes comme Paris, Londres ou Milan, lorsqu'on enlève les voiles qui cachent un nouveau monument. Les artistes, par esprit de caste, sont capables de louer ou même de porter aux nues une ordure. Mais lorsqu'il en est ainsi, la plus grande partie des unités qui constituent la masse, diront avec leur pauvre bon sens : « C'est peut-être très beau, mais cela ne nous plaît pas », et ce sont eux qui ont raison.

Et c'est le bon sens qui finit par triompher, ce bon sens dont Apelle épiait les manifestations, caché dans un coin, avant de finir ses tableaux. Quelque médiocre et primitif qu'ils soit, le jugement de la rue et celui de l'extrême gauche parlementaire, qui représente la sélection de la rue, est dans ce cas, supérieur, je ne dirai pas à la médiocrité, mais à l'ignorance des classes gouvernantes. Dans un pays qui, comme l'a si bien dit Luzzatti, n'a que le vernis du système

constitutionnel tel qu'il est pratiqué en Belgique, en Hollande, en Suède, en Allemagne et au Danemark; dans un pays où se sont des coteries qui gouvernent à tort et à travers, avec quelques hommes à leur tête, sans tenir compte ni des lois constitutionnelles ni des lois administratives intérieures, sans tenir compte des connaissances les plus élémentaires en géographie, en sociologie et en histoire générale, toutes causes qui font que le gouvernement passe d'une erreur à l'autre et d'une injustice à l'autre, le jugement des foules est plus sain et plus juste que celui de ces coteries.

Lors donc que nos classes dirigeantes se donnent tant de peine pour empêcher les mouvements de la rue, pour enrayer son opinion, elles ont sans doute raison si elles veulent museler la critique de leur œuvre personnelle, mais elles ont tort de vouloir tenir fermée l'unique soupape de sûreté qui reste encore pour sauver le pays d'une ruine totale. Il est évident, en effet, que si, grâce à un autoritarisme d'un autre temps et commun seulement aux gouvernements de la Russie et de la Turquie, on étouffait ces manifestations juste au moment de leur naissance, si on voulait jouer du privilège qu'ont les gouvernements despotiques de ne pas se laisser mener par la rue, notre pays serait absolument perdu. Mais il faut ajouter que nous n'en sommes point encore arrivés là; nos gouvernants ont encore quelque respect pour les manifestations publiques, car, s'ils sont médiocres en tout, ils sont heureusement aussi médiocres, pour le mal.

Mars 1900.

Problèmes du jour

VII

POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

[Retour à la table des matières](#)

Il n'est pas libéral, même de la vieille école, qui ne sente son cœur se serrer devant le nouveau projet de loi sur la presse, en se rappelant le temps où pareille aventure aurait été crue impossible et considérée comme une hallucination fiévreuse, pour ne pas dire un crime.

On a parlé de simples retouches, de petits pas en arrière; mais la liberté, qui est le seul régime sous lequel nous puissions vivre, admet des pas en avant, jamais en arrière.

Chaque mouvement rétrograde, quelque minime qu'il soit, finit à la longue par nous précipiter dans le néant. Ainsi, pour n'avoir pas voulu laisser à la presse ses juges naturels, les jurés, comme le prescrivait la loi, nous en sommes arrivés à accepter comme chose toute naturelle la censure préventive et le cautionnement déguisé.

Et puis, s'il est une de nos institutions qui n'ait pas besoin de nouvelles entraves, c'est certainement la presse, car le statut lui a déjà imposé une série de restrictions que peu de nations libérales en Europe connaissent. On a ajouté au code nouveau une déplorable loi sur la diffamation, qui a fermé la bouche à tous les honnêtes gens.

Ainsi certains faits avérés et qui constituaient un péril immédiat pour notre pays, tels que les escroqueries de la Banque romaine, les dilapidations commises dans les prétendues colonies africaines, n'ont pas pu être divulgués ni même sous-entendus par la presse sans danger de peines très sévères : seuls, les débats parlementaires ont permis ces révélations, nous sauvant ainsi de toutes les aventures qui nous menaçaient.

On a dit : « Mais nous vous déférons à la magistrature. » Hélas ! Trop d'exemples prouvent combien nos magistrats sont enclins à interpréter dans le sens le plus étroit les lois déjà si peu libérales qui régissent la presse. Petit à petit, on nous a amenés à considérer comme intangibles une série d'institutions qui, partout, sont et doivent être discutées.

Nous avons vu parmi ces institutions intangibles les plus saintes et les plus sacrées, la garde nationale d'abord, puis le pape, puis l'Afrique, puis l'armée, puis la justice; même certaines sociétés secrètes, car seuls peuvent en faire partie des hommes de gouvernement, sont devenues indiscutables. Nous finirons par ne pouvoir plus dire du mal ni d'un jardin botanique, ni (que Dieu nous protège!) des cigares de la régie de, triste mémoire. Car ceux-ci, étant fabriqués par le gouvernement, doivent être respectés et placés au-dessus de toute discussion, si l'on ne veut pas encourir les châtimens qui menacent quiconque attaque nos institutions.

Loin de moi la pensée de manquer de respect aux vénérables personnes de la magistrature pour certaines desquelles je professe une vraie admiration. Mais il n'en est pas moins vrai que, conscients ou inconscients, la plupart de nos magistrats ont emboîté le pas derrière nos classes dirigeantes, oubliant le sentier tracé en 1848 et élargi par le grand Cavour, ses dangers, mais qu'elle porte aussi en elle-même le remède susceptible de guérir les maux qu'elle engendre; tandis qu'aucun autre moyen même la force, ne remplace les avantages de la liberté.

Les tristes conditions économiques et gouvernementales dans lesquelles nous vivons rendent les esprits chaque jour plus mécontents ; or, les classes dirigeantes se sont imaginé que, pour les apaiser, il n'y avait pas d'autre moyen que de les empêcher de se plaindre et de clore le bec à ceux qui dénoncent les maux dont nous souffrons. Elles ne comprennent pas que le mal n'en persiste pas moins et qu'en empêchant tout moyen de le guérir, qu'en étouffant les plaintes, on les oblige à s'ouvrir des voies souterraines qui échappent au contrôle du gouvernement et même de la presse qui, par la discussion, pourraient du moins enrayer les dangers qui menacent la société.

Je me suis aperçu, par exemple, que les anarchistes ont des publications et des journaux qu'ils distribuent par des moyens clandestins, semblables à ces courants profonds qui circulent sous la mer. Les classes dirigeantes ignorent ces écrits et elles ne peuvent pas les combattre en soulignant les erreurs dont ils fourmillent.

On vient nous dire que la presse de Milan a été la cause de tous les maux. Il faudrait avoir oublié la hausse des grains d'une part, et les procès Luraghi, Favilla et Crispi de l'autre, pour croire que quelques articles de journaux, qui, d'ailleurs, ne pénètrent que dans des classes relativement élevées de la société, peuvent avoir déchaîné cette explosion populaire.

On nous objecte encore : la presse attaque et déshonore les personnes.

Ceux qui se respectent, ceux qui n'ont rien à se reprocher, n'ont aussi rien à craindre de la presse : ceux qui redoutent ses attaques sont ceux qui n'ont pas la conscience pure. C'est pourquoi il est bon que la presse puisse tout dire et dénoncer, non point au hasard et par soubresaut, mais d'une façon continue, comme cela se passait à Rome par l'action des tribuns, les hontes qui grouillent dans la pourriture où nous vivons, ne serait-ce que pour les circonscrire et pour désinfecter la société.

Si l'on vient nous dire : « Tout cela est bon pour des peuples civilisés, mais notre éducation politique n'est pas encore faite, » je répondrai que nous avons la liberté depuis cinquante ans et qu'en cinquante ans nous devons avoir appris quelque chose. C'est pourquoi l'heure est venue non point de restreindre, mais d'élargir la liberté de la presse.

Nous voyons des peuples plus impulsifs et ayant moins de tempérament politique que nous, comme la France, à qui la liberté a procuré d'incalculables avantages. Le procès Dreyfus fut l'œuvre du militarisme et de cette maçonnerie noire qu'on appelle les jésuites, soutenus les uns et les autres par la presse corrompue. Mais la presse libérale, grâce à une courageuse campagne, a réussi à faire la lumière.

Certains esprits timides disent qu'il y a des choses dont il ne faut pas parler trop haut, et qu'il faut sous-entendre. Et voilà, précisément, où est l'erreur.

En matière de liberté, on commence par de légères restrictions et l'on finit par tout interdire. On commence par déclarer sacrée la garde nationale et l'on finit par étendre ce privilège à la maçonnerie.

En observant bien ce qui se passe chez nous, on s'aperçoit que chacun veut la liberté de la presse, mais pour son propre compte : « Nous permettons de tout dire, » affirment les grands industriels, mais malheur à qui, dans la presse, touche aux impôts et aux grèves! Et les cléricaux : « Malheur à qui touche à l'Église et au dogme! » Et les militaristes : « Malheur à qui touche à l'armée et au drapeau! »

En attendant, disent les autres, nous avons la paix. Sans doute, c'est la paix; mais elle ressemble à l'immobilité de la paralysie et de la mort et elle ne va pas sans quelque honte pour l'Italie. Examinez, en effet, ce qui se passe dans un pays que nos réactionnaires considèrent avec tant de sympathie, c'est-à-dire l'Espagne. Ce pays qui a si cruellement expié ses anciennes et ses nouvelles persécutions, qui, après avoir fait du bûcher une institution contre les libres-penseurs, a fini par les abominables tortures de Monjuich; ce pays ne permet pas à la presse de révéler les hontes du militarisme, même sous des ministères que nous pourrions appeler « libérâtres ». Eh bien, le résultat d'un pareil état de choses a été le suivant : avec une énorme armée, l'Espagne n'a pas réussi à vaincre quelques milliers d'insurgés sans armes et en haillons, et il a suffi de quelques coups de canon pour la mettre sur le flanc. Et comment tout cela est-il arrivé? Il y avait pourtant des soldats et des généraux, trop de généraux; seulement, si les chefs avaient de hautes payes, les subalternes ne touchaient presque rien et ils n'avaient ni les vivres, ni les moyens suffisants pour s'éloigner de quelques milles des centres fortifiés. Il y avait

aussi des cuirassés en abondance, ce qui était un prétexte, comme chez nous, pour enrichir des entrepreneurs de constructions navales et pour donner un traitement élevé aux amiraux. Mais la flotte manquait de grenades, les bombes étaient chargées de sables et les canons étaient en bois, lorsqu'ils ne manquaient pas tout à fait. Et cependant, étant données les conditions de la presse en Espagne, qui donc aurait eu le courage de dénoncer ces abus, avant comme après la guerre? Les nations portent la peine de leur incurie lorsqu'elles bâillonnent la presse, et il en a été de même pour la Russie, au moment de la guerre de Crimée. Nous ne sommes pas beaucoup à dire ces choses; c'est que le courage et la pensée libre ne sont point le fait du plus grand nombre.

Février 1899.

Problèmes du jour

VIII

MAUVAISE ORGANISATION DE LA POLICE

et des systèmes pénitentiaires

[Retour à la table des matières](#)

Moi qui suis un anthropologiste criminaliste et qui vois dans l'organisme individuel la cause la plus fréquente de tous les crimes, je n'irai pas soutenir que, seule, la mauvaise organisation de nos prisons et de notre police est la cause de la triste supériorité dont l'Italie jouit en matière de délits; mais on se rend compte qu'elle y contribue pour beaucoup, si on la compare à ce qui se passe dans les autres nations civilisées de l'Europe.

I. -- POLICE POLITIQUE. -- Et tout d'abord, comme dans les pays vraiment civilisés il n'y a pas un abîme qui sépare les gouvernés des gouvernants, la police ne s'y pose point en adversaire de telle classe ou de tel parti, et elle ne s'imagine point avoir une mission exclusivement répressive. Elle se contente de protéger les citoyens contre les malfaiteurs; elle recueille ainsi la sympathie générale et, ce

qui lui est encore plus utile, l'aide matérielle de tous. Elle n'est point distraite de ses fonctions essentielles pour en assumer de nuisibles ou presque.

Chez nous son ignorance ou bien celle de ceux qui la dirigent donne lieu non seulement à des scènes écœurantes, mais parfois comiques.

Que la police se défende contre les conspirateurs et les anarchistes ou au moins conte les nihilistes et les violents, rien de plus juste. Mais que, méconnaissant la physiologie la plus élémentaire des partis en Italie, elle s'en prenne aux socialistes qui sont, comme on le sait, ennemis de toute violence, et même aux députés d'opposition légale, comme s'ils étaient les uns et les autres des bandes de brigands n'ayant d'autre but que de renverser l'État, cela surpasse l'imagination.

Un fait personnel : très souvent, lorsque j'ai reçu chez moi la visite d'hommes comme Bovio, Berenini et autres, j'ai vu ma maison surveillée pendant cinq ou six jours et même pendant la nuit, bien que mes visiteurs dormissent tranquilles dans leur hôtel.

Il y a mieux encore : bien des fois, lorsque j'avais reçu des télégrammes m'annonçant la visite de personnages non seulement inoffensifs mais encore ultra conservateurs (par exemple de M. Brouadel, le doyen de la Faculté de médecine de Paris, un des hommes les plus calmes qu'on puisse imaginer) la police, qui flairait en lui quelque terrible Ravachol, ne se contenta pas de faire surveiller ma maison par quatre pauvres diables, mais même la rue où je demeurais. La farce dura une quinzaine de jours et de nuits, si bien que les habitants du quartier s'imaginaient qu'on était sur la piste de quelque redoutable malfaiteur.

Si l'on agit ainsi à l'égard d'un penseur inoffensif dont la maison comme la pensée est de verre, vous pouvez supposer ce qui se produit lorsqu'il s'agit d'hommes qui se livrent à une propagande qui n'est sans doute pas criminelle, mais qui peut éveiller les soupçons de policiers, lesquels ignorent ou veulent ignorer qu'ils vivent dans un pays constitutionnel.

Qu'arrivera-t-il donc le jour où l'extrême gauche, qui continue à gagner du terrain, comptera trois cents membres au lieu d'une

centaine? Il faudra pour la surveiller tout un corps d'armée de mouchards. Mais comment ces individus, qui passent des nuits entières à épier je ne dirai pas les personnes, mais les façades derrière lesquelles ronflent ces personnes, comment conserveront-ils assez d'énergie pour surprendre les vrais malfaiteurs?

Je ne raconte point ces anecdotes pour le simple besoin de faire rire, mais pour faire bien voir que la police qui, à l'exemple de la Russie, est devenue la plus grande puissance dans notre pays, opère à l'aveuglette quand il s'agit de questions politiques et n'a pas le moindre contact avec la population qu'elle est appelée à protéger : on dirait qu'elle n'est composée que de conquérants étrangers campés au milieu de vaincus, dont ils ignorent et la langue et les aspirations. Cela n'arriverait pas si les gouvernements ne confondaient pas leurs adversaires théoriques, c'est-à-dire les simples penseurs, avec leurs vrais ennemis, et s'ils exigeaient que les fonctionnaires se formassent une conception plus juste et plus claire des partis politiques, les obligeant ainsi à s'épargner de vaines fatigues et à concentrer leurs forces là où l'action est nécessaire.

Il y a là une insigne mauvaise foi. On sait qu'on viole à la fois les prescriptions du Statut et le bon sens en persécutant la pensée; mais on satisfait de misérables rancunes et on s'abandonne surtout à la stupide illusion qu'on n'a jamais pu déraciner de la cervelle des conservateurs, qu'il faut réprimer et supprimer par la violence ce qu'on ne peut pas obtenir par la persuasion.

La meilleure preuve, c'est ce qui se passe dans certaines régions de l'Italie, et tout particulièrement en temps d'élections, où la police, loin de réprimer les brigandages des affiliés de la Maffia et de la Camorra, fait cause commune avec eux, dans le but de faire triompher les candidats du gouvernement. Tout cela finira par créer une réaction en sens contraire dans l'esprit de nos concitoyens du Sud, le jour où, ayant acquis le degré de culture nécessaire dont ils se rapprochent chaque jour davantage, ils compteront quels furent leurs plus grands ennemis, leurs plus grands corrupteurs, ceux qui ont le plus contribué à salir leur réputation.

[Retour à la table des matières](#)

II. -- POLICE PÉNALE. -- Il est tout naturel que tous ces défauts se retrouvent dans la lutte contre le crime, pour laquelle la police est réellement instituée.

Nous avons, jusqu'ici, fait agir la police comme on faisait autrefois la guerre dans les temps héroïques, c'est-à-dire par à-coups, sans discernement, comme à l'époque où la ruse et la force musculaire décidaient seules de la victoire.

Nous avons des commissaires de police qui sont assez habiles, comme l'étaient autrefois Ulysse et Achille. Mais nous n'en avons aucun qui soit, je ne dirai pas un Moltke, mais un officier d'état-major quelconque, qui se serve pour ses recherches des ressources scientifiques que lui offrent la statistique et l'anthropologie criminelles, qui multiplie, en somme, ses dons naturels par l'appoint énorme et d'une sûreté incontestable que lui fournit la science ¹. Si, par exemple, les trains de chemins de fer étaient reliés télégraphiquement à toutes les stations, ce serait là un moyen nouveau de paralyser les perfectionnements que le progrès a introduits dans la pratique du crime : il en serait de même si l'on faisait les photographies de tous les prisonniers, classées par ordre alphabétique, et si on les complétait de renseignements biographiques.

En Amérique, les sociétés d'assurance contre le crime ont imaginé un télégraphe d'alarme qui, au moyen d'un avertisseur placé à la tête de votre lit, signale l'entrée d'un malfaiteur dans votre appartement, et qui, par un simple tour de clef, vous met en communication avec un bureau télégraphique, lequel vous envoie immédiatement du secours.

Une autre application de l'électricité a été introduite dans le service de la police de New York.

Pendant la nuit, chaque policeman doit surveiller un certain îlot qui lui a été assigné. Dans chaque îlot se trouve un espèce de colonne en

¹ Pour la vérité, je dois dire que, au moment où j'écris, M. Giolitti a commencé à combler cette lacune en créant à Rome un cours de police scientifique à l'usage des inspecteurs de la Sûreté publique.

fer creux qui, outre une boîte de médicaments, contient un petit appareil télégraphique, système Morse, grâce auquel le policeman, sans quitter son poste, peut communiquer avec tout le département de police de la ville et en recevoir de l'aide sans aucune perte de temps. Si, par exemple, des voleurs sont entrés dans une maison, en train d'y faire leur butin, et s'il n'est pas prudent pour le policeman de les aborder tout seul, il avertit un surintendant qui donne immédiatement l'ordre à tous les policemen du voisinage d'accourir sur le lieu indiqué.

Mais comment le surintendant ou tout autre officier supérieur de la police peut-il se mettre en communication depuis son bureau avec des policemen qui sont souvent à plusieurs milles de distance? Certaines colonnes sont pourvues d'une sonnerie qui, mise en branle par le surintendant, ne s'arrête plus tant que le policeman dans le rayon duquel est placée la colonne n'est pas venu la faire cesser et recevoir en même temps les ordres de son chef.

Chez nous, un bon questeur, pour découvrir l'auteur inconnu d'un crime, s'en rapporte à sa mémoire et aussi, reconnaissons-le, à un système de signalements assez grossier qui, depuis quelques années, a été installé chez nous, et qui est accompagné de quelques photographies. Mais dans un royaume aussi étendu que celui d'Italie, des millions et des millions d'individus échappent à toute observation de la police, et la mémoire la plus heureuse ne sert en somme, pas à grand chose.

Nos malfaiteurs réussissent à se soustraire avec la plus grande facilité à toutes les recherches de la police, en changeant leurs papiers; en cas d'arrestation, s'ils sont récidivistes, ils déroutent l'autorité sur leurs propres antécédents en prenant les papiers d'une autre personne, même très honnête.

De là, la nécessité d'identifier les inculpés. On procède à cette formalité par la mensuration de l'oreille, du pied, de la main, de la taille, par l'examen de la couleur des cheveux, de l'iris. Grâce à ces procédés, on peut successivement cataloguer et répartir dans des catégories spéciales des milliers de criminels qui, à leur tour, se distinguent entre eux suivant leur délit, leur lieu, leur origine, leur âge et leur sexe, ce qui permet d'établir à vue d'œil, aussitôt qu'un crime est commis, quel peut en être l'auteur, et, lorsqu'un individu est arrêté, qui il peut bien être. À ce système ingénieux, mais quelque

peu compliqué, dit de Bertillon, des modifications surprenantes ont été apportées en Italie par Bonomi, Compagnoni, et surtout par Anfosso, qui a inventé dans mon cabinet une espèce de mensurateur mécanique, un tachyanthropomètre, lequel rendrait pour ainsi dire automatique la plupart de ces mesures.

Mais l'Italie oublie toutes ces choses ¹. Elle oublie aussi que, en ce qui concerne les seules empreintes des pieds et des mains, des centaines de traités permettent de les appliquer à une personne déterminée, à un mouvement déterminé, tandis que chez nous, c'est à peine si l'on sait tirer ces empreintes. On ignore également les caractères secrets dont se servent les criminels, caractères qui m'ont permis de retrouver en Italie les rites et les traditions spéciales des gens de la Maffia et des bohémiens; on ignore les subtilités cryptographiques, les superstitions, le caractère naturel, le type physiologique des criminels, spécialement de ceux qui sont organisés par bandes et qui sont les plus dangereux.

Tout cela constitue une vraie science qui s'appuie surtout sur les notions de l'anthropologie criminelle, et que les recherches d'Alongi, d'Anfosso et surtout d'Ottolenghi, ont fait considérablement progresser.

Mais qui, parmi nos gouvernants, s'occupe de ces détails-là? À l'heure où Alongi excellait déjà dans ces connaissances, il était encore relégué dans un coin comme le dernier des petits employés, et il ne commença à être considéré que le jour où, lâchant la science, il fit de la mauvaise police politique. S'est ainsi qu'Anfosso moisit dans les bureaux de la magistrature, jusqu'au jour où, il découvrit de nouveaux moyens de venir en aide à la justice, et il obtint de l'avancement lorsqu'il ne s'occupa plus de science. Les hommes existent donc chez nous, même en abondance, et tous les nouveaux instruments du progrès pourraient immédiatement trouver leur application et leur diffusion. Mais les gens haut placés non seulement méprisent la science, mais encore ils lui barrent la route. Nous avons à pourvoir à nos douze corps d'armée, ainsi qu'à nos cuirassés. Toutes les dépenses qui pourraient entraver nos inutiles accroissements guerriers sont considérées comme superflues!

¹ Voyez la note précédente.

Mais, alors, comment s'étonner si, lorsqu'un crime est commis, les auteurs n'en sont découverts que par un pur hasard, en admettant même qu'ils le soient!

[Retour à la table des matières](#)

III. -- SYSTÈMES PÉNITENTIAIRES. -- Si la police est très mauvaise en Italie, le système pénitentiaire, à son tour, ne vaut pas grand chose.

Commençons par dire que, malgré les apparences d'un luxe inutile, aucun de ces systèmes ne fonctionne bien en Europe, sauf peut-être en Angleterre. On crut avoir atteint le comble de la perfection en adoptant le régime cellulaire. Mais son seul avantage est de rendre impossible, au moins en grande partie, les associations de malfaiteurs, et d'empêcher de se créer cette espèce d'opinion publique toute particulière aux prisons, qui oblige le condamné à partager tous les vices de ses compagnons. En réalité, il n'est utile que pour les recherches judiciaires, pour isoler du reste du monde un individu dont on veut recueillir tous les indices de culpabilité.

Mais les avantages de la prison cellulaire sont neutralisés par les grandes dépenses qu'elle occasionne et qui en rendent illusoire l'application sur une vaste échelle; de toute façon, ils ne peuvent être que négatifs.

La prison cellulaire est nuisible, car elle tend à faire du détenu au automate qui, une fois dehors, ne saura plus lutter pour la vie et retombera fatalement dans le crime.

« Dans l'organisation actuelle des prisons, écrivait à ce sujet Gauthier, tout est combiné pour écraser l'individu, annihiler sa pensée et miner sa volonté. Dans l'uniformité du système qui prétend modeler tous les « sujets » de la même façon, la régularité d'une vie monastique où rien n'est laissé à l'imprévu, l'interdiction d'avoir avec les gens du dehors d'autres relations que la banale lettre mensuelle, tout cela, dis-je, et même ces accablantes et animales promenades à la file indienne, tout cela est destiné à faire du prisonnier une espèce d'automate inconscient.

» Nous voulons faire d'eux des citoyens utiles, et nous les contraignons presque à l'oisiveté.

» Avoir son pain cuit, la nourriture et le logement assurés, sans préoccupation du lendemain, sans autre souci que d'obéir à la consigne imposée; être comme le chien à qui il suffit de lever la patte pour mettre en mouvement le tournebroche; être le rouage inconscient d'une machine, tout cela n'est-il peut-être pas l'idéal pour la masse des fainéants et des lâches?

» Le Nirvana, l'automatisme, le paradis des Hindous! voilà ce que sont nos prisons. »

Et la prison est un Nirvana où, au surplus, on est nourri : mal nourri, il est vrai, et même un peu maltraité, mais pour combien de braves gens la lutte pour l'existence n'est-elle pas plus âpre et avec bien moins de sécurité? Lorsqu'ils sont arrivés à vaincre les premières répugnances, quelques prisonniers, et ils sont peut-être la majorité, arrivent insensiblement à « se faire un avenir dans les prisons ».

N'oublions pas non plus ce détail : sauf quelques honorables exceptions, trop rares dans le haut personnel pénitentiaire, pour presque tous les directeurs de prison l'idéal du « bon détenu » c'est le vétéran, le cheval de retour qui a déjà fait son éducation dans les cachots et dont la docilité est pour eux une garantie de tranquillité.

Le malheur est que ce bon détenu suivant la formule ne tarde pas, sous un pareil régime, à devenir incapable de résister à ses compagnons, de se montrer réfractaire aux excitations malsaines, à l'appât d'un gain illicite, à l'attraction des mauvais exemples, et à devenir pire que les « mauvais sujets ».

*
* *

« En présence de l'isolement et du strict formalisme des prisons, écrit M. Prins, directeur des prisons belges, nous devons nous demander si l'homme des classes inférieures peut être régénéré uniquement par cet isolement et par ce formalisme.

» Certes, l'isolement volontaire est bien fait pour élever l'âme du poète qui, las des vulgarités mondaines, se réfugie dans les régions de l'idéal. Mais la solitude imposée au criminel, quel autre effet peut-elle produire que de l'abandonner au néant de ses pensées, à ses instincts les plus vils, et d'abaisser encore son niveau moral?

» Ce qui a manqué à beaucoup de vagabonds, aux dévoyés ou aux corrompus qui peuplent les prisons, ce fut une ambiance, des exemples, une protection efficace, et peut-être aussi des affections.

» Aujourd'hui, on étouffe chez eux jusqu'au dernier germe de l'instinct social, et l'on s'imagine remplacer tout ce qui leur manque par la visite sommaire de quelques surveillants sortis des classes les plus infimes de la société!

» Enseigne-t-on, par hasard, aux enfants à marcher en leur créant des difficultés, en leur inspirant la peur d'une chute et le besoin de s'appuyer sur les autres?

» Est-ce qu'on apprend la sociabilité à l'homme en le confinant dans une cellule, tout à rebours de vie sociale, en lui enlevant jusqu'à l'apparence d'une gymnastique morale, en réglant du matin au soir les plus petits incidents de sa journée, tous ses mouvements et même ses pensées?

» Ne le place-t-on pas, avec toutes ces minuties, hors des conditions de l'existence, et ne lui fait-on point oublier cette liberté à laquelle on a la prétention de le préparer? Comment! Sous le prétexte de le moraliser, on enferme entre les quatre murs d'une cellule un robuste paysan habitué à l'air des champs, aux lourds travaux de la ferme; on lui donne une occupation quelconque où il ne peut pas dépenser toute sa force physique; on l'abandonne à des gardiens qui, souvent, lui sont socialement inférieurs, et cela pendant de longues années. Et quand le corps et l'intelligence ont perdu leur élasticité, on lui ouvre la porte de la prison pour le lancer affaibli et désarmé dans la lutte pour l'existence! »



Celui qui voudrait des preuves directes des ravages causés par la prison, n'a qu'à consulter dans mes *Palimpsestes de la prison* les

confessions des reclus. Par exemple, je trouvai le détail suivant écrit par un détenu :

« J'ai dix-huit ans ; mes malheurs m'ont rendu plusieurs fois coupable et je fus toujours enfermé. Mais quelle amélioration ai-je trouvée dans la prison? Qu'y ai-je appris? Je n'ai fait que m'y perfectionner dans la corruption. »

Et au-dessous, un de ses camarades écrivait :

« Alphonse a raison. Qu'est-ce que ces messieurs espèrent obtenir de nous en nous laissant moisir pendant des mois et des années dans une cellule?... Vouloir corriger un oisif, un vagabond et même un voleur en le condamnant à l'oisiveté forcée est une vraie absurdité. »

Un autre notait :

« La meilleure manière de passer son temps dans la prison, c'est de dormir et de manger; les heures s'écoulaient ainsi bien vite. »

Et un autre :

« Pauvres détenus! Ils sont traités comme des animaux; on les tient enfermés comme des ours blancs, et puis on a la prétention qu'ils s'amendent! »

Le pis, c'est que la plupart trouvent dans la prison une vraie source de jouissance et le moyen de se perfectionner dans le vice, précisément le contraire de ce à quoi l'on s'attend. C'est ainsi que si, dans mes *Palimpsestes*, l'un d'eux affirme « que dans les cachots on devient stupide, muet et que les prisons sont un raffinement de barbarie », aussitôt un de ses compagnons réplique : « Ce que dit ce détenu sur cette feuille n'est pas vrai; au contraire, on traite trop bien les prisonniers et l'on use de trop d'égards pour eux. » Ou bien encore : « Pour venir dans cet hôtel, il n'y a pas besoin d'argent : tout est à l'œil, même les domestiques. »

« Quant à moi, dit un autre, je remercie Dieu, car je suis plus heureux que Saint-Pierre; ici, dans mon cachot, je suis servi par des laquais. Une « vraie cocagne! »

Un autre raconte ainsi ses impressions :

« Victor, arrêté pour un vol dont je suis innocent. Adieu, les amis! Si vous voulez m'en croire, ne quittez jamais la prison : ici, on mange, on boit, on dort, et pas besoin de travailler. »

Dans les inscriptions murales tracées par les détenus, on trouve la preuve qu'on ne réussit pas toujours à empêcher par le régime cellulaire l'association et la triste « camaraderie ». L'esprit de corps ici se perfectionne, alors même qu'il faisait défaut auparavant. « Dans les maisons de réclusion, confiait l'un d'eux, on apprend à exécrer la société. Il n'y a personne qui vous y enseigne à faire d'un voleur un honnête homme. Elles sont comme les universités des filous, où les vieux apprennent le métier aux jeunes et les habituent à faire de la prison leur habituel domicile. »

Dans ces inscriptions, par exemple, l'un saluait affectueusement ses successeurs inconnus; un autre annonçait qu'il leur laissait dans un coin un crayon leur permettant d'écrire; un troisième leur conseillait de simuler la folie pour éviter une condamnation.

*
* *

Il n'est pas exact que la prison cellulaire empêche toute communication entre les détenus. Certes, un voleur de peu d'importance, un mendiant isolé, n'aurait que peu de rapports avec les autres; il ne les aura que dans les corridors, où les inscriptions sur les murs continuellement reblanchis forment, comme je l'ai démontré, une espèce de journal quotidien, qui se continue par des inscriptions sur le sable, sur les vitres dépolies, et en hiver, sur la neige. Mais de toute façon, il a des communications les jours de fête, lorsqu'il va à la messe, et justement dans les livres de prières qu'on lui confie.

Rien n'est secret dans les prisons; j'ai même pu constater personnellement qu'on y connaît souvent des faits que la plupart des gens ignorent encore.

Le nommé Pascal, deux jours après son entrée dans la prison cellulaire, connaissait tous ses codétenus. En effet, un an après, devant les assises, il savait le nom de l'un d'eux avec qui il avait parlé; et pourtant, cet individu était sorti de prison le jour même où Pascal y entra.

Au cours du procès Cerrato, une femme qui, dans la prison cellulaire, était en communication permanente avec son complice et qui savait tout ce qui se passait au dehors, avoua aux assises : « Toutes ces choses, nous les savons; les gardiens sont faits exprès pour nous renseigner à ce sujet. »

Le sentiment religieux, qui domine toutes nos institutions, a la prétention de faire croire que la religion est la panacée de toutes les tendances criminelles. On a donc fait de grosses dépenses pour permettre à ce sentiment de se développer, et il y a des prisons cellulaires où la construction de l'église a coûté un demi-million, tant on a cherché à obtenir l'isolement absolu des détenus qui doivent assister aux cérémonies. L'inconvénient du système, c'est qu'avec le personnel actuel des prisons il ne faudrait pas moins de deux semaines entières pour conduire tous les prisonniers à l'église et les en ramener; en outre, la messe qui devrait guérir ces hommes dépravés n'a d'autre effet que leur permettre de communiquer entre eux.

Tout ceci ne touche que les petits voleurs ordinaires. Mais l'aristocratie du crime, le gredin riche ou influent n'ont pas besoin de recourir à de pareils expédients : les gardiens n'ont rien ou presque rien à perdre en favorisant leurs communications avec le dehors, et le système cellulaire favorise l'impunité de ces rapports. Comment, en effet, savoir ce qui s'est passé entre deux individus seul à seul dans une cellule isolée? Il y a dans les prisons un bureau dépendant de l'administration, celui dit de l'immatriculation (dans lequel il y a toujours un détenu quelconque remplissant les fonctions de commis) où l'on contrôle et l'on note tous les condamnés à leur entrée et à leur sortie. Ce bureau est un centre où viennent aboutir toutes les informations, pour se répandre ensuite dans toutes les cellules, par l'intermédiaire de condamnés eux-mêmes.

Il y a ensuite le service de l'entreprise, tyran caché qui règne dans toutes les prisons, qui n'a aucune responsabilité, n'a aucune raison de garder le secret, et qui a besoin d'hommes qui remplissent l'emploi de tailleur, cordonnier, lampiste, matelassier, maçon, menuisier ou forgeron, et où les condamnés sont au contact direct des hommes libres.

Enfin, ce sont les enquêtes judiciaires elles-mêmes qui facilitent les communications interdites. On ne voudrait pas croire que, les jours

d'audition des témoins, dans les interrogatoires qui ont lieu chez le juge d'instruction, une dizaine de détenus et même plus se trouvent réunis dans la même antichambre. C'est ainsi qu'au moment même où le juge fait son enquête, et presque sous ses yeux, on voit violer précisément par le détenu qui est en jugement, c'est-à-dire par celui qui intéresse le plus la sécurité sociale, cette loi de l'isolement pour laquelle on a fait des dépenses énormes ne construisant des prisons cellulaires.

Je n'ai point parlé des ateliers. Dans la prison cellulaire, précisément pour empêcher les communications, on n'autorise que très peu de travaux. Il en résulte un dommage matériel pour l'État et pour les individus condamnés à une oisiveté forcée, dommage qui se répercute sur l'avenir, car les hommes s'habituent à la paresse, quand ils n'en meurent pas, et les paresseux y trouvent leur profit, si bien que, une fois libres, ils commettent de nouveaux délits pour retourner en prison.

Dans ces ateliers, il est impossible, même en faisant abstraction des rapports entre codétenus, que des rapports nouveaux ne se forment point avec les contremaîtres, les individus libres, les chefs d'entreprises, etc....

Il arrive souvent ainsi que l'instruction, absolument secrète pour le public, n'a plus de secrets pour le prévenu qui y est soumis et qui communique avec son avocat par le moyen d'un autre détenu qui a le même défenseur.

*
* *

Tous ces dangers de la prison, qui font d'un instrument de rédemption un instrument de corruption, sont aggravés encore par les conditions spéciales propres à l'Italie, et tout d'abord par sa pauvreté.

Suivant le code nouveau fabriqué alors que courait la légende qui prétendait que le système cellulaire était le meilleur palliatif du crime, il aurait absolument fallu 60.000 cellules, il n'y en avait et il n'y en a encore que 4.000, c'est-à-dire pas même le nombre suffisant pour abriter les simples prévenus. La loi édicte donc par milliers des peines qui, sans que personne proteste, ne sont jamais accomplies telles qu'elles sont prescrites.

Et ce serait peut-être un bonheur, au moins pour les condamnés, tant sont multiples les inconvénients du système cellulaire, si les prisons en commun étaient au moins bien tenues : mais la diffusion parmi les détenus de certains individus originaires des pays de la Camorra, qui a son centre de prison en général et spécialement celles du Sud, sont mal organisées.

Et puis, l'esprit philanthropique vivifiant manque toujours, même dans les « maisons de réforme » et cet esprit manquant, ces établissements n'ont pas leur raison d'être. Le but essentiel d'un bon directeur, selon l'esprit qui émane des ordres supérieurs, c'est d'empêcher les évasions. Jusque-là, rien de mieux. Mais il lui faut aussi user d'une très grande économie, économie sur la nourriture des prisonniers, jusqu'à leur faire contracter le scorbut, d'autant plus que les fournisseurs de mauvaise foi, protégés souvent en haut lieu, ne se gênent pas, malgré les protestations des directeurs pour compléter par des aliments avariés une nourriture déjà trop rare; économie sur les émoluments du personnel de surveillance, qui oblige parfois à le recruter dans les bas fonds, si bien qu'il est souvent difficile de distinguer les gardiens des détenus, et que ceux qui ont de la famille ne pourraient pas vivre sans manquer à leur devoir. On lésine également sur le nombre même des gardiens, de telle sorte qu'aucune prison ne pourrait fonctionner si le service intérieur n'y était fait en grande partie par des prisonniers.

Inutile de démontrer combien de pareils errements servent à augmenter les communications interdites.

Ce qu'il y a de pis, c'est l'esprit bureaucratique qui régit l'administration des prisons. Tandis qu'on devrait favoriser par tous les moyens l'activité des détenus pour obtenir leur amélioration morale, l'esprit bureaucratique veut que, dans le plus grand nombre des prisons, on la comprime absolument : un prisonnier qui taillait de charmantes figurines dans les cailloux de la cour fut puni, et le directeur qui autorisait cette occupation salutaire fut blâmé. Ainsi tout travail original, toute manifestation individuelle sont abolis : le prisonnier est un numéro qui ne doit ni parler, ni écrire, ni penser, et qui n'existe que pour manger.

Pour toutes ces raisons et pour d'autres encore, la maison de réforme au lieu d'être un lieu d'amélioration, est vraiment l'Université du crime.

L'entrée d'un citoyen honnête et pis encore d'un criminologiste dans les prisons italiennes ou une maison de réforme est une affaire d'une si haute importance qu'il leur serait plus facile de pénétrer dans un arsenal militaire ou dans une forteresse en temps de guerre. Et pourtant, le contact d'hommes intelligents et droits serait dans les maisons de réforme le plus grand des remèdes.

Savez-vous quel était, il y a quelques années du moins, le directeur parfait aux yeux de ses supérieurs? Précisément celui qui faisait le contraire de ce que lui conseillait un sociologue, c'est-à-dire celui qui punissait le plus. J'en sais qui furent réprimandés pour les trop rares punitions qu'ils infligeaient.

Je connais un directeur qui, transféré dans une prison dont les pensionnaires étaient peu nombreux et d'esprit tranquille, se plaignait devant un de mes amis : « Ce n'est pas là, disait-il, une prison qui me convienne : les occasions de punir y sont trop rares. » Comme si le repentir s'obtenait par la terreur et non point par l'affection et par l'exemple!

À Turin, j'ai recueilli une anecdote très curieuse, qui montre bien la stupidité des bureaucrates et la génialité d'un homme qui fut vénéré comme un saint.

Dom Bosco, qui, en dehors de ses opinions religieuses, était un des plus grands esprits de notre temps, offrit au ministre Rattazzi de prendre la direction de la Générale, la prison de réforme officielle et par conséquent la pire de toutes, pourvu qu'on en laissât les portes ouvertes et qu'on accordât la libre sortie aux jeunes gens placés sous son observation. On n'accueillit pas sa demande. Même un jour qu'il avait promis aux jeunes gens une récompense s'ils étaient bien attentifs à ses prédications, il pria qu'on leur accordât une journée libre de toute surveillance pour se promener à la campagne. Sa requête souleva tout d'abord une vraie stupéfaction, et il n'y fut fait droit qu'à la condition que la police mettrait une quarantaine de gendarmes à une certaine distance des prisonniers.

Je ne puis nier qu'il y ait eu et qu'il y ait encore des directeurs de prisons humains, intelligentes, et des directeurs généraux très habiles. Il est incontestable que M. Beltrami Scalia a essayé d'introduire un certain modernisme dans les prisons, et il en est de même du directeur actuel. On a construit tant bien que mal des prisons pour les incorrigibles, des établissements pour les aliénés criminels et quelques maisons de détention spéciales. À Rome, dans quelques îles de la mer Tyrrhénienne et à Castiadas, on a fait des essais de travail en plein air; mais ils ne trouvèrent point la faveur qu'ils méritaient et ils ne furent point accomplis sur une assez vaste échelle.

Çà et là, on a établi des écoles, des ateliers; mais l'économie a empêché que ces essais fussent pratiqués réellement en grand et l'esprit bureaucratique a étouffé toute réforme sérieuse.

Il y a à A... un établissement pour les aliénés criminels, qu'on pourrait appeler une immense latrine. À I..., il y a une prison pour infirmes, où le médecin est celui qui est le moins écouté. Il y a également des maisons de correction et des pénitenciers qui ont inscrit à leur budget l'enseignement des travaux sur bois, du cartonnage et des ouvrages en fer; eh bien, sauf quelques rares jardiniers, les enfants y sont tenus dans l'oisiveté la plus complète, même ceux qui dans l'oisiveté la plus complète, même ceux qui payent et qui y sont envoyés par leurs familles à titre correctionnel.

Maintenant, me direz-vous, que faut-il faire?

Avant tout, si l'on ne veut ni ne peut toucher au budget, il faut commencer par se procurer des ressources non point au détriment des prisonniers, mais en dépeuplant les prisons, qui sont toujours remplies chez nous, et cela pour des raisons les plus stupides : c'est ainsi qu'en dix ans, presque 2 millions d'individus y ont été détenus. On peut y être envoyé pour avoir laissé tomber un pot de sa fenêtre ou pour avoir écrasé la patte d'un poulet.

Pour le premier délit, surtout lorsqu'il est commis par des mineurs ou pour des fautes légères, il faudrait avoir recours à la réprimande juridique, qui est réellement inscrite dans notre code, mais qui ne s'applique jamais. Pour les fautes un peu plus graves, il faudrait prononcer la suspension de la peine, qui a donné de si heureux

résultats dans toute l'Europe civilisée^I. Pour les autres criminels en général, on devrait établir des catégories, suivant qu'ils ont été déclarés incorrigibles depuis leur naissance, incapables d'aucun travail, de tout amendement. Pour ces derniers, une prison, même aussi mal organisée que les nôtres peut suffire, mais mieux vaudrait encore une île déserte et bien gardée. Quant à ceux qui laissent prévoir une possibilité d'amélioration, de l'aptitude et du goût pour le travail, il faudrait les seconder en leur procurant la besogne qui semble le mieux leur convenir.

On pourrait, suivant les points qu'ils auraient mérités dans leur travail, leur accorder la libération conditionnelle, qui serait un autre moyen de dépeupler nos prisons et d'alléger le budget, faveur qui, chez nous, ne s'applique qu'exceptionnellement : une centaine de fois au plus par an sur 8.000 prisonniers.

Il faudrait surtout, dans ces cas, établir ce que j'appelle la vie par groupes qui, pour moi, est le but essentiel de la criminologie, de telle sorte que les prisonniers, étant groupés par catégorie et les honnêtes gens ne peinant plus et ne dépensant plus pour les criminels, on puisse créer une existence moins douloureuse, même pour ces derniers.

Octobre 1900

^I Dans ce sens, la grâce conditionnelle décrétée par le ministre Gianturco est un vrai progrès, mais qui n'aura des résultats réels que si l'on accorde qu'un juge qui prononce la sentence la faculté d'accorder immédiatement cette grâce, de telle sorte qu'elle puisse être appliquée sur une vaste échelle.

Problèmes du jour

IX

SEL, PELLAGRE ET HYGIÉNISTES POLITIQUES

[Retour à la table des matières](#)

Comme le faisait justement observer l'honorable Maggiorino Ferraris ^I, nous sommes arrivés, en Italie, à un degré d'épuisement qu'il est impossible de dépasser. Et, de fait, il n'y a pas un seul parti qui ne soit d'accord sur la nécessité urgente d'une réduction des impôts, au moins sur les objets de consommation les plus indispensables à la vie. Mais laquelle de ces matières est-il le plus urgent de dégrever? À première vue, il semble que ce doive être le sel. Mais ici, et malgré une certaine répugnance, je dois faire une réserve. Depuis vingt ans et plus, il tend à se former dans les partis les plus opposés une étrange conception de l'hygiène appliquée à la politique, une espèce d'hygiène industrielle, ou plutôt industrielle, que j'appellerai *hygiène politique*. Elle fait tout ce qu'elle peut pour s'accommoder aux besoins et aux vicissitudes des partis, de même qu'à la fortune des hommes politiques, si bien que, comme ce spirituel

^I V. Nuova Antologia, 16 novembre 1902.

patricien de Rome qui, après les abus coloniaux des géographes, avait fini par ne plus croire à la géographie, on a envie de dire que l'hygiène est plutôt une arme de parti qu'un ensemble de règles scientifiques. Pour je ne sais quelle raison, cette hygiène fantaisiste s'est acharnée, depuis quelques années, à la pellagre, et elle a réussi plutôt à faire dévier qu'à favoriser les recherches scientifiques relatives à cette affection.

C'est à cela que j'attribue les obstacles les plus sérieux que j'ai rencontrés, au cours de trente années de lutte, pour faire triompher la vraie notion des causes et du remède de cette redoutable maladie.

Cela est arrivé au point que l'énumération des prétendues causes qui devraient provoquer la pellagre et qui variaient selon les appétits et les caprices des partis, que l'énumération, dis-je, suffirait à remplir une page de journal. Tantôt c'étaient les habitations défectueuses, tantôt la mauvaise qualité de l'eau, ou bien la privation de viande, ou bien encore le manque d'aliments, l'inanition chronique, et enfin, par une contradiction étonnante, pour les uns c'était la surabondance des viandes salées, pour les autres le manque de sel ^I.

Il n'y a pas une seule de ces affirmations plus ou moins erronées qui n'ait été soutenue par un parti, par un ministère, et qui n'ait donné lieu à une série de circulaires qui eurent le sort généralement réservé à ces sortes de documents. Le seul qui n'eut point cette bonne fortune, le seul qui fut combattu et oublié par tous, surtout par le gouvernement et les académies, ce fut moi, qui soutins la théorie du maïs avarié, théorie qui ne fut adoptée par personne, car elle ne semblait favoriser les intérêts d'aucun parti.

Et, je ne sais par quelle étrange singularité, de toutes ces théories, ou plutôt de toutes ces bizarreries, celle qui n'a pas été tout à fait abandonnée et qui a même survécu dans la loi si bien rédigée sur la pellagre, c'est l'influence que peut avoir le manque de sel sur l'origine et le progrès de cette maladie!

*
* *

^I Lombroso, *Traité de la pellagre*, 1892, Turin.

Et cependant, je puis soutenir énergiquement qu'il n'existe aucun rapport entre la rareté du sel et le développement de la pellagre. Il suffirait, pour le prouver, de jeter un coup d'œil sur le graphique (voir ci-dessous) qui montre la variation du prix du sel en vingt ans, comparativement avec le nombre des individus morts de la pellagre. Ce nombre est précisément inverse de celui du prix du sel. Ce qui le prouve aussi, c'est le fait que dans les Asturies, en Espagne, et dans les îles et sur les côtes de la Vénétie, chez nous, un grand nombre d'individus veulent trouver la cause de la pellagre dans l'abus qu'on y fait du maïs gâté et des poissons salés.

Mais il y a plus. D'une enquête que j'ai traitée moi-même, aidé de quelque amis, sur l'alimentation du paysan de la Haute-Italie, il est résulté que ce qui prévalait par-dessus tout, c'était la consommation du maïs^I mais mélangé en même temps à d'autres aliments qui sont toujours très chargés de sel : à Cordenone, le lait, le fromage et le poisson salé; à Verrua, les fèves, le fromage et le poisson : à Bellune, le fromage, le lait et les châtaignes; à Côme, la charcuterie et le lard ; à Breno, le lait de chèvre et les légumes; à Caponnori (pays de Lucques) la viande de bœuf et de porc; à Crémone, le poisson, le lard et le riz; à Rovigo, le poisson et le porc; à Trévise, la charcuterie et le fromage; à Ferrare, le poisson, le fromage, le lait et les œufs.

Et tandis qu'il est trop vrai que la consommation du froment diminue chaque année davantage, le contraire semble se produire pour le sel dont la consommation a augmenté graduellement. De 6 kilogrammes 76 qu'elle était, en 1878, par tête d'habitant, elle est montée à 7 kilogrammes 20 dans les années 1897-98, et à 7 kilogrammes 31 pour les années 1898-99^I, chiffres inférieurs à ceux de l'Angleterre (13 kilogrammes) et de l'Autriche (14 kilogrammes 5), mais qui ne sont guère différents de ceux de l'Espagne, de la Hollande et de l'Allemagne (7 kilogrammes 9).

Pour comprendre l'importance de ces dernières données, il faut se rappeler que Bunge, qui fut l'apôtre le plus fanatique du sel, fixe à un ou deux grammes par jour et par individu le maximum nécessaire pour un peuple qui se nourrit de végétaux. Nous en consommons

^I *Traité de la pellagre*, Turin, Bocca, 1892. -*La pellagre en Italie*, 1880. -*La pellagre à Sissa*, 1886. - *La pellagre dans l'Ombrie*, 1884. - *Enquête sur les conditions économiques des paysans de la Haute et Moyenne Italie*, Milan, 1877.

^I *Annuario statistico italiano*, 1900, page 508.

donc de 8 à 16 fois plus qu'il n'en faut pour notre organisme. Plus récemment encore, Kemmerich a réduit même à 1 kilogramme ce minimum nécessaire; ainsi notre consommation serait de 16 à 18 fois trop forte.

Bien entendu, nous ne nions en aucune façon l'utilité du sel. Il se combine dans notre corps avec les autres éléments chimiques de première nécessité, tels que l'albumine par exemple, et il les rend assimilables (Panlow), tandis que, sans le sel, ils seraient éliminés comme des scories inutiles. C'est ainsi que des chiens, nourris avec de la viande et du lait, et absolument privés de sel, sont morts en peu de temps, laissant une grande quantité d'albumine dans leurs liquides excrétés.

C'est en cela que consiste toute l'utilité du sel, et rien de plus.

Et, comme les éléments auxquels ce sel est mêlé se consomment et se renouvellent perpétuellement et qu'ainsi une grande partie de ce sel est expulsée de l'économie par la sueur, les urines, cette quantité doit être continuellement renouvelée.

Mais, nous le répétons : la dose de sel nécessaire à notre organisme est si minime que nous la trouvons déjà incorporée en abondance dans les aliments que le peuple consomme le plus. Il y en a, par exemple, 1 gramme par litre dans le lait; 2 grammes 7 dans le sang et dans les aliments végétaux; 0,01 % dans le grain, 0,023 % dans le maïs, 0,03 % dans les pommes de terre, 0,003 % dans les fèves; 0,014 % dans les petits pois (Bunge).

La théorie proclamée par Bunge ^I, suivant laquelle le sel serait l'antidote des aliments trop riches en potasse, tels que presque toutes les céréales excepté le riz, potasse pour laquelle les liquides organiques et spécialement le sang auraient une affinité chimique plus grande que pour le sodium, si bien qu'il en résulterait des combinaisons incompatibles avec la vie, si les grandes quantités de chlorure de sodium n'en neutralisaient pas les effets délétères, cette théorie, dis-je, a été démontrée comme fautive par Stadelmann, par Beckmann et par Hagenthorn, qui ont prouvé, par une série d'expérience sur les animaux, que le régime végétarien ne produisait

^I *Traité de chimie physiologique* : idem *Ethnologischer Nachtrag über die Bedeutung des Kochsalzes* (Annales de biologie, 10, 1874).

aucune accumulation de sel de potasse dans les liquides de l'organisme : c'est ainsi que, chez des lapins nourris successivement de lait de vache et de paille de blé, le sang conserve sa composition normale, bien que la paille de blé contienne des sels de potasse en quantité beaucoup plus grande que le lait de vache.

*
* *

Que reste-t-il donc de tout le bruit que la pseudo-hygiène politique a fait autour du sel? Ceci seulement : c'est qu'en dehors de la quantité nécessaire à notre organisme et que nous, Italiens, nous ingérons plus qu'abondamment, le sel est un condiment qu'on obtient à bas prix, qu'on se procure aisément, qu'il est facile de transporter et de conserver, et qui sans causer trop de préjudices à ceux qui en abusent, aide à notre nutrition, car comme tout condiment, il aiguise l'appétit et par là accélère la digestion ^I.

Il serait à souhaiter que nous puissions l'obtenir au plus bas prix, même s'il n'a rien à avoir avec la pellagre, même si sa consommation plus grande n'avait aucun rapport avec la santé publique. Qui ne voit, en effet, combien ce minimum de nourriture superflue est pourtant nécessaire à notre pauvre peuple? Que pourrions-nous lui donner, si nous n'arrivons pas à lui procurer à bon marché ce simple condiment? Comment ne pas se rappeler, avec le grand poète, que « même le mendiant le plus vil a quelque chose de superflu dans sa misère si tu n'accordes pas à la nature quelque chose de plus que ce dont elle a besoin, alors notre vie devient abjecte comme celle des brutes ».

(*Le roi Lear*, scène IV, acte II.)

*
* *

^I Bunge, malgré son fanatisme pour le sel, convient que la quantité de cette substance nécessaire à l'organisme étant très petite (2 grammes par jour quand on mange des céréales, 2 décigrammes quand on mange du riz) quand on élève cette quantité à 20 ou 30 grammes par jour, elle oblige les nerfs à un effort excessif, car ceux-ci n'en peuvent éliminer ordinairement que 6 à 8 grammes, et il peut provoquer des maladies, des néphrites, comme l'abus de l'alcool, maladies dont nous ne nous apercevons que lorsqu'il est trop tard pour y porter remède (*op. cit.* 107.) Ce fait a été encore mieux mis en lumière depuis que Richet et Langlois (*Journal de physiologie*, 1900) ont démontré que la sursaturation des chlorures dans les aliments n'en augmentent pas la quantité dans les tissus.

Étant donné que nous sommes un peuple absolument pressuré et qui souffre presque la faim, mais en tout cas la misère à cause du prix trop élevé des grains, il n'est pas inutile de se demander lequel des deux impôts il faut d'abord dégrever celui du pain ou celui du sel?

C'est une atroce ironie qui rappelle trop la phrase imprudence de la princesse de Lamballe, et qui lui a coûté si cher, que de s'excuser en disant au peuple : « Si, à cause de nos intérêts, nous ne pouvons point diminuer le prix du pain dont tu as tant besoin, eh bien, nous te faciliterons le moyen de la digérer »; ou bien encore : « Ne pouvant point te donner du pain, nous te donnerons de la sauce et des condiments qui éveillent cet appétit que nous ne voulons ni ne pouvons satisfaire ».

Et si le peuple est descendu à un tel degré de misère qu'il ne peut se procurer ces 2 grammes de sel qui lui sont vraiment nécessaire, alors ce n'est plus à des mesures fiscales qu'il faut recourir, mais bien à la vieille charité. Et nous ne parlons point des fraudes qui pourront se produire au détriment du fisc, car on aura beau faire tout son possible pour que les qualités raffinées de sel à l'usage exclusif de la table des riches continuent à être frappées du même impôt, il sera facile, par un coup de pilon ou par l'emploi d'un réactif quelconque, de transformer les qualités inférieures en qualités supérieures et celles-ci échapperont ainsi à l'impôt.

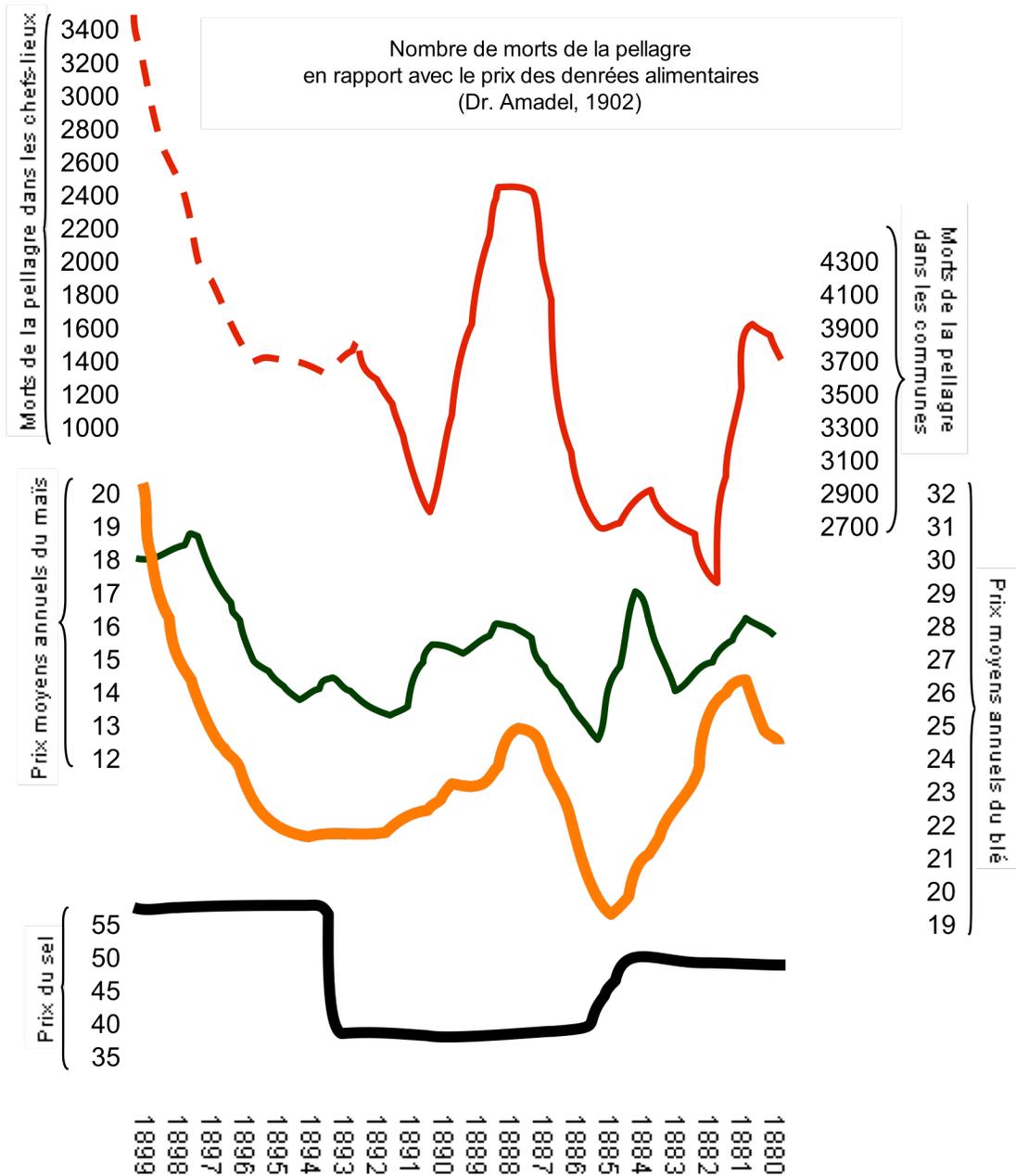
Le dégrèvement du pain, de préférence à celui du sel, a aussi un avantage strictement économique dans la question de la pellagre, il résulte, en effet, des données les plus précises que la diminution de la pellagre correspond au plus bas prix du blé, et réciproquement. Les recherches faites par Antonini ^I, de 1801 à 1855, pour la province de Bergame, pendant lesquelles il a comparé le prix du sel avec le nombre des fous pellagres, ont prouvé qu'il y avait toujours un parallélisme entre ces deux chiffres, sauf que, quelquefois, le nombre de ces fous augmente dans l'année qui suit la cherté du blé, ce qui s'explique par la longue incubation qu'exige la manifestation du mal. L'enquête d'Antonini a été suivie par celle de Pernusotti pour la province d'Udine, pendant les années 1896 -97 et 98, par celle de Sepilli pour la province de Brescia. Enfin, pour dissiper tous les

^I *Archivio di Psicol. ed. Antrop. criminale*, 1901.

doutes, ces temps derniers a paru la remarquable monographie d'Amadei (*Le nombre des pellagres par rapport au prix des substances alimentaires : Revue pellagrologique*, novembre 1902) dans laquelle sont condensées les études que l'auteur a faites sur les fous pellagres pendant trente-cinq ans dans la province de Crémone, et, chose peut-être encore plus importante, pendant vingt ans sur les cadavres d'individus morts de cette affection. Ce travail ne laisse pas le moindre doute sur la diagnose de la maladie, car ses données sont confirmées par l'autopsie et par la longue durée des observations. Là aussi le parallélisme entre les deux faits est complet, sauf quelques variations, comme par exemple dans les années 1893 –95, produites par l'accroissement du prix du maïs et, par la suite, par la mauvaise qualité de celui que l'on consommait .

(Voyez le tableau graphique ci-dessous **)

** Voir à la page suivante que nous avons reproduit, tel que l'original, en utilisant le chiffrier électronique, Microsoft Excel 2004. JMT,



La ligne pointillée (rouge) indique le nombre des morts de la pellagré dans les chef-lieux;
la ligne continue (rouge) indique les morts de la pellagre dans toutes les communes.

La série de petits cercles (ligne verte) indique les prix moyens annuels du maïs.

La série des croix (ligne jaune) indique les prix moyens annuels du blé.

La ligne brisée (ligne noire) indique les prix du sel consommé par tête.

Car, lorsque le prix du grain s'accroît sur le marché, notre paysan, réduit aux extrêmes, rogne encore plus sur sa consommation; au lieu d'acheter du maïs de bonne qualité, il achète du maïs avarié et il le mange en plus grande quantité, soit seul, soit mêlé à d'autres céréales, et alors il tombe malade et meurt de la pellagre.

Après cela, il ne reste plus aucun doute, et même si mes 700 expériences personnelles sur le maïs gâté n'avaient pas démontré qu'il était la seule cause de la pellagre, les graphiques suivants le prouveraient irrévocablement, tandis qu'ils démentent catégoriquement l'influence du sel.

*
* *

Mais la préférence en faveur du dégrèvement des grains a aussi une raison étroitement économique, car avec le déficit budgétaire produit par le fait du dégrèvement du sel, on pourrait procurer un avantage décuple au consommateur et par conséquent au prolétaire, en diminuant les impôts sur le grain.

De Viti, Giretti, Mosca et beaucoup d'autres ont déjà démontré avec des faits à l'appui que les 4/5 de l'impôt sur le blé n'étaient point encaissés par le fisc mais par les grands propriétaires terriens et par les possesseurs de moulins à vapeur. De Viti évalue à 200 millions environ la somme payée par le consommateur aux grands seigneurs domaniaux.

« En supposant que cet impôt fût réduit à 3 francs 50 par quintal, écrit Giretti (*pour la liberté du pain*, 1901, Roux), le trésor subirait une perte qui en dépasserait pas 20 à 25 millions, tandis que le profit réel des consommateurs serait de plus de 125 millions ».

Mais cette idée est encore plus clairement exprimée par mon très cher ami, Gaetano Mosca qui, pendant de longues années, s'est occupé de la question et qui, sur ma prière, a résumé ses calculs dans la lettre suivante. Il ne faut pas oublier, avant de la lire, que Mosca est en politique un conservateur des plus convaincus et des plus tenaces. Voici cette lettre :

» J'ai réellement écrit quelques articles, il y a environ deux ans, sur la question de la diminution des droits sur le sel, au sujet de la quelle vous me demandez des informations. Dans ces articles, je calculais que chaque sou de diminution de l'impôt sur le sel causait au trésor un dommage de 8 à 9 millions; par conséquent, une réduction de 2 sous par kilogramme produirait un déficit d'environ 17 millions par an.

» Je faisais aussi le calcul qu'en réduisant l'impôt sur le blé de 7 francs 50 à 5 francs par quintal, et celui sur les faines (car outre les droits protecteurs sur les blés, il y en a un autre complémentaire sur les farines au bénéfice des moulins à vapeur) de 7 francs 50 à 2 francs 30 le quintal, on aurait pu diminuer le prix du pain de 5 centimes par kilogramme.

» Cette diminution des droits sur le grain et les farines amènerait pour le trésor un déficit annuel d'environ 40 millions de francs.

» Mais il est certain que l'abaissement de 5 centimes par kilogramme sur le prix du pain ferait économiser une moyenne d'au moins 36 francs par an à une famille ouvrière de 5 personnes; tandis qu'en abaissant de 2 sous par kilogramme le prix du sel la même famille n'économiserait que 3 francs 50 à l'année. Tirer vous-même les conséquences de ce fait.

» À perte égale pour le budget, on peut faire économiser à une famille pauvre soit 36 francs, soit seulement 3 fr. 50 par an.

» Mais avec la réduction sur le prix du sel, on peut obtenir les applaudissements de tous, tandis qu'en réduisant l'impôt sur le blé et sur les farines on nuit évidemment aux intérêts de quelques-uns. »

Nous ne tenons pas compte, en outre, de l'avantage énorme que le pays et l'État retireraient non seulement d'une plus grande consommation de blé, mais encore d'une plus grande consommation d'objets de luxe, le jour où a cherté moindre du pain laisserait au peuple quelques ressources. En Angleterre, on a vu en effet, quintupler la consommation générale, depuis que s'est accomplie la grande révolution économique.

« L'Angleterre, écrit avec une heureuse ironie le professeur Billia, a réalisé en dix années un gain de 100 milliards avec le libre-échange. Cela démontre que le libre-échange a enlevé ces 100 milliards aux

autres nations, car le gain de celui que vend correspond à une perte égale de celui qui achète. »

Il faut encore ajouter à cela les avantages que procureraient des cultures plus productives substituées aux cultures arriérées protégées par l'impôt.

On ne peut pas dire avec les partisans de l'impôt que celui-ci sert à nous mettre à l'abri des importations, lesquelles du reste, comme l'ont si bien démontré Billia, Barone, Giretti, de Viti, etc., sont à leur tour le coefficient principal des exportations et par conséquent ne doivent susciter aucune erreur. Un fait précis, c'est que, depuis l'établissement de l'impôt, l'importation du grain a augmenté chez nous au lieu de diminuer, preuve évidente que cet impôt n'a servi ni à étendre, ni à rendre plus intense la production du blé, soit que le fait dépende de l'inertie des propriétaires et de la rareté des capitaux, ou du peu de fertilité des terrains; car il faut bien faire entendre la triste vérité, c'est que le territoire de l'Italie, excepté la vallée du Pô, est peu favorable à la culture du blé et n'offre pas des espaces nouveaux à fertiliser, à moins qu'on ne dépense des capitaux énormes, chose difficile chez nous, où le capital est la marchandise la plus rare. Ce même blé, on peut l'obtenir des contrées où il pousse sans qu'on ait besoin de dépenser des sommes énormes en arrosages ou drainages, et cela à des prix beaucoup moins élevés que chez nous.

On a dit, en outre, que la diminution de l'impôt sur le blé provoquerait une diminution de salaires.

Mais la cherté des vivres, comme le note Berfield^I, est déjà par elle-même une diminution des salaires, et l'exemple de l'Angleterre a prouvé d'une façon lumineuse comment l'abaissement du prix des vivres, augmentant la consommation, a engagé les industriels à augmenter les salaires au lieu de les diminuer.

Ajoutez que l'Italie, étant un pays pauvre entouré de pays riches et ne produisant pas sur une vaste échelle les matières de première nécessité (houille, coton, etc.), n'a pas d'autres ressources, pour obtenir de bons traités de commerce, que de faciliter le plus possible

^I Berfield, *Organisation of industries*.

l'accès de ses marchés, car les produits ne s'échangent que contre des produits.

La politique protectionniste, en provoquant les représailles, diminue la valeur des échanges de nos produits, tandis qu'elle nous fait payer plus cher les marchandises que nous sommes obligés d'importer. En effet, on voit que dans la période de 1878 à 1886, avec des traités de commerce relativement libéraux, nous avons eu un chiffre total d'exportations et d'importations s'élevant à 21.244.704.000 francs, non compris les métaux précieux; une fois appliqués les tarifs de 1887, on est descendu, de 1888 à 1896, à un total de 19.485.781.000 francs avec une perte de 1 milliard 87 millions pour l'exportation tandis que l'importation n'a perdu que 691 millions.

*
* *

Je crois avoir accumulé des faits convaincants et non point des phrases pour démontrer combien il est préférable, même au point de vue de l'hygiène de la pellagre, d'alléger l'impôt sur le grain plutôt que celui du sel : malgré cela, je ne me flatte point d'être jamais écouté. Mais, si l'on ne doit adopter que ce dernier dégrèvement avec l'espoir d'y trouver des avantages imaginaires, qu'on nous épargne du moins l'atroce ironie qui est contenue dans le projet de loi primitif, c'est-à-dire d'y greffer des propositions de dégrèvement sur les blés et de vouloir faire servir ce dernier impôt à réaliser toute une série de dégrèvement plus ou moins fantastiques ; ironie doublement cruelle, car par ce projet elle fait payer au pauvre avec un dommage réel des avantages purement hypothétiques, et parce qu'il fixe comme un clou symbolique un impôt qui pèse d'une façon exagérée sur la classe la plus pauvre comparativement aux autres, et qu'il va à l'encontre de tous les sains principes économiques.

« Une bonne économie, écrit Berfield, ne peut pas protéger d'une main la rapacité, tandis que de l'autre elle défend la propriété. »

Avril 1903.

Problèmes du jour

X

LES PETITS VERRIERS ITALIENS

en France

[Retour à la table des matières](#)

Tout récemment à la Chambre, grâce au député Socci, et dans les journaux de la péninsule par l'entremise de Bonomelli et de Geisser, une noble voix s'est fait entendre pour mettre fin à la torture des enfants mineurs exportés ou, pour mieux dire, vendus à l'étranger, spécialement en France, pour y mourir d'épuisement dans les fabriques de verre, ou en Angleterre et en Amérique, comme musiciens ambulants, pour y répandre la honte de notre pays.

J'ai sous la main une très récente monographie sur ce sujet, qui rend compte d'une enquête faite dans l'arrondissement de Sora Isernia par le docteur Ugo Cafiero, un rapport du Comité d'assistance des ouvriers émigrés, par le docteur A. Geisser, un rapport de l'avocat Scelsi, consul royal d'Italie à Lyon, et des lettres de trois missionnaires envoyés par cette œuvre semi-laïque d'assistance aux émigrés dans un centre des plus peuplés.

Les descriptions qu'on y rencontre sont d'une navrante uniformité. Dans beaucoup de verreries françaises, on n'admet les adultes aux ateliers que s'ils sont accompagnés d'enfants. Les fabriques elles-mêmes vont jusqu'à envoyer des agents pour recruter ces derniers, et quand ce ne sont pas les parents qui cèdent leur progéniture à de misérables entrepreneurs pour une somme de 50 francs par semestre, ce sont les enfants eux-mêmes qui supplient qu'on les laisse aller. Une fois qu'ils sont racolés, les promesses avec lesquelles on les avait alléchés commencent à s'évanouir. Au cours du voyage, les vêtements et les souliers qu'on leur avait promis ne leur sont pas distribués, et on les envoie pieds nus à la fabrique, où le verre bouillant les brûle. On les fait travailler jusqu'à douze heures par jour. L'entrepreneur, ou pour mieux dire le négrier, ne leur donne pour toute nourriture qu'un peu de pain le matin, pain qui, des fois a déjà été fait depuis dix jours, et un peu de bouillon clair le soir. Il ne leur change les draps, et encore quand il y pense, que tous les deux mois. Beaucoup travaillent la nuit; et, le jour ils doivent aller dans les bois faire des fagots pour le compte de leur odieux patron.

Un certain Vozza, qui avait sous sa coupe treize enfants, ce qui lui rapportait 1.000 francs par mois, les hébergeait dans un rez-de-chaussée horriblement humide, ne les nourrissant que de croûtes de pain, et les obligeant, les jours de marché, à ramasser les trognons de choux roulés au ruisseau. Et lorsque les pauvres petits, à bout de force, fermaient les yeux dans les verreries, il les réveillait en les piquant avec un tube rougi. Un gamin du nom d'Angelo Zeppa tomba évanoui devant un four; le chef d'équipe, Marsella, le contraignit de reprendre son travail. L'enfant s'évanouit de nouveau jusqu'au moment où on dut le transporter à l'hôpital, où il fut déclaré atteint de consommation incurable.

Ces pauvres martyrs ne peuvent point écrire à leurs parents, ou bien on les oblige à donner les détails les plus optimistes. On ne veut pas, en effet, que ces derniers viennent retrouver leurs enfants. Quant à ceux qui survivent aux mauvais traitements, ils ne tardent pas à mourir, en proie à la tuberculose ou à l'anémie.

Les mêmes faits se reproduisent dans les raffineries de sucre françaises.

Le village de Filignano, qui est à trois lieues de Venafro, était un des pays les plus sains de l'Italie du Sud. Les femmes étaient si

belles, de formes si opulentes, que de partout on venait les chercher comme nourrices. Eh bien, depuis le jour où l'émigration vers les raffineries a commencé, la population de ce village est décimée. Les refus de passeport, les dénonciations judiciaires ne servent de rien : les maires de France se contentent d'un acte de naissance quelconque, et pourvu que le négrier ait seul un passeport pour lui, on laisse passer à la frontière tout ce bétail humain.

Pour empêcher que ceux qui n'ont pas encore treize ans (et c'est le plus grand nombre) soient refusés, ainsi que le veut la loi française, on leur fait échanger leurs actes de naissance avec ceux d'autres enfants qui ont déjà atteint cet âge.

C'est un fait digne de remarque que les maquignons qui se livrent à ce genre de trafic sont presque tous de trois villages réputés pour les mauvaises mœurs de leurs habitants : Casalvieri, Casallatico, Belmonte, localité où, en plus du racolage des enfants, on fait aussi celui des prostituées pour l'étranger. Sur Casalvieri on raconte l'anecdote suivante :

Interpellé par le préfet au sujet de la moralité du pays, le maire répondit : « Ici, si l'on excepte saint Onofrio (qui est le patron du village) il n'y a que des voleurs. » Et c'est précisément de ce village que sont les Cecchini, les Fallone et les Fraioli, qui sont les principaux maquignons d'enfants.

Quelquefois, l'œuvre d'assistance pour les émigrés dénonce ces industriels, quand elle a sur eux des renseignements précis, mais tout cela en pure perte. Bien plus, notre ambassadeur à Paris n'obtint aucune réponse des délégués de la sûreté publique de Bardonnèche et de Vintimille, bien qu'il leur eût dénoncé nominativement une caravane dirigée par un certain Bernardo Grecco.

Les trois bons missionnaires dont j'ai parlé plus haut ont déclaré avoir observé des quantités d'enfants qui travaillaient douze heures par jour dans les verreries, et non pas huit; au bout de quatre ou cinq années, ceux-ci étaient incapables de tout travail, en admettant même que la mort les eût épargnés.

Ainsi de suite, le tableau est toujours le même. Il nous faut avoir quelque reconnaissance pour ces braves personnes qui ont eu le

courage de nous faire ces révélations, ou plutôt de confirmer celles qui nous avaient déjà été faites par M. Paolucci de Carboli ^I.

Ces hommes constituent une exception dans leur parti, qui prétend que le devoir des Italiens n'est point de guérir, mais de dissimuler leur propre misère, pour ne pas troubler les rêves et la vanité de ceux qui vivent bien. Mais, s'ils sont dignes de louanges, ils ne le sont point pour les mesures anodines qu'ils proposent en face d'un mal si grand. (Voir la lettre Bonomelli dans le *Corriere della sera*, 1901.)

Avant tout, ils demandent des mesures prohibitives, des mesures coercitives : augmentation des carabinieri (gendarmes) et des douaniers, autorisation pour ces derniers de procéder à des arrestations. C'est l'éternel cliché des hommes qui ne comprennent point les temps nouveaux.

Lorsqu'on déplore le brigandage en Sardaigne le seul remède qu'ils proposent, c'est l'augmentation des carabinieri; devant les grèves qui se multiplient à l'infini, ils n'ont que ces mots : « Augmentez les carabinieri! » mais si c'était là une panacée, l'Italie, qui a tant de policiers, de carabinieri et de soldats, ne devrait plus souffrir du moindre malaise social.

Grands Dieux, ce ne sont point les carabinieri qui manquent! On y ajoute même comme cataplasme la charité et la philanthropie. Et sur ce point, je vois que l'honorable Luzzatti, qui a rendu de si grands services à la cause de la coopération, est tombé dans la vieille ritournelle sur le travail des femmes en Italie. Certainement, l'œuvre de philanthropie est sainte et admirable à mes yeux, mais je la trouve trop variable, intermittente et toujours insuffisante. Elle peut paraître d'une utilité directe et immédiate lorsque, associée à une vraie religion d'amour, comme cela se produit dans certains groupes appartenant à des pays protestants (par exemple Londres et Genève) grâce à des sociétés laïques ayant une destination religieuse comme l'Armée du Salut et les Wesleyens, elle a à sa disposition un groupe d'hommes organisés et fanatiques, et surtout riches de ressources lorsqu'il s'agit d'atteindre un but déterminé. Mais, chez nous, la lettre de l'Évangile en a tué l'esprit : les religieux ne sont préoccupés que du rite, du Vatican et de la liturgie et non de vraie charité, car, s'ils

^I *La traite des petits Italiens en France*, 1897. –*Encore la traite*, 1897.

agissaient autrement, ils risqueraient de se voir supprimés. Et, en effet, je vois une preuve de tout cela dans le rapport que j'ai vanté plus haut et dans les lettres des missionnaires appartenant à l'œuvre de l'Assistance des ouvriers italiens en France.

Sur trois pages très serrées qui constituent ce rapport, deux ne parlent uniquement que de pratiques religieuses, notamment de la grande solennité de Pâques, de la communion, de la sainte messe, et surtout du devoir pascal qu'on a fait accomplir à ces pauvres malheureux. J'y lis, par exemple : « La note caractéristique de la mission fut le chant des litanies et la bénédiction du très saint-sacrement, selon la coutume du Piémont... Un millier d'Italiens sont allés à la sainte messe, le jour de Pâques. Le résultat de la mission est que l'on espère (et cela sur des raisons fondées) établir l'enseignement du catéchisme aux petits Italiens par deux jeunes gens. »

Loin de nous la pensée de sourire d'une conviction aussi honnête, bien qu'anachronique. Mais à ces milliers de petits enfants qui meurent de faim et d'épuisement en terre étrangère, on devrait administrer quelque chose de plus substantiel que la très sainte communion. Mais il en est ainsi de la charité latine, lorsqu'elle n'a pas pour résultat plus lamentable encore de se borner à quelques réunions de pure forme où, après avoir élu des patrons, des présidents et des conseillers, on se sépare au bout de peu de temps, se bornant pour toute besogne à des programmes, des livres et des conférences.

Et puis, la charité, quelque éclairée qu'elle puisse être, n'est jamais qu'un palliatif; elle est à la merci du sentiment. Toujours intermittente, elle n'atteint jamais le but désiré et elle empêche les autres de l'atteindre aussi en mesurant la profondeur de l'abîme qu'il faut combler. Quelque grande, en effet, que soit la misère l'égoïsme est encore plus fort : il avilit l'homme au lieu de le relever, il lui enlève toute initiative pour conquérir son droit à la vie.

Charité et besoin sont deux lignes parallèles qui ne peuvent jamais se rencontrer, bien que voisines, tandis que, lorsqu'on fait appel à l'intérêt, il n'y a plus de distance. Il est évident que pour un mal aussi grand il faut des remèdes plus radicaux. Ces philanthropes honnêtes et, pour être juste, très recommandables, mais arriérés d'une génération, ne se demandent pas pourquoi il se trouve des milliers de parents si facilement prêts à sacrifier leurs enfants, et pourquoi ces derniers se laissent sacrifier même lorsque les parents ne les y

poussent pas. La vraie raison, *c'est qu'ils meurent de faim*. J'en trouve la preuve dans le rapport ci-dessus dans lequel un père de famille dit clairement : « *Je resterais volontiers en Italie, si mon travail m'assurait au moins deux sous par jour.* » Et comme un médecin disait à un autre que ses enfants vivraient peu, après avoir passé par le travail des verreries, le père répondit : « *Eh bien, ils vivront trente ans, mais ils vivront sans avoir eu faim.* »

Au lieu de faire appel à la gendarmerie, aux douaniers et autres missionnaires pour nous sauver de tant d'abjection, tâchez d'améliorer les conditions économiques pour que tous ces gens-là ne meurent pas de faim; groupez-les en ligues de résistance aux patrons; diminuez l'impôt sur les grains; restreignez le nombre des soldats qui répandent à l'étranger la gloire de l'Italie, comme on le prétend, quand ils ne font qu'augmenter sa misère effective ou immédiate. Et alors, tous ces faits ne se reproduiront plus.

Juin 1901.

Problèmes du jour

XI

L'ANTI-ITALIANISME DES ITALIENS

[Retour à la table des matières](#)

Chez nous, on discourt beaucoup ou, pour mieux dire, on déclame sur le patriotisme italien, sur la gloire italienne; bien plus, ne se contentant pas de déclamer, on gaspille l'or et le sang, on dépense des millions de francs, des milliers d'existences humaines sur des landes stériles et lointaines, pour tenir haut et ferme le drapeau de l'Italie. Quel blasphème! Mais tout cela n'est qu'un jeu puéril qui ne sert trop souvent qu'à déguiser ou une énorme ignorance, ou, pis encore, de malsains et vils intérêts.

Bien entendu, de même que je méprise profondément l'antisémitisme, j'ai une haine égale pour l'excès de nationalisme, pour ce chauvinisme dont nous avons emprunté le nom à l'étranger, et qui prétend ériger en devoir la haine et l'oppression des peuples voisins plus faibles.

Mais là encore, il y a une limite; quand nous en arrivons à mépriser une marchandise ou une œuvre pour l'unique raison qu'elles sont italiennes, on dépasse vraiment la mesure. Et si nous regardons bien autour de nous, ce phénomène se répète à chaque instant.

Écoutez les confidences des grands industriels; ils vous feront le douloureux aveu qu'ils sont obligés de faire voyager en pays étranger, sous une marque étrangère, les produits de leur fabrication, soieries, cotonnades ou autres; c'est pour eux le seul moyen d'obtenir, et chez nous et à l'étranger, une estime qu'on refuserait à une marque indigène. Gagliardi m'a fait remarquer que les céramiques, les machines et les soies les plus belles qui vont en Australie viennent d'Italie, après avoir pris une estampille étrangère, ce qui augmente naturellement les frais, et ce qui fait qu l'Italie, quoique produisant bien et beaucoup, ne réussit jamais à se faire un nom sur les marchés étrangers et à obtenir des débouchés sur une vaste échelle, que seule une grande réputation accorde et facilite.

Mais pourquoi nous en prendre aux commissionnaires étrangers qui, eux, n'ont qu'à tenir compte de leurs intérêts et non point de raisons sentimentales, quand nous voyons les acheteurs italiens refuser leur confiance aux excellents produits de leur pays pour la seule raison qu'ils sont italiens? Je suis le premier à admettre que l'acheteur, à qualité égale, doit donner la préférence à ce qui est le meilleur marché, quelle qu'en soit la provenance, et qu'il fasse ainsi tort à son propre pays s'il y trouve un réel avantage personnel; mais lorsqu'il a un avantage égal ou même plus grand à acheter chez lui, c'est une honte de préférer une marque étrangère. Ce qu'il y a de pire, c'est que cette préférence est provoquée ou favorisée par les dispositions maladroites que prend le gouvernement, lequel devrait au contraire agir en sens inverse. Ainsi, nos fabricants de conserves de légumes avaient commencé à rivaliser victorieusement avec les autres pays; mais l'administration italienne leur a interdit l'emploi du sulfate de cuivre dont se servent les étrangers pour assurer la conservation de leur produits. Nos conserves furent sans doute plus hygiéniques, mais elles ne purent point tenir tête à la concurrence.

*
* *

Le mépris que nous professons pour les marchandises de notre pays, nous l'avons aussi étendu aux choses des lettres, des arts et jusqu'à nos productions scientifiques. Qui ne sait que nous faisons venir tous les jours de France des *pochades* qu'un élève quelconque de nos lycées pourrait improviser avec moins de débraillé et plus d'esprit? Il suffit de relire quelques-une de nos grands succès : *Devant le prêteur, les Assebeis à Turin, les Aventures d'un grand homme*, l'inoubliable *Travet*, et toutes les pièces piémontaises, vénitiennes et napolitaines. Et pourtant, le public ne va pas volontiers au théâtre si les nouvelles pièces qu'on y joue ne viennent pas des Variétés de Paris.

Il en est de même pour nos romans et pour nos nouvelles. Fogazzaro, Verga, Rovetta, Capuana et d'autres encore, bien que très supérieurs, n'ont point chez nous la popularité et l'estime dont jouissent les romanciers et nouvellistes de France et d'Angleterre. Bien plus, à l'exemple de nos industriels, nos littérateurs recherchent la marque de fabrique étrangère. Ils mettent sur leurs livres : *Traduit en français et en allemand*, pour mieux se répandre dans la péninsule italienne.

Dans la science, c'est pis encore. Qui donc ignore que la découverte du canon Cavalli fut considérée comme une invention de fou par l'état-major piémontais, jusqu'au jour où elle fut adoptée en France? Qui ne sait que l'estampille de l'Institut, l'association peut-être la plus réactionnaire d'Europe, est le seul passe-partout que nos hommes sérieux recherchent pour les nouvelles découvertes? Certains de nos grands hommes, comme Sergi par exemple, bien qu'ils rivalisent de génie avec les Spencer et les Darwin, n'ont-ils pas été considérés comme des nullités en Italie, tant qu'ils ne furent pas reconnus et traduits à l'étranger?

J'ai entendu mon excellent ami Galiléo Ferraris, qui avait déjà fait en électricité les plus grandes découvertes de notre siècle, dire qu'il ne fut pas apprécié de notre gouvernement jusqu'au jour où les Américains et les Allemands le prièrent d'envoyer ce savant aux congrès électrotechniques internationaux de New York et de Francfort. Et Ferraris m'avouait lui-même en rougissant que, si le gouvernement lui avait transmis l'invitation, il ne lui avait toutefois envoyé ses frais de voyage, chose qu'il prodigue au dernier des intrigants qui pullulent au café Aragno de Rome. Bien plus, la municipalité de Turin refusa le concours et les conseils de Ferraris dans des questions de pure électrotechnie.

Qui ne sait que Pacinotti fut révélé à l'Italie et presque à lui-même par les ingénieurs électriciens de l'étranger?

Qui donc ignore qu'il y a chez nous des hygiénistes, ou plutôt des pseudo hygiénistes, qui n'admettent point la découverte faite par deux Italiens du maïs avarié comme cause de la pellagre, et qui s'obstinent à chercher les origines les plus cocasses de cette maladie dans les manuels allemands?

Voulez-vous une nouvelle preuve jusque dans la philosophie? Lisez le beau traité de Guido Villa : *la Psychologie contemporaine*, et vous verrez que l'Italie, qui a découvert deux nouvelles sciences psychologiques, n'a pas la moindre place dans ce volume, comme si elle était disparue du monde scientifique contemporain. Ce bon Villa, dans un résumé sur les progrès de la psychologie au récent Congrès international, va jusqu'à nier que les Italiens aient joué le moindre rôle dans la rénovation de la psychologie pathologique, science dont, sans aucun doute, ils ont été et sont encore les premiers créateurs. Ce même Villa, qui porte aux nues le bon Tarde pour son pauvre livre sur *l'Imitation*, ne rappelle ni Patrizi ni Tamburini, ni Cantoni. Lorsqu'il parle de l'œuvre de Baldwin, il la trouve unique, incomparable, et oubliant ainsi les remarquables travaux sur le même sujet de Corrado Ricci, de Maniscalchi, d'Anfosso, de Marro, les miens et ceux de ma fille Paola, il affirme qu'on n'a rien fait en Italie sur la psychologie des enfants. Les autres sciences ne sont pas mieux traitées.

Si quelqu'un rappelle les mérites de nos vieux économistes italiens Custodi, Gioia, Galliani, ce n'est jamais un Italien; ce ne furent pas davantage les Italiens qui vantèrent la valeur des études économiques de Pareto lequel a fait appel à l'élément mathématique et que seuls les Suisses et les Français ont rendu célèbre. À son tour, en bon Italien, Pareto, parlant dans l'excellente *Rivista di sociologia* de la théorie tout à fait nouvelle suivant laquelle ce sont les minorités qui influent vraiment sur l'orientation des États parlementaires, ce même Pareto cite une longue liste de Français qui n'ont pas écrit grand chose à ce sujet, et non celui qui a réellement découvert cette théorie, un de nos compatriotes, l'illustre Mosca qui, le premier, en a parlé d'une façon détaillée dans ses *Elementi di scienza politica*.

Tout récemment, un juriste de grande valeur, Andosso, avait trouvé une méthode et un instrument d'identification des criminels, qui

rendaient cette opération très facile et presque automatique. Mais notre gouvernement a cru bien faire en donnant la préférence, au moins théoriquement, à la méthode très compliquée et souvent fertile en erreurs de Bertillon, parce que celui-ci était Français. Notre gouvernement n'est point justifié par le fait de n'avoir pas même adopté cette dernière méthode, car il est tout naturel qu'un gouvernement qui ne pense même pas aux vrais avantages de l'État, ne se préoccupe pas d'une découverte étrangère lorsqu'elle peut être vraiment utile, sinon glorieuse.

À la grande découverte de Sanarelli sur la fièvre jaune, étayée sur les expériences précises et nombreuses des Américains du Nord et sur l'acquiescement unanime de tous les savants européens, les Italiens ont osé opposer l'opinion d'un seul médecin inconnu, mais, bien entendu, étranger. Il y a quelques jours, on essayait presque officiellement, et cela avec l'assentiment d'une bonne partie de nos hygiénistes, de saper la valeur de Celli, de Marchiafava, de Golgi, de Bignami et de Grassi, sur les origines et la prophylaxie de la malaria, pour en attribuer tout le mérite à Koch, lequel était du moins Allemand. Et rendons grâce à Koch qui, étant un savant d'une grande valeur, n'a pas voulu se prévaloir d'une gloire dont nous voulions injustement l'affubler.

Nous déplorons tous l'insuccès, immérité d'ailleurs, de l'Italie à l'Exposition universelle de Paris, même dans le domaine de l'art. mais la faute en est aux Italiens eux-mêmes, lesquels choisirent comme jurés des hommes qui ignoraient ou feignaient d'ignorer le mérite de nos grands artistes tels que Bistolfi, Calderini, Troubestkoi, Morbelli et autres, se contentant d'exhumer les morts ou les demi-vivants qui, du moins, ne les gênaient pas. De même en poésie, les Italiens exaltent Verlaine et Mallarmé, tandis qu'ils affectent de ne pas se souvenir de Rapisardi, de Pascoli, de Graf, de Cena qui, au tort d'être vraiment grands, ajoutent celui d'être nés en Italie.

L'anthropologie criminelle n'a pas eu de plus acharnés détracteurs que les Italiens. Ils ont été jusqu'à refuser plus ou moins des chaires d'enseignement à des hommes de génie qui les méritaient cent fois plus que leurs concurrents, et cela uniquement parce qu'ils avaient osé adopter quelques théories nouvelles. Qu'il nous suffise de rappeler Sighele, Balestrini, Florian, et plus récemment encre, Ferri et Berenini. On se souvient que Ferri força l'accès de l'enseignement officiel presque par surprise, surprise dont ses collègues

débarrassèrent bientôt l'Italie, comme s'ils rougissaient de l'avoir pour collègue à l'Université. C'était pourtant de ce même Enrico Ferri, que le peuple le plus chauvin de la terre, c'est-à-dire le peuple français, eut l'occasion de dire, après avoir entendu quelques-unes de ses leçons : « Comment se fait-il que l'Italie envoie ses criminalistes se perfectionner chez nous, alors qu'elle a chez elle de pareils professeurs de droit? »

Elles étaient italiennes aussi les facultés, ou plutôt les commissions de spécialistes qui eurent le triste courage d'éliminer de leur sein presque à l'unanimité, sauf le vote de l'illustre Ascoli, et de priver du certificat d'aptitude à l'enseignement de l'histoire l'un de nos meilleurs historiens, Ciccotti. À son tour, celui-ci, pour ne point déroger aux habitudes de ses propres dénigreur, ne cite point dans son livre sur la *Fin de l'Esclavage* cette monographie sur la *Législation sociale de Caius Gracchus*, qui est certainement une des plus belles œuvres de notre temps, alors qu'il n'oublie pas le plus humble des historiens étrangers.



Celui qui voudra expliquer tous ces phénomènes n'aura qu'à se rappeler les pauvres poulets d'Azzeccagarbugli, de Manzoni, qui se vengent des liens qui les tiennent attachés en se frappant réciproquement à coups de bec.

Si nous ne sommes plus esclaves, nous sentons encore au fond de nos chairs l'empreinte des chaînes que, pendant tant de siècles, nous avons traînées sous le fouet du sbire étranger. Restants d'esclaves, nous éprouvons encore le prurit de nous venger le l'oppression commune en nous ravalant les uns les autres et en reniant nos vrais mérites, spécialement devant l'étranger que nous avons dû pendant si longtemps révéler comme un maître.

Et loin de moi, je le répète, le nationalisme exagéré qui, à son tour, rend la France isolée du reste du monde comme un mur plus épais que s'il était en granit. Mais nous ne devons point toutefois aller jusqu'à cet anti-italianisme qui nous fait méconnaître les hommes d'une valeur certaine et les plus grands esprits de notre pays. Car, si nous n'avons pas nous-mêmes la conscience de nos vrais mérites, nous

pourrons encore moins les faire valoir aux yeux de l'étranger, et il faudra que nos hommes de génie attendent la consécration de l'histoire qui est impartiale pour tous, mais que, trop souvent, hélas! on ne trouve qu'au fond de la tombe.

Janvier 1901.

Problèmes du jour

XII

LES PHÉNOMÈNES RÉGRESSIFS

de l'Évolution

[Retour à la table des matières](#)

I.— LE RETOUR EN ARRIÈRE DANS LE PROGRÈS NATUREL. -- Une observation qui confirme et complète en même temps la partie la plus paradoxale de ma théorie du génie, ressort de la marche contradictoire de l'évolution naturelle, si bien que chaque mouvement progressif est greffé sur un mouvement régressif, que tout nouvel organe ou perfectionnement acquis par un animal se forme au détriment d'autres organes dont ce progrès provoque une abolition partielle ou totale.

C'est ainsi que les vertébrés payent par la diminution de la natalité les moyens de défense plus grands que possède chaque individu.

Les animaux et les plantes supérieurs perdent en adaptabilité ce qu'ils gagnent en évolution : c'est ainsi qu'ils ne peuvent résister ni à la sécheresse, ni à l'asphyxie, tandis que les plantes et les animaux d'ordre inférieur peuvent attendre indéfiniment dans un état de

léthargie des conditions favorables à leur développement, et cela sans en souffrir. Ils peuvent résister également des milliers d'années au manque d'air et d'eau, changer de formes et de fonctions en changeant de milieu. C'est ainsi que le mucor-mucedo, par exemple, se transforme par manque d'oxygène en un tube saccharomycète, et trempé dans l'eau, en un filament, jouissant ainsi de propriétés diverses, suivant les conditions nouvelles du milieu.

Les métazoaires payent la plus grande différenciation de leurs organes en perdant la presque éternité de la vie que possèdent les protozoaires, lesquels, seuls dans la nature, ont la propriété de pouvoir se reproduire indéfiniment. En effet, outre la reproduction par gemmation et par division, ils ont aussi celle par rajeunissement : c'est ainsi que deux cellules vieilles s'accolent, se désagrègent et leurs micro-nucléus se changent et se transforment en de nouvelles cellules capables de se régénérer. Les animaux métamériques payent la complication de leurs organes par l'impossibilité de se reproduire s'ils sont coupés en morceaux. Les parasites expient par la perte de leur système nerveux le grand développement que prend chez eux l'appareil reproducteur et digestif.

En effet, au fur et à mesure qu'un animal devient parasite, son canal digestif s'atrophie, tandis que son appareil reproducteur se développe. Quand ce dernier commence à fonctionner, le canal digestif est envahi par des cellules qui, peu à peu le détruisent et se substituent à lui, de sorte que, plus tard, il est impossible de le retrouver.

C'est ainsi que dans les girins, les poumons et les extrémités se forment au détriment de la queue et des branchies mangées et digérées par d'autres cellules, de même que c'est au détriment de tout le corps absorbé par les phagocytes que, durant la période de la métamorphose en chrysalide, a lieu la transformation du ver en papillon.

C'est au détriment des jambes que, chez les arthropodes, se forment les glandes odorifères ainsi que les organes de la copulation, de l'ovulation et les branchies; c'est ainsi que dans les branchies elles-mêmes se forment les tentacules flagelliformes, chargés de renouveler l'approvisionnement d'eau, et chez les crustacés les appendices natatoires et les appareils de la fécondation.

Chez les diptères, c'est par la perte des ailes que se forment les balanciers qui dirigent le vol et c'est au détriment de la chlorophylle que la feuille accomplit son évolution en pétales, étamines et pistils, en organes de flottaison, de préhension et même de digestion; cette évolution va même si loin que, plus la plante se rapproche du monde animal, comme par exemple les plantes carnivores, moins elle est capable de s'assimiler l'air et l'eau et qu'elle mourrait de faim, à l'exemple des animaux, si elle n'avait la possibilité de s'assimiler des aliments organiques.

Nous autres, hommes, nous avons par rapport aux quadrupèdes, payé d'un organe entier, la queue, de beaucoup de vertèbres et de notre vêtement naturel, le poil, l'acquisition de nouvelles circonvolutions et de nouveaux centres cérébraux et de l'opposition du pouce. Avec les bimanues, nous avons perdu par comparaison avec d'autres vertébrés supérieurs l'organe limbique qui donne une acuité si vive au sens de l'odorat; et nous, blancs, nous avons perdu par comparaison avec les sauvages et avec beaucoup d'animaux, ce sens de la direction dans l'espace que possède le dernier des oiseaux et des chiens. Un grand nombre de faits s'accumulent pour démontrer qu'avec l'invention de l'alphabet et de la parole nous avons laissé s'oblitérer de précieuses facultés dont étaient dotés, du temps des anciens, certains fonctionnaires publics, tels que les pythonisses et les mages. Il est certain que nous autres, hommes civilisés, nous expions par une moindre acuité des sens, par une moindre résistance aux agents extérieurs, par une invulnérabilité moindre, en somme, l'intensité plus grande de la vie nerveuse et les avantages plus grands que la civilisation nous offre. Nous, hommes du dix-neuvième siècle, nous payons par l'affaiblissement de la faculté de synthèse la perfection analytique plus grande acquise dans une plus grande division du travail.

Nous nous vantons de surpasser en moralité nos aïeux; mais nous avons perdu le sentiment de l'hospitalité ainsi que l'altruisme patriotique et religieux; se nous ne sommes plus aussi féroces que les Barbares, nous pouvons contempler avec une aimable indifférence les atrocités de ces derniers (comme les massacres des Arméniens).

Et en attendant, les infamies du Panama, de la Banque romaine et du procès Zola nous montrent, même chez les directeurs des peuples les plus élevés, une corruption et une dégradation morale qui sont dignes en tout point de la décadence de l'Empire romain.

[Retour à la table des matières](#)

II. — NATIONS. -- Ce que j'ai dit pour les espèces animales et pour l'homme peut se répéter pour l'histoire. Là, nous voyons, en effet, des peuples extraordinairement en progrès dans une direction présenter une régression surprenante dans d'autres.

C'est ainsi que les Juifs qui, avec Moïse, allèrent jusqu'au monothéisme, avec le Christ, jusqu'au communisme, avec Marx jusqu'au socialisme; qui ont inventé la lettre de change, qui ont formé le noyau de la bourgeoisie capitaliste, de même qu'aujourd'hui ils dressent contre elle le quatrième état; qui ont été spectateurs et acteurs de toutes les évolutions les plus avancées, ces mêmes Juifs adoptent encore l'alphabet à nœuds dans leurs *taled* et les armes de pierre dans la circoncision, qui n'est qu'un reste de cannibalisme, et en politique ils se montrent presque toujours fauteurs de la réaction (Disraeli, Reinach et Romanin Jacur).

À peine se furent-ils fixés pour quelque temps dans un pays qu'ils en gardèrent les usages et même les vêtements, alors que ceux-ci avaient déjà disparu du pays d'origine; parfois même, ils en ont conservé jusqu'à la langue. Là donc, les extrêmes se touchent. Alors que le mélange de races, de climats et la sélection produite par la persécution, poussent les peuples à des situations nouvelles, le noyau sémite, ennemi de toute nouveauté, conservateur par excellence, se cramponne au passé par ses plus vieilles racines.

L'Angleterre est arrivée à réaliser la monarchie la plus libérale d'Europe, à mettre sans trouble en pratique les desiderata des socialistes. Et pourtant, elle maintient intacts les privilèges de ses lords, affublant ceux-ci et ses juges de perruques du temps des Normands, et elle adopte une phraséologie toute spéciale dans ses actes judiciaires.

Outre ces erreurs de pure apparence, elle en a encore de plus fondamentales, par exemple son fétichisme pour la Bible, qui n'est un livre ni moral, ni moderne, ni même toujours génial, son exagération religieuse qui va jusqu'à faire un devoir sacré de l'oisiveté dominicale. Les Anglais, qui sont un peuple positif et pratique,

s'obstinent à garder un système de mesures et de monnaies qui est en opposition directe avec le travail moderne, et qui constitue parfois un sérieux obstacle pour les échanges commerciaux et les recherches scientifiques.

L'Américain du Nord, qui va plus de l'avant que les autres peuples, est cependant arriéré dans l'étude des beaux-arts, des sciences qui ne sont point d'une application immédiate, et dans la politique sociale, n'ayant trouvé d'autre remède que la force contre les anarchistes, laissant les humbles souffrir la faim au milieu, ou pour mieux dire, par suite de l'extrême richesse de quelques-uns. Contre les jaunes et les noirs, il reproduit les haines et les répressions des peuples primitifs; il adopte également les méthodes féroces de ces derniers pour exterminer les populations indigènes, tout en conservant une hypocrisie apparente.

Les Français, qui sont les maîtres pour l'industrie, le bon goût, les modes, les arts, les lettres, et aussi dans les passions guerrières, dans les persécutions contre les étrangers, dans leurs vénération académiques et nobiliaires, dans leur habitude de tout attendre du gouvernement (qu'ils renient et combattent d'ailleurs, à chaque moment), dans la préférence donnée à la parole sur l'idée, comme au temps des Gaulois, sont inférieurs à beaucoup d'autres peuples.

Les Italiens, qui sont supérieurs à tous les autres peuples dans la musique, et à beaucoup d'autres dans les sciences, les arts et les lettres, sont arriérés dans l'économie et dans l'organisation sociale, dans l'industrie et dans le commerce.

La Chine, qui, depuis des milliers d'années, a atteint le point culminant dans l'agriculture, dans la bureaucratie, dans la théologie qu'elle a réduite au minimum, dans quelques arts tels que ceux de la laque et de la porcelaine, est inférieure pour tout le reste.

[Retour à la table des matières](#)

III. — RÉGRESSION AVEC ÉVOLUTION. -- L'observation se confirme du fait que beaucoup de formes régressives portent souvent en elles-mêmes le germe d'une évolution précoce.

C'est ainsi que j'ai démontré avec Carrara (*l'Homme criminel*, vol. I) que les criminels présentent souvent une absence de dents de sagesse, une capacité crânienne parfois plus grande, une plus grande aptitude pour les choses nouvelles, tous caractères ultra-évolutifs, tandis qu'ils ont gardé de leurs ancêtres animaux des sinus frontaux énormes, la fossette occipitale médiane, des mâchoires volumineuses et une quantité de stigmates ataviques.

Les fous et les détraqués présentent souvent les signes de la néophilie et d'une grande activité artistique, les idiots font parfois preuve d'aptitudes psychiques très spéciales, en quoi ils sont supérieurs aux autres hommes normalement organisés. Quelques-uns sont devenus de vrais prodiges; comme l'a démontré le docteur Peters dans le *Popular Science Monthly*, 1896, et tout particulièrement dans les facultés arithmétiques et musicales, dans leur talent spécial d'imitation, dans l'art de modeler, de dessiner ou de peindre les objets qu'ils avaient sous la main,

Un exemple des plus curieux, c'est celui de Tom Blind, un nègre pur-sang, aveugle de naissance, né en Géorgie (États - Unis) en 1840, qui n'avait d'intelligence que pour les sons : il n'articulait pas une seule parole, mais il répétait tous les sons qu'il entendait. Avec l'aide de l'ouïe, il répétait un texte grec, latin, allemand ou anglais, quelque long qu'il fût, et cela pour l'avoir entendu réciter une seule fois; il jouait de mémoire sur le piano tous les morceaux, quelque difficiles qu'ils fussent, à peine les avait-il entendu exécuter. Il avait appris ainsi par cœur cinq cents morceaux de musique.

Parmi les cas les plus extraordinaires de mémoire chez les idiots, Morel cite celui d'un crétin, qui se rappelait la date des funérailles de toutes les personnes mortes dans sa paroisse depuis trente-cinq ans, ainsi que les noms de tous ceux qui y avaient assisté. On sait que les paranoïques ont une mémoire extraordinaire pour les faits les plus insignifiants de leur existence.

Morel cite encore le cas d'un idiot, incapable de compter jusqu'à 20, mais qui savait tous les noms des saints du calendrier et les jours où tombait leur fête.

Quant aux facultés d'imitation, on cite des cas très curieux. À l'asile de Earlswood, un idiot avait construit un modèle parfait de navire, avec tous ses détails les plus minutieux. Jeoffroy Mind, un

crétin mort en 1814, dessinait les chats avec un tel sentiment de vie, que ses tableaux sont conservés comme des trésors dans les musées d'Europe.

Gedeon Buxton, un Anglais mort en 1702, et calculateur prodigieux, était un être stupide.

Zereh Colburn, que l'on montrait à six ans comme un calculateur également prodigieux, ne put jamais apprendre autre chose; il avait six doigts à chaque pied et présentait beaucoup d'autres caractères de dégénérescence.

Dasah était absolument stupide, et cependant il opérait mentalement des multiplications de huit ou dix chiffres.

Zaneboni, dont tout récemment Ferrari et Guicciardi ^I ont parlé avec tant de pénétration, était né d'un père vieux. Tout enfant, il souffrit de lésions à la tête, dont il resta bègue, preuve que les centres nerveux de la parole avaient été lésés. Il est psychiquement obtus pour tout ce qui ne concerne pas les chiffres; il manque d'affectivité, de sens moral; il est atteint d'une espèce de mégalomanie (il parle de lui-même à la troisième personne) il a un faible développement de la puissance d'assembler des idées, des mâchoires et des arcades sourcilières proéminentes, de l'asymétrie faciale, et beaucoup d'autres caractères du dégénéré; c'est pourquoi ces éminents médecins concluent en le tenant pour un imbécile moral et psychique, sauf en ce qui concerne son aptitude merveilleuse pour le calcul mental.

J'ai déjà relevé autre part ^I que la précocité et la spontanéité sont les caractères spécifiques des calculateurs prodiges. Et justement les médecins notent que, chez ces derniers, la mémoire est surtout une mémoire primitive « sensorielle pure et simple, ce qui fait que l'image peut être rappelée et reconnue avec la plus grande partie des éléments qui servent à la fixer et avec l'aspect bien net de la sensation génératrice avec une absence totale ou une rareté de rapport mental; tandis que ces hommes manquent au contraire, de cette mémoire

^I *Riviste freniatrica*. -- Reggio, 1897, page 154.

^I *L'Homme de génie*, sixième édition, page 159.

secondaire, basée sur l'association représentative des objets sensoriels, ce qui fait que ces images sont presque toujours visibles ».

Il s'agit donc ici d'hommes qui sont pour un quart des génies et pour les trois autres quarts des imbéciles.

Après cela, non seulement on comprend, mais il devient nécessaire, presque fatal, d'admettre qu'à la forme la plus évolutive du génie correspond non pas uniquement une régression, mais une régression dans l'organe même qui a été le siège de cette évolution plus grande. C'est ainsi que s'expliquent les fréquentes scléroses, les hydrocéphalies, le mancinisme, le pigméisme, le misonéisme, la folie morale, le paranoïsme et les anomalies, grâce auxquels le génie a pu se former et se développer.

Mars 1898

Problèmes du jour

XIII

NOUVELLES SOURCES ESTHÉTIQUES

[Retour à la table des matières](#)

Ce n'est pas seulement dans la nourriture, l'habillement, le gouvernement et la religion que nous suivons en aveugles les traces de nos pères, de qui nous avons une sainte horreur de nous éloigner, comme l'enfant de sa nourrice. C'est surtout dans le goût du beau que nous sommes les ennemis les plus acharnés de toute nouveauté. Il y a, on peut bien le dire, quelques années à peine que nous commençons à ne plus sentir la nécessité d'aller chercher le beau poétique et pictural dans les légendes mythologiques et héroïques, à ne plus admirer les statues qui ne seraient pas nues comme les sauvages ou pour le moins habillées à la grecque et à la romaine.

Nos pères ont, il est vrai, adopté la très belle architecture gothique, mais non point par amour du nouveau. Cela provient de ce que les redoutables envahisseurs de qui ils descendaient, ayant abandonné leurs villages de bois, ne pouvaient plus, à leur tour, comprendre l'architecture de marbre à lignes simples et presque toujours orientales, employées par les Grecs et les Romains. Travaillant la

pierre, ils durent donc recourir aux formes ogivales et découpées de leurs cabanes, répétant dans la pierre les courbes et les sinuosités aiguës du bois, par analogie maintenant, fabriquant des tours et des maisons en fer, nous essayons d'imiter les habitations en pierre, et n'y réussissant pas, nous trouvons que les constructions en fer ne sont point en harmonie avec le beau.

Les contacts avec des peuples éloignés de nous dans le temps et dans l'espace nous ayant été rendus plus familiers par les fouilles archéologiques et par les récits de nombreux voyageurs ont fini par nous obliger à augmenter nos sources esthétiques, et plus particulièrement en peinture et en architecture. C'est ainsi que les polychromies de l'architecture orientale, les fines dentelures de l'architecture indienne et mauresque ajoutent de nouveaux motifs de beauté à nos édifices. Dans l'ancienne et nouvelle peinture japonaise, chinoise, kmer et hindoue, nous avons découvert de nouvelles notes d'ornementation inconnues de nos ancêtres et qui nous semblent parfois la propriété des habitants d'une autre planète.

Depuis les nouveaux contacts avec l'Égypte, grâce à l'ouverture de l'Isthme de Suez, on a vu s'infiltrer dans notre peinture, dans notre orfèvrerie et dans notre sculpture, une résurrection de l'art égyptien antique, comme cela s'est produit pour l'art étrusque et romain, après la découverte des tombes étrusques et des villes ensevelies d'Herculanum et de Pompéi.

Celui qui recherche le caractère et l'origine de cette merveilleuse architecture vénitienne qui nous a donné Saint-Marc et le Palais-Ducal, les trouve dans un mélange d'art gothique et oriental. En effet, l'intérieur de Saint-Marc, avec ses chapiteaux, reproduit Sainte-Sophie. Byzantines sont les dentelures de pierre des fenêtres, l'emploi des minarets, des mosaïques substituées à la peinture, des arcs substitués aux architraves, et byzantines aussi les courbes rentrantes de la coupole, la triple nef des églises. En revanche, le style du Campanile est lombard, tandis que ses fenêtres sont gothiques. Gothique et mauresque à la fois est la conception du Palais-Ducal, avec son grand portique, sa loggia à colonnes qui supporte le mur polychrome et ciselé comme des festons de dentelle, tandis que l'idée de faire soutenir l'immense édifice par un seul pilier d'angle est bien italique. Byzantin et mauresque est le palais Loredan, avec ses grandes arcades décoratives et ses doubles rangées de galeries. De même, la plus grande partie des palais vénitiens en marbre

polychrome et dentelé, avec leurs galeries bilobées et trilobées, sont un mélange de gothique et de mauresque.

C'était le génie italien qui, sous la pression des événements historiques, avait su adapter à son climat tout en lui donnant une empreinte spéciale, le beau antique et celui bien nouveau de l'Orient et de l'Occident, en les fondant en une splendide broderie de lignes de couleurs et de marbres.

Cet exemple nous enseigne que l'élément le plus actif de tout progrès historique consiste dans de se greffer avec d'autres peuples et d'autres temps, bien qu'ils ne fussent pas supérieurs, ce qui était certainement le cas des Maures et des Byzantins.

Chaque époque nouvelle, d'ailleurs, a des sources nouvelles d'esthétique : il suffit pour cela de savoir et de pouvoir s'y habituer. Qui voit un yacht éclairé et mis en mouvement par le courant électrique sillonner dans la nuit profonde nos lacs limpides, qui voit la splendeur des globes électriques rivaliser avec les traînées sanglantes du soleil couchant et illuminer les cascades gigantesques de Brienz ou de Tivoli, a sous les yeux un spectacle qui surpasse tout ce que les anciens esthètes les plus géniaux ont pu imaginer. On peut en dire de même d'une longue file de bicyclettes ou de tramways électriques bien éclairés qui se disputent le passage de nos rues, qui se croisent et s'entrecroisent comme des serpents de flamme sur une place elliptique dans la nuit sombre.

Mais il y a encore d'autres sources d'esthétique que l'on peut trouver dans les instruments modernes, même les plus simples. Je ne parle pas du phonographe, qui reproduit à des centaines de milles de distance et pour des siècles la voix d'un être cher, qui perpétue le chant d'un grand artiste ou qui fixe, pareil à des vues photographiques, le gazouillement argentin d'un ruisseau, le murmure profond des forêts, le ronflement d'une turbine, la rumeur terrible d'une bataille, éternisant ainsi des émotions terribles ou très douces et toujours nouvelles, de même, la photographie instantanée saisit sur le vif l'immense étendue des mers irradiées de soleil ou rendues sinistres par la tourmente, ou bien la physionomie d'un homme qui passe par les alternatives de l'amour et de la haine la plus violente, fixant ainsi les caractères spéciaux de la psychologie humaine. Les projections optiques reproduisent des spectacles avec lesquels aucun tableau sorti de la main d'un peintre ne pourrait rivaliser. Je ne parle point des

images étranges produites par les jeux d'optique, qui font qu'un homme semble s'envoler dans les airs ou s'engouffrer dans la terre, s'allonger ou se gonfler, mais d'une goutte d'eau corrompue qui s'évapore à la lumière électrique d'un microscope solaire, avec des milliers de vorticelles, de leptotrix, d'infusoires, qui grouillent tout d'abord, heureux de se trouver dans leur lac d'eau chaude et bien remplie qui au fur et à mesure que l'eau s'évapore, se tordent, se convulsent, se mordent les uns les autres, jusqu'à ce qu'ils meurent désespérés, asphyxiés, et cela en quelques secondes. C'est là un des spectacles les plus grandioses que l'intelligence humaine puisse concevoir et, plus qu'à une bataille, il semble que vous assistiez à l'heure du déluge universel, lorsqu'une masse formidable d'êtres en pleine vigueur disparurent brusquement de la vie, après une lutte cruelle.

Il y a enfin le spectacle que vous donne, à tête reposée, la fine section d'un de nos organes agrandis au microscope, par exemple de la rétine, de la matière cérébrale, de certains végétaux, tels que les diatomées, où vous voyez se combiner la plus merveilleuse harmonie de lignes dans un but déterminé. C'est un spectacle qu'on devrait répandre dans le grand public, avec l'aide des microscopes solaires, et qui devraient, dans les ornements, remplacer les vaines fioritures jusqu'ici en usage. De même que l'architecture gothique substituait avec avantage aux éternelles ornements de feuillage des chapiteaux, les variétés infinies de la vie animale et faisait pénétrer la zoologie dans l'art, de même nous devons substituer aux éternels feuillages agrandis ou fantastiques, les lignes merveilleusement belles d'êtres réels et vrais, qui nous ont été révélés par le microscope.

Ainsi la psychologie, avec la fascination magnétique et la suggestion hypnotique, peut donner une singulière attitude tragique et passionnée à l'individu le plus vulgaire, ou bien augmenter ses dons dramatiques ou mimiques, et créer le spectacle curieux, quoique dangereux, d'une masse entière d'hommes rendus à l'improviste esclaves d'une idée menteuse, à laquelle ils croient comme au témoignage de leurs propres yeux, et serviteurs improvisés d'un seul. La psychologie, en nous révélant la génialité momentanée des fous, nous fournit des sujets dramatiques tout nouveaux et très pathétiques, qui rompent la monotonie des modèles uniformes et conventionnels taillés suivant la formule de nos vieux théâtres.

Si nous voulons chercher une ligne de démarcation nettement tranchée entre la nouvelle littérature de romans ou de drames spécialement représentés aujourd'hui par Ibsen, Dostoïevsky et Zola, et la littérature antique, nous la trouverons ou dans la rareté, ou dans l'absence complète de recherche psychologiques ou psychiatriques qui distinguent cette dernière; tandis que, dans l'art moderne, il y a plus de personnages fous que de sages, dans l'art antique vous trouverez des types presque conventionnels : le vieil avare lascif, les esclaves entremetteurs, le mauvais tyran, ou bien une intrigue toute de convention reposant sur des enfants enlevés ou des pères trompés. Cela se répétait même dans des siècles plus voisins de nous (Tasse, Schiller Foscolo, Maffei). Même les personnages de *Faust* sont des ombres très belles, mais confuses, effacées, qui recouvrent des symboles accessibles à fort peu de gens.

La raison en est que, dans tout organisme comme dans tout travail, on procède du simple au compliqué. Et de même que, dans le droit pénal, on n'étudiait pas, avant la fondation de mon école, le criminel mais le crime; de même que, dans la médecine actuelle, on n'étudie pas la maladie mais le malade, ainsi dans la littérature, et spécialement dans le roman, on substitue à l'observation du fait en soi celle de son auteur. On étudie ainsi plus les caractères des hommes que leurs actions ; et comme parmi les caractères, ceux des fous et des criminels émergent davantage, d'autant plus que ces derniers ont dans notre vie actuelle plus d'influence qu'ils n'en avaient dans l'antiquité, ainsi ces derniers s'adaptent mieux à nos créations littéraires et dramatiques. Ajoutons que la psychologie actuelle a pénétré toutes les branches des connaissances humaines : il y a la psychologie des sens, celle de la volonté, des sentiments de la foule, et même une de la cellule ou au moins des infusoires. Il est donc naturel qu'elle pénètre aussi dans la littérature et qu'elle s'y taille la part du lion. Dante, Shakespeare et même Euripide, l'avaient, il est vrai, déjà tenté au milieu de l'opposition et de la dérision publique; mais ces faits isolés n'enlèvent rien à la nouveauté des tentatives actuelles, car ces hommes étaient de grands génies et le génie devance l'œuvre future des siècles.

Janvier 1901

Problèmes du jour

XIV

LES AVANTAGES DE LA LIBERTÉ

dans l'Art à l'époque des communes

[Retour à la table des matières](#)

Quiconque parcourt pendant quelques instants le merveilleux Grand Canal de Venise est frappé par le spectacle de cette rangée de palais, aussi grandioses qu'anciens, dont le voisinage avec les rares palais modernes ou remodernisés, portant presque tous la marque d'une dégradation, éveille dans l'esprit une série de tristes problèmes. Si ce fut la race, si ce fut le climat, vous demandez-vous à vous-même, la cause de la grandeur de Venise dans l'art comme dans l'histoire, pourquoi ces deux causes persistant aujourd'hui comme dans les siècles passés, y a-t-il tant de différence de goût et de puissance d'un siècle à l'autre? Et vous cherchez inutilement à lire sur le crâne et sur le visage des Vénitiens actuels une différence d'avec leurs ancêtres qui puisse justifier une telle chute, que l'histoire elle-même semble impuissante à expliquer.

Sans doute, l'ensablement de son port, les conditions géographiques nouvelles créées par la découverte de l'Amérique ont dû faire dévier quelques-uns de ses courants commerciaux et de ses éléments de richesse; mais ils ne pouvaient supprimer toute son activité et l'empêcher, par exemple, de s'ouvrir des chemins nouveaux comme l'a fait l'Angleterre, lorsqu'elle fut menacée par la concurrence australienne et hindoue, et qu'elle perdit la domination de l'Amérique; et cela d'autant mieux que les conditions favorables perdues avec la découverte de l'Amérique et les Indes se présentaient à nouveau avec l'ouverture du Canal de Suez et offraient de nouveaux débouchés en Orient et en Afrique, débouchés dont les Européens ne paraissent pas savoir profiter.

Et je me demandais encore : « Comment s'expliquer cette contradiction historique qui fit que la race latine qui, en complète décadence dans le Bas-Empire, ne réussit à se relever qu'en se greffant sur le vigoureux tronc barbare, ait pu obtenir des résultats aussi grands en se transportant à Venise, où l'isolement devait l'empêcher absolument de se mélanger avec des traces nouvelles? »

[Retour à la table des matières](#)

I. -- MISSION ETHNIQUE. -- Et pourtant, j'ai démontré ailleurs, et je ne fus pas le premier^I, que le mélange des races est le facteur le plus puissant du progrès dans un pays.

En effet, la première et peut-être la plus grande des découvertes humaines, l'alphabet, est due à un croisement sémitico-égyptien, aux Hycsos, ou bergers sémites qui, dans la nécessité où il se trouvaient de transcrire les noms sémitiques en Égypte, furent engagés dans la voie du phonétisme et firent une sélection parmi les caractères hiéroglyphiques, ne leur laissant que le caractère du son^I. Les Doriens, qui ne se mêlèrent à aucune race, conservèrent leur tempérament farouche et belliqueux, tenace plus que tout autre, mais ils ne produisirent ni révolution, ni grands hommes. Mais ces mêmes Doriens, en Sicile et dans la Grande-Grèce, s'étant mêlés aux Italiotes, aux Sicules et aux Pelasges, y devinrent, à leur tour, révolutionnaires

^I LOMBROSO et LASCHI, *le Crime politique et les révolutions* 1850, Bocca.

^I ROUGET, *Origine égyptienne de l'alphabet phénicien*, 1859.

et donnèrent un grand nombre d'hommes de génie, tels qu'Archimède et Pythagore, et apportèrent un utile ferment de réforme dans l'art étrusque.

Les Japonais qui, par leur origine, étaient inférieurs aux Chinois dont ils ne possédaient certes ni l'esprit commercial et financier, ni l'extraordinaire activité, se montrent aujourd'hui bien plus propres à l'évolution que ces derniers, car ils ont très rapidement adopté les costumes, les instruments, les chemins de fer, les universités de l'Europe, et presque leur forme de gouvernement² et cela, grâce à de fréquentes pénétrations avec les races malaises, tandis que les Chinois, bien qu'appartenant à cette même race jaune, se sont beaucoup moins mêlés.

Le croisement avec la race germanique rendit beaucoup plus puissant, parce qu'il était à l'état naissant, le phénomène de la civilisation polonaise, qui prit une extension considérable au milieu des Slaves encore barbares, et alors même que ces mêmes Allemands qui avaient contribué au développement des polonais étaient eux-mêmes assez peu cultivés.

Le peuple qui a le plus évolué en Europe et qui, à notre époque, a donné les plus grands génies, est le peuple anglais, issu d'un croisement de Celtes, de Germains et de Latins. L'Irlande, au contraire, où le mélange des races s'est fait moins sentir, a donné beaucoup de révoltés et très peu d'hommes de génie. En Sicile, on note de plus fortes tendances évolutives que dans le pays napolitain, parce que le sang s'y est beaucoup mélangé; et cela spécialement à Palerme, où la fusion du sang normand et sarrasin fut plus intense. Trieste, où le sang slave se mêle au sang allemand, juif et latin, donne une proportion très grande d'hommes de talent : Lustig, Tanzi, Revere, Ascoli, etc. Ce mélange ethnique, fréquemment répété, s'est vérifié clairement dans la Vénétie. Bien avant de se réfugier dans les îles, les Vénètes présentaient des traces de mélange de sang romain, slave et surtout grec. On trouve des traces de l'hellénisme des antiques Vénètes non seulement dans les légendes et dans les histoires très anciennes d'Anténor, mais encore dans beaucoup de mots de leur dialecte : *calcirei* pour *rame* (cuivre), *zigo* pour *gridare* (crier). On les trouve aussi dans l'absence des voyelles, à la façon ionienne, dans

² DE LANESSAN. *L'Évolution des peuples dans l'Extrême-Orient.*

beaucoup de noms de localités et dans de très nombreux vestiges d'art. Dans le *Chronicon altinate* ^I on retrouve des faits qui montrent l'hellénisme de la population entière de Malamocco qui fut, pour quelques temps, une des capitales de la Vénétie (communication du professeur Cipolla).

Les monuments littéraires primitifs des Vénètes ont une parenté marquée, écrit Pullé, avec ceux des Messapiens et avec une souche gréco-préhellénique établies, par exemple, par le manque de la série des sons palataux, par l'absence des sifflantes, par la présence des aspirées, par la gutturale aspirée *h*, qui est remplacée par l'*s* intervocal des Indo-Européens qui existait dans le grec archaïque ^I.

Mais, en même temps qu'ils se mêlaient et se fondaient avec l'antique élément hellénique, les Vénètes subirent surtout l'influence slave. Depuis longtemps déjà, dans l'étude que j'ai publiée sur la *Géographie de la taille en Italie*, j'ai observé combien les caractères des Vénètes coïncidaient avec ceux de leurs voisins les Slaves, avec qui ils offraient, en effet, le maximum de brachycéphalie avec un indice crânien de 85,4, tandis qu'il est de 81 pour l'Italie; le maximum de la taille qui est de 1,66, tandis qu'il est de 1,63 pour l'Italie; le maximum des cheveux blonds qui est de 13,5, tandis qu'il est de 88 pour l'Italie. J'en avais conclu qu'on voyait se confirmer ainsi l'antique tradition signalée par Strabon, par Pline et par Hérodote qui faisaient dériver les Vénètes des Illyriens slaves. Mais la démonstration fut complétée pour moi par mon très cher ami Sergi. Il m'écrivit en effet que, grâce à sa nouvelle méthode, l'examen de quelques centaines de crânes vénètes montre comment, au milieu des formes typiques de la souche méditerranéenne, il se trouve d'autres formes crâniennes propres à la souche dite aujourd'hui aryenne, constituée par les trois branches principales : celte, germanique, slave. Deux des formes crâniennes communes et prédominantes dans la souche aryenne sont celles que l'on appelle *sphénoïde* ou cunéiforme large, et les platicéphales orbiculaires ou à forme ronde, déjà découvertes par Holder dans le centre de l'Europe et désignées par lui l'une sous le nom de sarmate et l'autre de touranienne. Sergi attribue ces formes de têtes aux Illyriens venus de la Vénétie aux temps préhistoriques et appelés par lui Protoslaves; il ne faut point cependant

^I *Monumenta Germaniae historica, Scriptorum, vol XIV.*

^I PULLÉ. *Profili antropologici dell'Italia. 1898*

confondre ces derniers avec les Slaves, qui habitaient sur les côtes de la Dalmatie et au-delà de l'Adriatique, car ceux-ci sont des infiltrations modernes ¹. Et comme si cela ne suffisait pas, cette démonstration se complète encore philologiquement par l'étude glottologique du dialecte vénitien qui, suivant Pullé ² révèle non seulement une affinité avec le dialecte proto-hellénique, mais aussi avec l'illyrique épirotique ou grec antique par la présence de l'*u* labial pur (=ou) au lieu de l'*y* (=u), par le manque de la série palatale ; et cette affinité est encore confirmée par la concordance des noms de lieux ³.

Plus récentes et plus profondes sont les traces de l'infiltration romaine dans l'ordre politique : qu'il suffise de citer les *magistri militum*, les *tribuni*, les *fasci*, les *purpura*, l'habitude, aux jours de fête, d'orner les maisons de guirlandes, et dans le dialecte le mot *nessa*, pour *neptis*, *gotto* de *guttus*, vase à renfermer l'huile. Les Vénètes ont donné d'illustres écrivains à la littérature latine, tels que Virgile, Catulle, Tite-Live, et ils ont suivi une politique dont les intérêts étaient absolument conformes à ceux de Rome, ayant, dès les premiers instants, été les époques où l'invasion d'Annibal et la grande conjuration italique leur avaient offert une magnifique occasion de se libérer de cette domination ¹.

Qu'on ajoute à cela des couches profondes de populations étrusque, euganéenne et ombrienne, d'autant plus que Adria était un ancien port étrusque.

Les antiques Vénètes accusent aussi un mélange de costumes asiatiques et syriens dans leurs larges pantalons, dans les piléus qui leur recouvraient la tête, dans leur longues tuniques, si bien qu'ils étaient appelés *Galli togati* ; ils avaient la mollesse des Syriens, et ils sacrifiaient à des idoles asiatiques telles que le Diomède de Thrace. Orientale aussi était leur habitude d'exposer dans le temple des filles à marier, afin que les garçons pussent les choisir, tradition qui se continua jusqu'à l'an 900; et celle de tenir leurs femmes à l'écart. (*Origine dei Veneti*, de Filiasi.)

¹ À ce propos, voyez du même Sergi : *Aryens et Italiques*, Chap. IX.

² *Profili antropologici*.

³ Pullé. *Profili antropologici*, p.17.

¹ DIODORE DE SICILE I.1.16.

Mais l'influence qui se fit le plus fortement sentir sur les Vénètes fut celle des Grecs de Byzance, auxquels ils durent surtout cette inspiration artistique et cette habileté commerciale qui firent d'eux le plus grand peuple du moyen âge. Par lui-même, le Grec, déjà en décadence (pas autant toutefois qu'on le croit, au moins entre les années 900 et 1.000) ne pouvait, il est vrai, produire des résultats bien féconds; mais lorsqu'il se greffe à un autre peuple naissant, les fruits de ce greffage furent aussi bons que s'ils étaient provenus d'un peuple jeune et florissant. Les preuves surabondent. Grado était un port de la flotte grecque, avec un gouverneur grec : il avait ses *purpurarii*, c'est-à-dire ses fonctionnaires spécialement désignés pour le contrôle de la pourpre importée de Byzance. De même, Altino et Adria avaient hérité de Byzance l'art de la verrerie et de la mosaïque. De forme grecque, suivant l'observation de Sergi, sont les noms de plusieurs familles patriciennes de Venise. Le costume des doges était semblable à celui des exarques de Byzance. Dans les églises, on priait pour le Doge suivant la formule grecque; ses funérailles se célébraient en partie suivant le rite grec et en partie suivant le rite longobard. On n'a pas pu établir pleinement l'exacte dépendance politique de Venise vis-à-vis de Constantinople; mais il est certain que, dans bien des circonstances, elle a prêté sa flotte à l'armée grecque et qu'elle était, par rapport à Byzance, dans une espèce de dépendance comme étaient récemment la Bulgarie et la Tunisie par rapport à la Turquie. Il y a même des traces de relations plus intimes. Dans le traité conclu par Nicéphore avec Charlemagne, il était déclaré, par exemple, que la Vénétie était en dehors de la domination des Francs et, par conséquent implicitement sous celle de Constantinople. Lorsque Pépin voulut assujettir les Vénètes, ceux-ci envoyèrent dire à l'empereur : « Si nous devons être des sujets de quelqu'un, nous serons ceux de Byzance et non point ceux des Francs », preuve évidente de la sympathie qui les liait aux Grecs. Déjà, au temps de leurs premières relations sous Narcès, ce fut une espèce de protectorat nominal qu'ils subissaient de la part du César de Constantinople. Ils reconnaissaient celui-ci comme leur haut seigneur et ils mettaient son nom en tête de tous leurs actes. Ils acceptèrent et même adoptèrent quelques titres purement byzantins pour leurs doges et leurs généraux, tels que ceux de hypathios et protospataros ; mais ils continuèrent à conserver leur indépendance. Et le parti grec se révoltait contre les doges qui auraient eu des vellétés franques ou germaniques, comme Candiano IV.

L'influence grecque se retrouve dans l'habitude assez fréquente, aux premiers temps de la République, de crever les yeux aux doges qui ne plaisaient pas, ou de les enfermer dans un couvent, comme le faisaient les nouveaux empereurs byzantins à l'égard des rivaux qu'ils avaient abattus.

En 1085, Alexis Comnène, après les victoires remportées par les Vénitiens contre les Normands, et les secours qu'il avait reçus d'eux, leur accorda des privilèges : il exempta notamment leurs ports de tout impôt et il leur permit d'établir de nombreuses boutiques à Constantinople^I. Constantinople ayant été prise en 1204, au cours de la quatrième croisade, les Vénitiens eurent pour leur part tout un quartier de la ville, ainsi qu'une grande quantité d'îles, une certaine étendue de côtes, et Candie, qu'ils achetée à prix d'or au marquis de Montferrat. Constantinople ayant été reconquise par les Grecs, l'empereur Paléologue accorda également l'exemption des impôts à la colonie vénitienne, ainsi que le droit de se choisir un bailli. Ces privilèges se maintinrent même lorsque de nouvelles guerres éclatèrent entre Grecs et Vénitiens. Il paraît même qu'en 1225 on discuta longuement à Venise si on ne transporterait pas la capitale à Constantinople, tant était grande l'importance des achats faits par les Vénitiens, et fréquents leurs rapports avec les Grecs.

Jusqu'au dixième siècle, le patron de Venise était un saint grec, saint Théodore. Ce fut enfin à l'influence de Byzance qui, quoique redevenue barbare, donnait l'impression d'un peuple civilisé par comparaison avec les Francs et les Longobards, que les Vénitiens durent de n'avoir jamais adopté ni le gouvernement féodal, ni le droit germanique, ni le jugement de Dieu, ni le duel judiciaire. C'est surtout à Byzance que l'on doit la richesse et la recherche d'art qui font de Saint-Marc une pure merveille.

Nous savons que l'art de travailler le verre, que les Grecs pratiquaient déjà depuis longtemps dans la Vénétie, fut de nouveau réimporté au onzième siècle à Venise, aux environs de Saint-Marc, et définitivement retransporté de là à Murano, en 1292. Au treizième siècle, s'ajouta l'art de fabriquer des verres de différentes couleurs, et plus tard l'industrie des miroirs. Des officiers grecs, en garnison à

^I ROMANIN. *Storia di Venezia*, vol. I.

Venise, avaient contribué à paver en mosaïque l'église de Santa Eufémia ^I.

Même l'empereur Léon, après avoir expédié à Venise le corps de saint Zacharie, y envoya de nombreux maîtres architectes, pour y édifier des monastères et des églises en l'honneur de ce saint. On doit aussi aux Grecs les fondations du Palais-Ducal, et en partie celles de la Basilique de Saint-Marc (826). Des Grecs aussi Venise apprit l'art de travailler l'or, l'argent et la soie. Elle retira également du sac de Constantinople de nouvelles inspirations et de nouvelles richesses, notamment après 1307, lorsque la République accorda à tous les citoyens le droit de s'armer pour conquérir les îles de l'Archipel. Et c'est ainsi que des nobles aussi bien que des marchands s'y créèrent des fiefs : les Dandolo devinrent ducs de Gallipoli, et les Sanuto princes de Naxos. Mais il y eut enfin un greffage oriental, syrien et sarrasin qui avait trouvé son point de départ dans les origines communes et puis dans le commerce. La polychromie des palais et des monuments vénitiens, la richesse des ornements en or et en mosaïque, les travaux d'ivoire et l'art des tapis venaient de l'Orient, et certainement l'art de dorer les cuirs remonte à l'Orient sarrasin ^I.

Romanin fait justement remarquer que les Vénitiens, qui étaient des marchands, devaient fatalement se diriger vers l'Orient, tout l'Occident étant en guerre, condition qui rendait l'exportation et l'importation très difficiles, et qui paralysait toutes les industries. Plusieurs fois, en effet, on renouvela à Venise l'interdiction d'acheter des *esclaves asiatiques*, comme, par exemple, du temps de Candiano IV qui, en l'an 865, réunit le peuple et les nobles à cet effet. C'est ainsi qu'en 959, et plus tard en 971, on interdisait, à la requête des Grecs (voici une nouvelle preuve de l'influence grecque), de fournir aux Sarrasins des armes, du bois de construction et du fer, sous peine d'une amende de 100 livres d'or. Mais on permettait aux Vénitiens de vendre en Syrie et en Afrique du bois de frêne, du coton, des tasses, des écuelles, preuve de ces perpétuels contacts asiatiques que l'on devait, d'ailleurs, avoir constamment en Espagne et en Sicile avec les Arabes.

^I ROMANIN. *Storia di Venezia*, vol. I.

^I MOLMENTI. *Venezia nell'arte*, 1897.

[Retour à la table des matières](#)

II. -- SAINT-MARC. -- On trouve une démonstration éclatante de l'action bienfaisante du mélange des civilisations, lorsque l'on contemple ces deux merveilleux monuments vénitiens, la basilique de Saint-Marc et la Palais-Ducal, qui semblent la résultante, la synthèse même, de ces différents mélanges. À Saint-Marc, prévaut sans aucun doute l'influence Byzantin, comme on peut s'en convaincre en comparant non point la façade, qui est différente, mais l'intérieur de l'église de Sainte-Sophie, qui reproduit complètement le plan de Saint-Marc, ou mieux encore, en contemplant les cinq coupoles de cette dernière église du haut du Campanile. C'est ainsi que l'église byzantine de Saint-Théodore reproduit en grande partie le Fondaco dei Turchi de Venise, comme les chapiteaux de Sainte-Sophie révèlent ceux de Saint-Marc ¹.

Byzantins et syriens, comme le fait remarquer à juste titre M. Bayet (*l'Art byzantin*), sont la broderie des chapiteaux et des dentelures aux fenêtres, l'usage des terrasses ou minarets, et surtout l'emploi des grandes mosaïques pour remplacer les peintures sur les murs et les arcs substitués aux architraves. Byzantins sont aussi la courbe rentrante des coupoles et la triple nef des églises. Il est vrai que Saint-Marc est mille fois supérieur aux créations byzantines dont il nous reste quelques spécimens dans les Pouilles et à Ravenne; mais cela s'explique en partie par le fait que Saint-Marc fut, après un premier incendie, reconstruit entre les années 976 et 1063, période dans laquelle, de même que pour la politique, l'art byzantin se mit vraiment à reflourir, grâce à la puissante dynastie macédonienne, et en partie par le fait que, à l'inverse de Ravenne et de Bari, Venise subit de nombreuses influences : influence romaine pure, comme on le voit dans certains motifs d'ornementation qui rappellent le palais des Césars ¹ et dans différentes colonnes de style composite, mais qui ne présentent pas d'oves, avec le chapiteau brodé et feuillagé de Byzance; qu'on y ajoute le style lombard absolu du Campanile (1071) dont l'auteur est Mazulo ², avec ses fenêtres qui rappellent le

¹ PASPATI, *Bizantini melitai*, 1878, Constantinople.

¹ ONGANIA, *la Basilica di San Marco*, 1888.

² ONGANIA, *la Basilica di San Marco*, 1888.

gothique, sinon le gothique anglais, certainement celui de France, qui ne commence qu'en 1220 ³.

Italo-gothiques ou, pour mieux dire, lombardes sont les églises San Giovanni et Paolo et Santa Maria dei Frari ; gothique mais en même temps hindoue et mauresque est la conception du Palais-Ducal avec son portique grandiose, sa loggia à colonnes qui supporte le merveilleux mur à marbre polychrome et ciselé et ses dentelures de pierre, tandis que singulièrement originale et italique est l'idée de faire supporter par un seul pilier toute la retombée d'angle de l'immense édifice. Byzantin et mauresque à la fois est le Palais-Ducal avec ses arcades décoratives, sa façade à double rangée de galeries. La plus grande partie de ses palais et de ses terrasses avec leurs riches galeries de fenêtres bilobées, avec leurs marbres polychromes ou dentelés, avec leurs façades dont la légèreté et la gaîté s'harmonisent avec l'eau qui coule à leurs pieds, sont un mélange de gothique, de byzantin et de mauresque.

C'était le génie italique qui, sorti de nouveau des flots de la lagune, avait su synthétiser, s'approprier et adapter à son ciel, en leur donnant une empreinte toute spéciale, le beau antique et la beauté nouvelle d'Orient et d'Occident, les fondant tous ensemble dans une magie de lignes de couleurs et de formes marmoréennes.

[Retour à la table des matières](#)

III.-- INFLUENCE DU CLIMAT. -- Mais une autre cause dut aussi contribuer à la grandeur de Venise. Ces peuples, qui avaient toujours vécu en terre ferme et même dans les montagnes, devinrent des habitants du littoral et même des insulaires, dans la nécessité où ils se trouvaient de fuir les invasions barbares du Nord, et particulièrement des Lombards. Jusqu'aux dernières invasions, ils retournèrent plusieurs fois, il est vrai, à leurs terres; mais comme les avalanches des Barbares ne cessaient d'affluer et qu'elles devenaient chaque fois plus menaçantes, notamment lorsque les Longobards réussirent à pénétrer jusque dans leurs îles, les Vénètes finirent par se détacher tout à fait du continent et par transformer complètement leurs

³ Colph, *la Filiation génétique des écoles gothiques*, 1882.

habitudes. De travailleurs des champs et d'éleveurs de chevaux, ils devinrent brusquement des pêcheurs, des matelots, et ils subirent ce que j'appellerai l'influence du climat, c'est-à-dire la transformation due au changement de milieu et surtout d'habitudes qui, comme je l'ai démontré ^I, est presque toujours utile à un peuple, car il lui donne un caractère nouveau, il en fait une race nouvelle et plus élevée.

La meilleure preuve en est dans le peuple juif, qui ne s'est point croisé avec les autres races et qui n'a point eu de greffe ethnique; mais le changement de climat a contribué à faire de ce peuple un autre complètement différent de l'ancien, avec des tendances progressistes néophiliques, qu'il n'avait pas à l'origine.

[Retour à la table des matières](#)

IV. -- SÉLECTION ET LUTTE POUR LA VIE. -- Une autre cause de l'accroissement extraordinaire de la Vénétie fut la sélection qui se produisit dans son sein, par suite de nombreuses émigrations et d'exils volontaires. De la sorte, les plus adroits et les plus habiles purent seuls se maintenir, et, ne pouvant vivre que du produit de la pêche et de leurs salins, seuls les plus forts restèrent dans le pays. Cette lutte pour la vie se continua au cours des invasions successives qui mirent en péril continuel le sort de ces insulaires. Neuf, et peut-être même dix fois, ces exilés avaient dû changer de demeure et de capitale, se transportant tantôt au Rialto, tantôt à Grado, à Albiola, à Torcello, à Eraclea, Mocce, etc.

Une population riche, habituée à l'aisance que lui procuraient ses pâturages et l'élevage des chevaux, se transportant dans des îles désertes, dut lutter avec une énergie extraordinaire pour y trouver les ressources nécessaires à la vie, ressources qui, au temps de Cassiodore, ne consistaient que dans les salins et la pêche. « Les Vénètes, écrivait Cassiodore, ne vivent que de poissons; pauvres et riches sont sur un pied d'égalité et ils n'ont tous qu'une seule nourriture. Ils tirent toutes leurs ressources de leurs salins et de leurs barques. »

^I LOMBROSO, *Il delitto politico*.

Et même plus tard, assiégés dans leurs îles, ils durent lutter contre les pirates d'Illyrie, contre les Francs, les Goths, les Longobards et les Hongrois. Qu'on ajoute à cela les luttes intestines de suprématie et de rivalité qui ne manquèrent jamais au moyen âge en Italie, et qui éclatèrent entre Eraclea et Torcello, entre Grado et Malamocco, les luttes contre les partisans des Francs, des Goths, des Longobards et des Grecs, images affaiblies de celles qui existaient entre guelfes et gibelins sur le continent italien, mais qui ne manquaient pas toutefois d'une certaine âpreté.

Mais surtout tenace et merveilleuse fut la lutte que les Vénètes soutinrent contre la mer. Déjà du temps des Romains, ils avaient commencé à poser leurs cabanes sur des pilotis, à construire des digues contre l'invasion des flots, à relier les îles par des ponts, et ils s'étaient ingénies à avoir de l'eau fraîche, grâce à ces fameux *puits vénitiens*, qui datent des premiers temps de leur établissement dans les îles et qui se sont perpétués jusqu'à nos jours. « La nature du sol, écrit Romanin, rendait nécessaires des travaux hydrauliques tout particuliers, ainsi que des dragages, des constructions de digues et de chaussées. »

Et les dangers perpétuels qui, pour les Vénitiens, résultaient de la mer et des Barbares, leur inspirèrent de nouveaux procédés de fortifications pour les canaux, genre de travail dans lequel se rendit tout particulièrement célèbre l'ingénieur Partecipazio.

À partir du neuvième siècle, il y avait des magistrats chargés de veiller au drainage du sol, et déjà du temps de Cassiodore, les Vénitiens étaient le peuple le plus adroit dans le cabotage.

Dans cette lutte, ils durent perdre toutes les qualités qui n'étaient pas directement utiles à leur conservation, et seuls, les plus malins et les plus robustes survécurent. De là, ce fond de prudence et de sagesse, qui est la marque même du gouvernement vénitien depuis ses origines premières, et qui me paraît même supérieur à celui de Rome, car, à Rome, c'était souvent la force qui suppléait à l'habileté, tandis qu'ici ce fut toujours l'habileté qui suppléa à la force.

[Retour à la table des matières](#)

V. -- ÉTAT NAISSANT. -- Mais ni les mélanges ethniques et climatologiques, ni la sélection résultant de la lutte n'auraient été à ce point utiles à Venise si tous ces éléments ne s'y étaient point rencontrés à son origine, à ce moment même qui correspond à ce que l'on appelle en chimie l'*état naissant*, et qui fait que le vieux châtaignier, greffé au moyen d'un plus jeune, devient beaucoup plus productif que ne l'aurait été chaque pied séparément.

J'ai déjà démontré dans mon *Delitto politico* quelle influence prépondérante exerce cet état naissant sur les destins d'un peuple.

« Les influences locales, écrit Spencer, ont, au début de la civilisation, une action considérable. »

Voilà pourquoi le climat, par exemple, n'a plus aucune influence à Florence et pourquoi cette race très intelligente ne donne plus les génies dont elle était autrefois si prodigue; pourquoi la religion catholique joue un rôle si effacé dans notre civilisation, tandis qu'elle eut, à l'origine, une influence si prépondérante : pourquoi la greffe des races produisit une évolution si précoce et qui éclata en si peu de temps en Pologne.

Ravenne avait aussi, comme Venise, lutté contre la mer; elle avait subi l'influence grecque et barbare; elle s'était procuré toutes les richesses que peut donner le commerce; mais toutes ces causes n'agirent ni combinées ni à l'état naissant, et c'est ce qui fait qu'elles n'ont pu produire le même effet grandiose qu'à Venise.

[Retour à la table des matières](#)

VI.-- COMMERCE ET RICHESSES. -- Et ainsi s'explique facilement pourquoi de simples pêcheurs et fabricants de sel qu'étaient les Vénitiens devinrent de grands marchands.

Ayant pendant de longues années développé leur habileté à naviguer le long des côtes et des fleuves, ils en retirèrent les premiers bénéfices et ils développèrent peu à peu leur influence : c'est ainsi que par le Pô ils atteignirent Ferrare, par la Piave Bellune, par la Brenta Padoue, puis que, peu à peu, ils se risquèrent jusqu'à la Croatie, la Dalmatie, la Sicile, et enfin jusqu'à l'Égypte, aux Indes, et même jusqu'au Siam.

Ils vendirent d'abord du sel et du poisson salé, puis des étoffes, puis des coffres, de la poterie, des vases. Plus tard, ils apportèrent les drogues de l'Inde, les étoffes et les tissus d'or de Constantinople, les esclaves que leur avaient vendus les Sarrasins, et ils étaient déjà en contact avec les Orientaux et les Africains, à une époque où l'Europe les ignorait complètement.

Et l'habileté, la prudence, la sagesse qu'ils tenaient de leurs premières luttes et qui ne faisaient que s'affiner dans le commerce, dans les contacts avec les différents peuples, avaient une importance d'autant plus grande, à une époque où l'on peut dire que toute la bravoure consistait dans la guerre, où le commerce était presque aboli, sauf parmi quelques Juifs méprisés et persécutés et parmi les usuriers lombards. Il est bon de rappeler que, dès l'an 1200, Venise avait un vrai ministère du commerce représenté par « les cinq sages du commerce » (Romanin, vol. VI, page 433) et que, dès cette époque, elle préconisait l'utilité du libre échange, ce qui ne l'empêchait pas de favoriser, par des avantages spéciaux, la culture des oliviers à Chypre ainsi que le défrichement des terrains incultes, la fonderie des métaux à Bellune, la fabrication des draps à Brescia, l'industrie minière à Chypre, et d'accorder un privilège de dix ans aux inventeurs de nouvelles machines.

Par suite de la liberté politique et religieuse relativement plus grande qui régnait à Venise, beaucoup de révoltés des autres pays vinrent s'y établir, ainsi que des réfugiés ou expulsés vaudois ou huguenots, et ceux-ci y propagèrent les meilleures méthodes typographiques. En 1328, les Lucquois, qui se dérobaient à tyrannie des Castruccio, y implantèrent l'art de fabriquer les étoffes de soie. Les Vénitiens envoyèrent ensuite des consuls et des ambassades commerciales pour établir des comptoirs en Hongrie, en Flandre et jusqu'à Trébizonde, par les routes de Perse. Les frères Morosini avaient, à eux seuls, 50 maisons de commerce dans la Syrie avec des employés et des courtiers à eux. Ils importaient en Espagne des

étoffes, de l'argent travaillé, du velours, de la monnaie et parfois de la fausse, et ils en exportaient de l'étain, des drogues, des perles, de l'ambre, des pistaches, des peaux de martre et des noix. D'autres maisons achetaient dans le Levant du sucre qu'elles revendaient à Londres, l'échangeant là contre des laines dont elles se débarrassaient en Flandre, quadruplant ainsi dans un voyage le capital déboursé.

Cette activité commerciale fut la source d'une immense richesse, d'autant plus qu'à partir de l'an 1500, les nobles et le Doge lui-même se livraient à des opérations commerciales et augmentaient chaque jour davantage leur fortune. On calcula, d'après un relevé cadastral, que la seule valeur des maisons à Venise, en 1357, se montait à 2.882.818 ducats. Une Banque nationale, la première d'Europe, y fut fondée en 1336, sous le nom de *Chambre des prêts*; dès 1386, elle avait 246.690 ducats en caisse, et les étrangers demandaient comme une faveur d'y déposer leurs capitaux.

D'un rapport du doge Mocenigo datant de la première moitié du quinzième siècle il appert que la Vénétie vendait chaque année à la seule Lombardie pour 400.000 de laines espagnoles et autres, 250.000 de coton, 30.000 de fil, 250.000 de draps d'or et de soie, 250.000 de savon, 549.000 de denrées coloniales, 120.000 de teintures, soit en tout deux millions et demi de ducats. Là-dessus, les fournisseurs d'approvisionnements, les armateurs, pêcheurs, marins, emballeurs, teinturiers et autres corps du métiers gagnaient un demi-million de ducats. De 1420 1450, Venise comptait 1.300 navires. À la Foire de l'Ascension, les hôtels ne suffisaient pas à contenir les voyageurs, si bien que les particuliers avaient le droit de louer leurs maisons.

Les loyers atteignaient des proportions énormes. Il y avait des palais aux salles lambrissées d'or qui se louaient 800 sequins à l'année, un petit logement coûtait 20 sequins, et de toutes petites boutiques du Rialto se payaient 100 ducats, en 1300.

[Retour à la table des matières](#)

VII. — LIBERTÉ POLITIQUE.— Mais la cause la plus efficace du développement de Venise fut sa grande liberté politique. Cela commença dès ses origines par l'accueil indistinct, presque anarchique, qu'elle fit à tous ceux qui, du continent, s'étaient réfugiés dans les îles. Il est vrai qu'il y avait parmi ces derniers bon nombre

de praticiens qui étaient accourus avec leurs clients, leurs travailleurs des champs et leurs ouvriers. Mais à cette époque, et déjà bien avant, sous l'influence du pouvoir militaire soit prétorien soit barbare, tout l'édifice aristocratique qui soutenait l'Empire romain s'était écroulé, de sorte qu'une certaine égalité régnait parmi ceux qui ne pratiquaient pas le métier des armes. Dans tous les cas, les conditions spéciales dans lesquelles se trouvèrent bientôt tous ceux qui habitaient ces îles, où l'unique source de profit était les salines et le cabotage, tendaient à tout niveler, relevant l'influence de l'ouvrier et du travailleur, sans lesquels le riche n'aurait pas pu se tirer d'affaires. Le pauvre (je me rappelle encore un passage des lettres de Cassiodore) y est égal au riche, car ils ont tous la même nourriture.

Il est fait qu'on trouverait difficilement un gouvernement plus démocratique que celui qui, pendant des siècles, régit les destinées de Venise.

Soranzo^I écrivait : « La République est née dans la popularité, voilà pourquoi elle s'est maintenue. » Et Machiavel s'exprime en ces termes; « Aucun événement ne pourrait rendre libres Milan et Naples, ces villes étant corrompues. En voulant conquérir leur liberté, elles ne feraient que la perdre définitivement, tandis que Venise, née libre, le resterait même sous le joug d'un tyran. »

Il semble qu'à partir de l'an 432 de notre ère, après les invasions des Goths et des Huns, chacune des petites îles dont l'ensemble constitua Venise élut un tribun chargé d'administrer la justice et la chose publique, et renouvelable tous les ans. Il rendait compte de son mandat à l'assemblée des douze îles ou *contrades*, c'est-à-dire à l'Assemblée générale. Ces douze îles avaient pour centre plutôt que pour capitale Grado, et cet état dura à peu près cent cinquante ans.

Vers 657, sous le coup des nouvelles invasions des Longobards et des Francs, après que Grado et Malamocco eurent été pris d'assaut, les insulaires comprirent combien il leur serait utile de concentrer le pouvoir entre les mains d'un seul homme, qui fut le Duc ou le Doge. Celui-ci eut pour fonction de convoquer l'Assemblée, où il siégeait avec le patriarche et les juges, de nommer et de destituer les magistrats, de traiter avec les pays étrangers; mais il ne pouvait ni

^I Traité du *Gouvernement de Venise*, 1647.

contracter d'alliances ni déclarer la guerre sans l'assentiment de l'Assemblée populaire qui continuait, on peut le dire, à conserver le souverain pouvoir. Le peuple intervenait dans les jugements, approuvait les lois, nommait ou déposait les évêques.

Chaque île ou contrade se réunissait au son de la cloche et discutait ses intérêts particuliers dans sa propre église ou sur la petite place attenante; elle était divisée en trois classes les grands, les moyens et les petits. Pour les intérêts généraux, on se réunissait dans l'église de la capitale ou sur le Lido, quand la foule était trop nombreuse, comme, par exemple, lors de l'élection du doge Selva, en 1071, et, bien que, pour les intérêts techniques, il y eut un conseil de nobles ou Grands, bien que, à partir de 1178, on eût adopté pour l'élection du Doge et du Conseil des Quarante, un scrutin au deuxième, quatrième, cinquième et même sixième degré, le vote populaire garda toujours au moins la valeur d'une sanction suprême, si bien que, le jour où les doges voulurent se transformer en tyrans, ils furent aveuglés, massacrés, exilés ou contraints à l'abdication. C'est ainsi que, jusqu'en 1172, sur 56 doges, 5 abdiquèrent; 5 furent aveuglés et 9 exilés, c'est-à-dire presque la moitié.

Lorsque Orso voulut, avec la complicité de quelques soldats mercenaires, s'imposer au peuple, celui-ci s'assembla en criant : « Pourquoi donc nous sommes-nous réfugiés ici, si ce n'est pour vivre libres? Autant valait rester sur la terre ferme! » Ils tuèrent Orso et, pendant cinq ans, ils voulurent plus entendre parler de doge, nommant à sa place un capitaine de soldats, sorte de *magister militum*. Et lorsque Galla, en 755, usurpa le pouvoir après avoir fait crever les yeux à son prédécesseur, quelque effort qu'il fit pour être acclamé par le peuple, il fut repoussé par celui-ci, et finalement on l'aveugla à son tour et on le chassa.

Chaque doge qui était appelé au pouvoir promettait solennellement de ne pas abuser de ses prérogatives.

Jamais Venise ne connut un seul moment la vraie domination féodale; jamais elle n'eut, à l'exemple de Rome, Vérone et Florence, des palais ou châteaux fortifiés. Elle n'eut jamais recours au jugement de Dieu ou au duel, comme le firent tant de communes libres; elle n'appliqua pas les lois et les peines d'après les classes (comme à Pise). Elle institua même de vrais jugements auxquels prenaient part les tribuns, le Doge et le peuple, et appelés « jugements de la

commune et du palais ». La nomination des prêtres et des évêques était une prérogative du peuple, qui les destituait également le jour où ceux-ci devenaient impopulaires ou dangereux; et ainsi l'indépendance religieuse dura longtemps dans la République, comme une oasis au milieu du désert européen, et les hérétiques et les Juifs y trouvèrent toute la protection que comportaient les mœurs de l'époque. Lorsque les tristesses des temps imposèrent l'Inquisition aux Vénitiens, ils la refrénèrent en la mettant sous la présidence du Doge et du Conseil des Dix; ils obtinrent même, pendant un long cours d'années, d'introduire dans le tribunal spécial des juges populaires qui ne partageaient certainement pas les fanatismes démoniaques des frères inquisiteurs.

Peu à peu, il est vrai, après 1280 ou plutôt 1310, l'influence populaire fut diminuée par la disparition du Grand Conseil, et elle se vit réduite à rien, en 1472; mais tout cela s'accomplit sans secousse et sans excès. La suppression du Grand Conseil, qui centralisa le pouvoir politique entre les mains d'une vraie oligarchie, fut préparée par un certain nombre de mesures préalables. C'est ainsi qu'en 1172 le peuple fut privé du droit de vote par l'institution du Suprême Conseil, par la convocation plus rare de l'Arengo, ou assemblée populaire. En 1423, cette dernière fut abolie, sous prétexte que les candidats au Suprême Conseil n'avaient pas besoin de l'approbation populaire. Finalement, en 1472, on fit disparaître tout ce qui, dans les formes et les mots, pouvait rappeler le peuple, et le gouvernement ne s'appela plus la Commune mais l'État. En 1618, les quelques rares charges qui étaient restées au peuple se transformèrent en institutions aristocratiques, spécialement dans les municipales et la province.

Mais, bien que cette modification oligarchique s'accomplît très lentement, cela n'alla pas sans de terribles résistances populaires qui nous expliquent les conjurations de Bocconio (1300), de Baiamonte Tiepolo et de Faliero.

D'ailleurs, même aux temps où l'oligarchie triomphait à Venise, on n'en manifestait pas moins un certain respect pour le peuple, respect beaucoup plus grand que celui qu'on lui témoigne aujourd'hui où tout en ayant la bouche pleine des grands mots de démocratie, de liberté, de respect pour les humbles, on ne fait rien pour transformer ces formules en réalités. Ce fut précisément à l'époque si fatale pour la démocratie vénitienne, en 1300, que l'on institua les trois chefs élus

du Grand Conseil, chargés de protéger devant les tribunaux les gens du peuple contre les abus des grands.

En 1363-68, on élut des magistrats dits *Justiciers*, chargés de contrôler les contrats du travail des enfants dans les usines et de veiller à ce qu'ils fussent bien traités. Les arts étaient exempts de tout impôt. En 1750, on prenait des dispositions contre ceux qui vendaient du maïs avarié, dispositions que j'ai vainement essayé de faire adopter par l'Italie soi-disant libérale ¹. On n'avait même songé à limiter la durée du travail qui, en hiver, ne devait pas dépasser neuf heures par jour, heures marquées par la cloche du Rialto ². En 1537, on instituait les avocats des pauvres. Les débats criminels furent toujours assurés de la plus grande publicité. Il y avait des inspecteurs des vivres, de la santé publique et pour la désinfection des chiffons. À partir de 1200, toute intervention exagérée des Doges était prévenue par les « correcteurs de la promesse ducale » qui, à la mort de chaque doge, devaient censurer ses actes et proposer des mesures qui finissaient par limiter chaque jour davantage ses pouvoirs.

Sur le continent, les municipalités étaient représentées aussi démocratiquement que le faisait le Grand Conseil à Venise. Bergame, par exemple, élisait un Conseil de 92 citoyens qui régissaient les affaires de la Commune et restaient en charge 32 mois. Deux défenseurs, ou tribuns, devaient protéger les intérêts du peuple, deux autres citoyens épluchaient les actes des fonctionnaires arrivés au terme de leur mandat. L'aristocratisation des municipes ne se produisit que très tard, vers 1600.

Les modifications réactionnaires, quelque lente que fût leur évolution, ne se produisirent point sans de violentes révoltes qui furent étouffées par la force. Bien pis, pour faire diversion, on se livra à des conquêtes sur le continent et dans les îles lointaines. Si cela fit oublier ses droits au menu peuple, cela fit dévier le gouvernement vénitien de son vrai but, qui était l'accroissement de sa puissance maritime, et l'emprêta dans des guerres de terre ferme, contre les Hongrois, les Grecs, les Lombards et les Francs, guerres qu'elle ne put soutenir qu'avec le concours de mercenaires et d'alliés infidèles, et qui lui firent perdre sa vraie base d'action.

¹ LOMBROSO, *Traité clinique de la pellagre*, Turin, Bocca, 1890.

² SANUTO, *Journal*, p.49.

[Retour à la table des matières](#)

VIII. -- DÉCADENCE. -- Ce qui prouve bien que c'étaient réellement là les vraies causes de la grandeur vénitienne, c'est que la décadence se fit sentir progressivement, au fur et à mesure que ces causes disparurent. Tout d'abord, la diminution de la liberté fut accompagnée d'un réveil parallèle et chaque jour plus grand de la passion des conquêtes, cette plaie qui est ataviquement latente chez tous les peuples, et qui les conduit à la ruine. C'est ainsi que Venise perdit ses traditions commerciales qui, seules, faisaient sa prospérité, qui tempéraient et justifiaient par le travail l'orgueil aristocratique, c'est ainsi également que la suppression du Grand Conseil coïncide avec la guerre contre Padoue et que celle de l'Assemblée populaire n'est pas très éloignée des formidables préparatifs militaires réalisés par Foscari. Notons également que la première tentative de tyrannie que fit Candiani (976) alla de pair avec une augmentation de l'armée et des essais de conquêtes. Mais ce peuple, alors encore sage, mit en déroute les soldats, tua le guerrier qui voulait se transformer en tyran, incendia son palais et traîna son cadavre à l'abattoir.

On peut donc dire doublement que la décadence de Venise est due à la perte de sa liberté, d'abord parce qu'elle restreignit l'activité d'un grand nombre d'hommes de talent qui n'avaient pas le bonheur de naître nobles, puis parce que le peuple dévia de sa vraie direction, se détournant vers les conquêtes territoriales, ce qui amena une grande perturbation dans les finances et surtout dans les intelligences, et cela au moment même où les grandes découvertes géographiques mettaient en péril immédiat le monopole des commerces asiatiques et africains, jusque-là réservé à Venise.

Ce n'est pas la découverte de l'Amérique^I, comme l'écrit justement Romanin, qui causa la décadence de Venise, mais la proportion toujours plus grande de ses conquêtes en terre ferme qui l'éloignaient de la mer, l'entraînaient dans des aventures guerrières, paralysant d'énormes capitaux, l'obligeant à recourir à de nouveaux impôts, à de nouvelles cruautés à l'égard des peuples. De là, ces

^I *Histoire de Venise*, vol. VI.

violences féodales, cette insécurité publique que, seule, Venise n'avait pas connues. Les exactions fiscales allaient jusqu'à arracher leurs vêtements aux femmes, à faire sauter les serrures des portes chez les paysans, si bien que ceux-ci, comme cela se passe actuellement en Turquie², comme ce fut le cas pour tous les pays infestés de militarisme, tels que l'antique Rome et l'Égypte, désertaient les campagnes, que dans le seul Frioul, la population diminuait de 80.000 habitants en 1590, et que 25.000 champs y demeuraient incultes. Les luttes continuelles et stériles non seulement contre les Turcs et les Maures et contre les républiques maritimes qui pouvaient se justifier par des raisons de suprématie commerciale, mais encore avec l'Espagne, avec Florence et avec le Pape, provoquèrent d'abord contre elle la coalition des puissances de premier ordre, puis la série des défaites, une politique incertaine, contradictoire, un besoin de se tenir en équilibre avec tous et qui la rendait suspecte à tous.

Puis sa fortune sombra. Tout d'abord, au quatorzième siècle, elle ne s'en aperçut pas, à cause de ses entassements de richesses; mais au quinzième siècle, les symptômes ne furent que trop évidents. Les ouvriers de l'Arsenal tombèrent d'un millier à 450, mécontents et malhabiles, et la liberté disparaissait en même temps que l'aisance, le bien-être et la mutuelle confiance. Le Saint-Office finit par exercer un pouvoir sans bornes; même les libertés municipales s'éclipsèrent, et on en fut réduit à une tyrannie oligarchique, sévère et soupçonneuse autant que celle d'une monarchie.

[Retour à la table des matières](#)

IX. -- CONCLUSION GÉNÉRALE. -- *Comparaison avec Gênes, Venise, Florence, Naples, Amalfi et la Hollande.* — Pour bien comprendre toute la portée de ces déductions et ne les point trouver en contradiction avec ce qui s'est passé dans d'autres communes d'Italie, il est bon de prévenir qu'il en est des influences ethniques et sociales comme des influences biologiques : les causes forment un écheveau emmêlé, et tantôt c'est l'une qui prévaut, tantôt l'autre. Par exemple, la richesse est engendrée par le commerce, celui-ci est en partie favorisé par la liberté et le progrès est favorisé par tous les deux. La

² FERRERO, *le Militarisme*, Milan. 1898.

liberté augmente les moyens de civilisation et la fortune en facilitant les échanges. De même, en faisant bon accueil aux étrangers persécutés chez eux, elle donne des formes nouvelles à l'industrie et elle aide à leur diffusion : c'est ce qui s'est produit à Venise pour l'art typographique et la soierie, et dans les Flandres et la Suisse pour les industries qu'y importèrent les huguenots. Les moyens de civilisation sont, à leur tour augmentés par le commerce, par la facilité d'acquérir et de répandre les connaissances dans les pays les plus éloignés, et le commerce, en se généralisant, élargit la richesse.

Toutes ces causes ont agi simultanément et leur association peut seule nous donner une idée exacte des vrais éléments de la grandeur de Venise. En effet, certaines de ces causes isolées se sont fait sentir dans d'autres villes dont la splendeur fut moindre.

À Naples, par exemple, et surtout en Calabre le mélange des indigènes avec les races longobards, gothique et principalement gréco-byzantine fut si intime que, dans ce dernier pays, les lois et les registres publics furent, pendant plusieurs siècles, rédigés en grec (Marincola, *Enquête sur la Calabre*). Le climat y était excellent, jouissant à la fois de l'air des collines et de celui de la mer. Mais Naples ne connut point la fusion des races à l'état naissant; elle ne connut la liberté que par intervalles, elle n'eut pas un commerce très étendu et elle ne s'éleva à quelque hauteur que dans l'art musical et la pensée philosophique.

L'observation est encore plus frappante à Ravenne.

Ravenne. -- Cette ville avait dû aussi, à l'origine, lutter contre la mer, comme Venise. De nombreuses races s'y étaient aussi pénétrées les unes les autres : d'abord colonie thessalienne, suivant Strabon, puis sabine, suivant Pline (111,15), puis romaine, puis finalement siège des Goths, de 493 à 553, des Grecs pendant 185 ans, et des Longobards pendant 31, elle fut donnée au pape par Charlemagne. Elle eut alors quelques années de vie libre, car, si elle était gouvernée par un archevêque, celui-ci avait à ses côtés trois tribuns élus par le peuple : c'était donc une sorte de république, jusqu'au jour où, de 900 jusqu'au-delà 1400, elle devint la proie de tyrans et de ducs comme les Onesti, les Traversari et les Polenta. Elle ne manquait pas de richesses et le commerce y était florissant, puisqu'elle avait sur la mer un port des plus vastes. Les luttes s'y firent également sentir et l'opulence y fut grande, puisqu'elle avait été la capitale de Barbares

enrichis par le pillage de l'Italie. Mais toutes ces causes n'agirent pas ensemble ni à l'état naissant; voilà pourquoi elles n'y produisirent pas les mêmes rapides et merveilleux résultats qu'à Venise. Il faut ajouter qu'à Venise les éléments grecs ne prédominaient pas, tandis qu'ils furent excessifs à Ravenne, et, s'ils apportèrent avec eux la richesse et le goût, ils y introduisirent en même temps la mollesse et un esprit de servilité. En outre, sa période de liberté, si elle exista réellement, fut d'une trop courte durée, et quand elle aurait pu s'élaner à la conquête des mers, elle trouva devant elle Venise, qui l'étouffa et lui donna la mort.

Amalfi .-- Cette ville eut aussi, au dixième siècle, une grande importance par son commerce avec l'Orient. Mais peu de races s'y mélangèrent et elle eut une période de liberté trop courte, de 940 à 1005. elle eut à lutter beaucoup moins, et exclusivement avec les Sarrasins et les Longobards. Ayant une excellente position sur la mer elle n'eut qu'à en jouir; voilà pourquoi ses fils ne connurent jamais l'indomptable énergie des Vénitiens dans leurs batailles quotidiennes contre les flots.

Gênes. -- Gênes eut réellement des moments de sauvage mais trop courte liberté, avant les Romains. Elle tomba ensuite entre les mains de ces derniers, puis dans celles des Goths et des Francs, et elle ne commença à connaître quelque indépendance qu'à partir de 950 ou, pour mieux dire vers les années 1015 ou 1030. De 950 à 1100, la ville était répartie en « compagnies »; elle avait une Constitution libre, avec à sa tête un Consul analogue aux doges de Venise. Et c'est précisément alors que commencent pour elle les grandes prospérités et les triomphes militaires qui étranglent la liberté dans son berceau, car les seigneurs féodaux qui la conduisirent à la victoire en Syrie et en Corse se prévalurent de leurs succès pour devenir les maîtres de la ville. Les conquêtes en Grèce et en Asie, les guerres contre les Pisans et les Vénitiens firent diversion et empêchèrent le peuple de songer à sa liberté. Celui-ci se fit bien représenter par les podestats, par les « capitaines et abbés du peuple » et finalement par les doges. Mais les noms eurent beau changer, les nobles n'en restèrent pas moins les souverains de la ville; ils finirent même par s'approprier peu à peu les charges créées pour la défense de la liberté et par faire appel aux étrangers contre leurs rivaux et contre leurs maîtres d'autrefois qui voulaient les chasser. C'est ainsi qu'ils amenèrent Henry IV d'Allemagne, Robert de Naples, les Visconti, les Sforza et les rois de France Charles VIII et Louis XII. N'ayant pas de gouvernement

stable, ils ne tiraient parti de rien, pas même de leurs conquêtes. En somme, là aussi ce fut la guerre qui détruisit la liberté. Le peuple était toujours prêt à s'enrôler sous la bannière du premier aventurier qui parlait de diminuer les impôts, et c'est pourquoi on n'y jouit d'une vraie liberté que pendant une centaine d'années. D'ailleurs, là comme à Pise, le système féodal prédominait, même aux plus beaux temps de la démocratie, car nous trouvons le duel judiciaire dans la Constitution génoise, et, comme à Pise, chaque classe est régie par des lois différentes.

Florence. -- Florence ne commence à être complètement libre qu'assez tard, alors que Venise et presque toutes les communes italiennes étaient déjà libres et beaucoup plus qu'elle, quand l'indépendance de Venise était même à son déclin. Et ce ne fut point une liberté complète; elle fut toujours troublée et interrompue comme à Gênes, par les luttes avec les seigneurs féodaux voisins, presque tous Allemands, qui paralysaient son commerce et qui, entrés dans son sein, attentèrent à son indépendance, surtout lorsqu'ils s'affublèrent de lauriers. En somme, les artisans inférieurs et les paysans n'y exercèrent jamais un pouvoir vraiment absolu^I. Les origines de sa grandeur furent son esprit de négoce et d'entreprise (la preuve en est dans la trouvaille originale de la lettre de change) qui l'engagea à lutter contre les féodaux, ennemis de son développement commercial, et qui lui permit d'acquérir ses premières richesses dans le travail de la laine, dont elle apprit évidemment le secret en Orient, comme l'indiquent les noms de certains tissus, tels que *velo-triria*, *bisantino*, *alithinum*.

Une autre cause de sa prospérité fut le mélange des aborigènes avec les Allemands, car tous les seigneurs des campagnes, les Guidi, les Uberti, les Lamberti et autres étaient d'origine germanique^I, et ils s'étaient établis dans le pays avec leur suite.

Les causes suprêmes de la prospérité de Florence furent la fusion des races et la liberté à l'état naissant dans un pays où l'intelligence des habitants était favorisée par la douceur du climat des collines et par les luttes de partis qui finirent par l'épuiser, mais qui, au début,

^I VILLARI, *Sur les origines de Florence*, 1890.

^I La Toscane, dépeuplée par les Romains, puis par les Goths, si bien que, dans beaucoup d'endroits on ne rencontre pas un homme (PERRENS, *Histoire de Florence*, I) dut se repeupler au moyen des Allemands, d'autant plus qu'elle était le chemin de passage pour Rome.

révélèrent et aiguisèrent les talents existants et qui, contraints par l'exil de se répandre à travers l'Europe moins civilisée, contribuaient ainsi à la grandeur même de la patrie. Mais si ces causes expliquent la splendeur fulgurante d'une époque et précisément celle de la liberté, de 1200 à 1400, elles ne pouvaient pas assurer à Florence une suprématie politique durable, car il lui manquait pour cela la sagesse, l'énergie et l'esprit de suite. Et, en effet, cette ville ne fut grande que par l'art et par la science, et jamais pour une période aussi étendue que Venise. À partir de 1050, elle laissait tout faire à ses évêques et à ses margraves, et elle ne se passionnait que contre les hérétiques.

Venise fut plus grande que toutes les autres cités parce qu'elle réunit en elle tous les éléments de prospérité qui ne se trouvaient qu'à l'état isolé dans les autres grands centres de civilisation italienne : mélanges ethniques, variété de races et de climats, commerce, liberté naissante. Et comme par-dessus tout, grâce à la dureté de ses conditions primitives, elle eut à développer une grande force d'énergie dans la lutte pour l'existence, elle a joui, à cause de cela, d'une période de liberté beaucoup plus longue que toutes les autres communes d'Italie.

Hollande. -- Une cause semblable, c'est-à-dire la lutte contre la mer et pour la liberté, rendit extraordinairement énergique un peuple modeste composé de Bas-Allemands et de Bataves, mélangés de quelques Normands. Le pays qui devint plus tard la Hollande était occupé par des populations qui ne brillaient certainement pas pour un excès d'énergie et par un violent amour de la liberté, mais elles ne tardèrent pas acquérir ces qualités dans leur lutte contre les flots. La Hollande est un pays en grande partie conquis sur la mer. De 1549 à 1648, on rendit à la culture 25.000 hectares de terre que la mer avait envahis, un siècle plus tôt, dans une inondation qui avait englouti 62 villages et 100.000 personnes. Par cette lutte continuelle de tous les jours, on comprend comment une population peu différente des Bataves occupaient et occupent encore une plaine basse, condition peu favorable au développement de l'intelligence et de la liberté (j'ai démontré ailleurs que les grands despotismes sévissent dans les grandes plaines) s'est transformée en un peuple si fièrement épris de son indépendance qu'il s'est fait tuer par milliers, sous le duc d'Albe, à une époque où le sentiment de la liberté était presque inconnu en Europe, et cela explique aussi comment ce peuple a pu donner une telle profusion de génies politiques et artistiques.

Et ce fut aussi grâce à une longue période de liberté, 700 ans et plus, période supérieure à celle dont ont joui toutes nos autres communes et même tous les peuples de l'Europe, que Venise réussit à les surpasser tous en grandeur politique. Ici, je rappelle de nouveau qu'il faut se débarrasser du préjugé qui attribue à l'aristocratie fermée de Venise dans les derniers siècles tout le mérite de sa grandeur; il en est de même de l'erreur historique qui rapporte à Auguste ou à Périclès toute la splendeur de Rome ou d'Athènes. Les éléments de cette splendeur formés au cours d'une période de liberté même excessive n'ayant pas disparu, aux premiers temps de la tyrannie, on en a fait une gloire à celle-ci et non à la liberté; or, la tyrannie n'a fait que recueillir les derniers fruits de la liberté pour en faire parade et pour les gaspiller.

Tacite a fait une observation analogue sur les génies romains. « Après la bataille d'Actium, dit-il, et lorsque la paix concentra toute la puissance entre les mains d'un seul, *tous ces grands génies s'éclipsèrent.* » Et Léonardo Bruni, dans sa *Laudatio urbis Florentinoe*, faisait la même remarque à propos de la légende qui attribue la grandeur de Florence à la protection généreuse des Médicis.

Cela se comprend facilement, car le gouvernement de tous, même s'il est trop libre, met en œuvre tous les talents et fait bon accueil à toutes les idées.

La tyrannie, ennemie depuis Tarquin de toute valeur individuelle, cherche à la supprimer, à étouffer par tous les moyens possibles ses manifestations. Une liberté, fût-elle sans frein, doit donc aider plus facilement à l'éclosion de l'art et de l'initiative politique qu'un gouvernement despotique, eût-il à sa tête un homme de génie.

Qui oserait comparer la production littéraire et artistique de Paris sous Napoléon I^{er} à celle des grandes époques florentine ou athénienne, ou l'art mesquin poussé à l'ombre des châteaux du Val d'Aoste à celui des libres communes toscanes? Et voilà comment s'explique le phénomène assez incompréhensible de la grandeur de Florence par opposition avec Naples et Palerme, où si peu d'œuvres d'art réellement belles ont laissé leur témoignage, où la somme des hommes de génie est loin d'avoir atteint le niveau toscan. Et pourtant, l'une et l'autre de ces deux villes ont joui d'un climat favorable, d'une température douce due au voisinage des collines et de la mer,

conditions qui, comme je l'ai démontré, sont éminemment favorables à l'éclosion du génie; il ne leur a manqué ni le croisement ethnique, ni un fond de race intelligente, étrusque pour l'une, gréco-latine pour l'autre, avec un mélange de sang normand.

Il est toutefois, assez probable qu'il y a eu et qu'il y aura, en tout temps et dans tous les pays, des hommes de génie. Mais ils ne survivent pas, car ils ne sont compris que là où la liberté leur rend la voie moins ardue et dompte cette haine de la nouveauté qui tend toujours à les étouffer à leur apparition. C'est ainsi que, dans l'Amérique du Nord, Whiteman, Longfellow et Edison sont acclamés partout, tandis qu'en Russie Dostoïevsky et Tchernitchevsky passent la moitié de leur vie en prison. En Norvège, Nansen, Andrée et Ibsen passent pour les vraies gloires de leur pays, tandis qu'en Italie Bassi, Marzolo, Sanarelli, Ferri, Pacinotti et autres sont à peine reconnus quand l'écho de leur renommée nous revient de l'étranger.

[Retour à la table des matières](#)

X. -- APPLICATIONS AUX ÉVÉNEMENTS PLUS RÉCENTS. --
Comment l'histoire et la vie ne font que se répéter perpétuellement dans le temps et dans l'espace, voyons quelles applications on peut tirer de ces recherches aux problèmes politiques les plus récents, par exemple aux conséquences de la victoire nord-américaine.

Cette victoire d'un peuple libre, pas guerrier, sur un peuple essentiellement militariste, obtenue avec des pertes si minimes, avec des batailles où le sang ne fut presque pas versé, comme dans une partie de sport, rehausse considérablement la grande cause de la liberté. Elle nous montre, en effet, que lorsqu'une guerre est engagée par un peuple bien dirigé, ayant un idéal élevé et une forte culture, celui-ci peut vaincre même avec de faibles effectifs réguliers, bien qu'il se trouve en présence d'un adversaire bien équipé, bien entraîné, ayant les armées les plus régulières, mais un gouvernement médiocre.

Mais, précisément à cause de cela, le succès peut cacher un grand péril pour le vainqueur, péril d'autant plus grave qu'il est moins prévu, et le voici : le triomphe si facilement obtenu, le prestige qui rejaillit sur l'armée et sur le parti populaire poussent aux conquêtes,

sentiment qui couve toujours dans l'âme des peuples même les plus civilisés, et dont la *presse jaune* se fait à la fois l'écho et l'aiguillon. Il est donc à craindre que la nécessité de défendre les nouvelles gloires acquises contre des peuples intolérants, inquiets et jaloux de ce changement n'entraîne l'Amérique du Nord en dehors de ses horizons habituels, vers un idéal de conquête et que, par là, l'initiative industrielle, source de tant de bonheur et de richesses, véritable esprit moderne du pays, ne se transforme en un esprit guerrier. Or l'histoire nous enseigne que, si ce dernier peut être une cause temporaire de richesse, il ne tarde pas à engendrer la misère et le malheur pour tous, vainqueurs aussi bien que vaincus.

Et ce n'est point là de l'histoire arrangée à plaisir. Nous avons vu clairement que Venise a perdu sa grandeur le jour où, de commerçante qu'elle était, elle est devenue guerrière, s'égarant à la conquête de pays lointains et surtout de terre ferme, qui l'ont fait dévier de sa destination naturelle et qui ont tari les vraies sources de sa richesse. L'Amérique du Nord, qui représente de notre temps ce qu'était Venise au moyen âge, subira le même sort si, comme c'est à craindre, elle imite son esprit de conquête, et elle finira par perdre, outre ses sources naturelles de richesse, qui sont l'industrie et le commerce, une autre source, et celle-là la plus grande, du bien-être des peuples, qui est la liberté.

Nous pouvons entrevoir une autre application dans les faits douloureux qui ont récemment ému et troublé notre pays, faits en partie imputables aux impulsions de la faim et à l'explosion de colère, déplorable certes, mais pas tout à fait injustifiée, provoquée par nos misérables conditions de gouvernement.

Pour prévenir le renouvellement de ces soulèvements populaires, nos classes dirigeantes, ne sachant et ne voulant pas en voir les causes, n'ont jamais eu et n'ont encore qu'une pensée dominante : supprimer tout à fait cette liberté qu'elles rendent responsable de tous les excès. Le peuple une fois muselé, elles ne croient pas qu'il y ait d'autre remède à chercher, comme ces mères qui, aux premiers bleus que se fait leur enfant dans sa chute, n'ont d'autre ressource que de le clouer sur sa chaise. Il est certain que l'enfant ne tombera plus; mais il est encore plus certain qu'il restera faible et sans hardiesse et qu'il n'apprendra plus à marcher.

Tel sera l'effet de la suppression de nos libertés et du gouvernement militaire qu'on voudrait nous imposer. Sans doute, on éviterait pour quelque temps le renouvellement de toute révolte, mais ce serait au détriment de toute fierté et de toute vitalité de notre part. Nous serions réduits à l'état de momies vivantes; nous nous agiterions dans un inutile et peu glorieux cliquetis d'armes, comme l'Espagne, et nous finirions par nous atrophier, ayant définitivement perdu le ferment de la liberté qui, suivant les leçons de l'histoire, a si énergiquement contribué à la grandeur de nos communes, à l'abondance de génies qui illustrent encore les noms de Venise, de Florence, etc. Quand nous traversons les places de Saint-Marc ou de la Seigneurie, qui nous semblent l'œuvre d'un peuple de géants ayant vécu il y a un millier d'années, nous découvrons que l'apparition de ces merveilles a coïncidé avec le plein épanouissement de nos libertés populaires, libertés parfois excessives. Venise qui, plus que toutes les autres communes, a joui de ces libertés presque pendant huit siècles, a été l'Angleterre du moyen âge.

Ceci établi, ceux qui se vantent d'être des patriotes, qui, par amour excessif de leur pays, voudraient l'exposer aux plus graves dangers pour lui obtenir une grandeur dont il n'est pas encore capable, devraient être les premiers à répudier des mesures qui achèveraient de l'abaisser.

Et puis, à quoi serviraient la conquête et le travail, si ce n'était pour réaliser une plus grande somme de bonheur?

Or, étant donné un peuple comme le nôtre, auquel chaque jour davantage font défaut la gloire, la richesse, l'industrie, la justice et la santé, quelle autre raison aurait-il de vivre, par quel mirage de bonheur pourrait-il se laisser éblouir autre que le besoin de jouir, si on lui arrache ces derniers lambeaux de liberté qui en dissimulaient les hontes trop nombreuses? Il ne lui resterait plus, suivant l'expression de Lucrèce, « qu'à perdre, pour vivre, la raison même de la vie ».

Décembre 1898.

Problèmes du jour

XV

EN CALABRE I

[Retour à la table des matières](#)

L'unification si désirée de l'Italie, et qui s'est faite malheureusement beaucoup plus dans la forme que dans le fond, n'a été d'aucun profit pour certaines branches les plus importantes de l'activité calabraise; pour quelques-unes même, elle a marqué un pas en arrière. Il en a été ainsi pour l'agriculture, l'émigration, la criminalité, la propriété, la maladie, les mariages et la mortalité précoce. Au contraire, les avantages plus apparents que réels qu'elle en a retirés, mince couche de vernis posée à la surface, tels que les chemins de fer, les écoles, les journaux et la représentation politique, qu'ils fussent trop hâtifs, mal adaptés au milieu ou insuffisants, sont devenus de nouvelles causes de malaise ou de criminalité, accumulant au détriment des humbles et au profit de quelques rares privilégiés les inconvénients de la civilisation réunis à ceux de la barbarie.

Un des maux qui crèvent les yeux, c'est la mauvaise répartition de la propriété. On voit dans les Calabres d'immenses étendues de terrains déserts parce qu'ils sont entre les mains d'un seul maître, sans

^I D'après le livre *En Calabre*, que M., Niccolò Giannotta a fait paraître à Catane, en 1898.

qu'un autre en possède la moindre parcelle, tandis que les pays où la propriété est morcelée présentent plus de bien-être, de santé, et moins de criminalité.

Il serait donc temps de remédier à un pareil état de choses. Personne plus que moi ne respecte la salubre principe du laisser-faire, de telle façon que les erreurs suggèrent les améliorations qui sont d'autant plus efficaces qu'elles résultent de l'expérience. Mais dans un pays où une tyrannie trop longue et trop souvent renouvelée a vicié en partie ce bon sens pratique qui est la caractéristique de l'Italie, et annihilé toute volonté individuelle, où l'énergie des citoyens et des communes aboutit à des questions de personnes ou de sacristie, et surtout d'intérêt, le laisser-faire serait un vrai crime.

Il faut d'abord modifier de fond en comble le système de répartition de la propriété terrienne, morceler les vastes domaines et restituer aux communes les terres dont elles se sont laissé dépouiller par les barons et les banquiers, leurs représentants ou alliés. Il faudrait inaugurer une colonisation à l'intérieur, et une culture intensive des terrains : ce serait là le meilleur remède contre l'émigration, le chômage, la réduction excessive des salaires et la rareté de la production.

« Devant l'état misérable des classes laborieuses, écrit Ruiz, devant le désordre moral et économique qui en dérive et qui pousse au crime, je me pose la question; « Est-il permis que le bon plaisir des grands propriétaires fonciers laisse incultes d'immenses étendues de terres, comme cela se voit surtout en Calabre, et fasse que la production reste de beaucoup inférieure aux besoins de la population? La propriété est-elle un droit si sacré qu'on ne puisse interdire aux détenteurs du sol de garder latentes et improductives les richesses naturelles qui sont en même temps la richesse publique? Devons nous rester inertes et impassibles devant le lamentable spectacle de foules affamées et en haillons, qui abandonnent leurs toits, les êtres qui leur sont chers, pour chercher sur de lointains rivages ce morceau de pain que leur refuse la patrie, jetées en pâture à de nouvelles souffrances et à la mort, alors que nos terres fertiles sont toutes prêtes à donner le bien-être à quiconque saurait l'arracher par le travail à leurs entrailles? Faut-il demeurer insensibles devant les sueurs versées par nos compatriotes sur le sol étranger, alors que, évoquant par la pensée leurs campagnes désertes, ils se rappelleront les vastes territoires que les riches ont laissé stériliser, les fourrés épais où leurs femmes ont été

brutalement maltraitées pour y avoir ramassé le peu de bois qui devait réchauffer leur misérable cabane, où quelqu'un des leurs, frère, parent ou ami, est tombé pour le même motif sous le plomb meurtrier des gardes, lesquels sont chargés de veiller à ce qu'on ne trouble point la paix des sangliers et des chevreuils destinés à l'honneur très grand de recevoir une balle adroitement envoyée par un grand seigneur?

» Je crois, au contraire, qu'on pourrait opposer une puissante digue à la criminalité en opposant la colonisation obligatoire. De ce que les propriétaires ne veulent ou ne peuvent pas cultiver leurs fonds, il ne s'ensuit pas que ceux-ci doivent fatalement rester incultes. À l'inertie volontaire ou inévitable des possesseurs du sol il faudrait substituer l'*action collective* de l'État organisant la colonisation forcée. De la sorte, la richesse publique ne serait pas annihilée et le travail donnerait à chacun les moyens d'existence suffisants. »

Ce sont là de saines paroles qui vaudraient à tout autre le domicile forcé, seule solution que les classes dirigeantes aient jusqu'ici trouvée à la question sociale.

Et Ruiz ajoute avec justesse : « Ce n'est point à la répression qu'il faut demander une diminution de la criminalité, mais bien à de sages lois sociales, à l'amélioration économique du sort des travailleurs, sans laquelle il ne saurait y avoir de perfectionnement moral. C'est le travail qui relève l'homme, à la condition qu'il soit rémunérateur et modéré; mais lorsque, au contraire, il est au-dessus de ses forces, quand le travailleur, au lieu d'être le but final de la production, n'en est que l'instrument, alors l'excès de besogne et l'habitude éteignent en lui tout sentiment altruiste, le rendent hostile à tout rapport social et le préparent à la révolte. De là, la dégradation morale des classes pauvres et leur prédisposition au crime.

» Étant donné l'état actuel de la civilisation et devant le développement des doctrines socialistes, il n'est plus possible de s'obstiner à vouloir que l'intangibilité de la propriété implique pour le propriétaire le droit de la laisser improductive pour son bon plaisir et au détriment de la collectivité. C'est l'intérêt de la société que la terre rapporte et qu'elle nourrisse le travailleur. Si le détenteur du sol a la prétention de s'y opposer, l'État a pour devoir de substituer son énergie à une inertie qui est le triste résultat de l'égoïsme, de l'ignorance et de préjugés séculaires; il doit veiller à ce que le produit ne soit pas absorbé par le capital, que le salaire ne soit pas strictement

mesuré à ce qu'il faut pour vivre, de la même façon qu'on distribue leur pâture aux animaux qui concourent à la culture. Nous attendons de la législation sociale qu'elle mette une digue à la criminalité dans ces pays en la combattant dans ses causes premières, c'est-à-dire dans le malaise économique, qui engendre la misère et l'ignorance et, par suite, la dégradation morale et le crime.

» Comment veut-on que ceux qui n'ont rien respectent la condition florissante des riches si en eux s'infiltré la conviction que leur état misérable est dû à l'usurpation de leurs biens par ces derniers? Il est donc indispensable que le droit de propriété soit réduit dans des limites rationnelles au moyen de lois d'hérédité sociale.

» Et, en effet, la misère est grande, chez les paysans d'abord, puis chez les ouvriers. Le salaire qu'ils retirent de leur travail n'est pas proportionnel à ce qui leur est strictement nécessaire pour leur subsistance quotidienne : de là, leur vie de privations, le malaise physique et moral qui les déprime. »

Nous avons cru bien faire, ajouterai-je personnellement, en portant la main sur les prétendus droits sacro-saints de la propriété et en supprimant les fidéicommiss et la mainmorte (sans que l'ordre social en ait été aucunement troublé). Pourquoi donc ne ferions-nous point un autre pas en avant en modifiant quelque peu les lois de succession, en morcelant les vastes domaines, en supprimant le droit féodal de chasse, en déclarant nuls les contrats qui portent trop manifestement atteinte aux intérêts des colons, en empêchant les fraudes légales commises par les métayers?

« Qui pourrait affirmer, écrit encore Ruiz^I que la plus grande partie des délinquants figureraient sur nos registres criminels, s'ils avaient eu, au cours de leur enfance et de leur adolescence, une suffisante nourriture de l'esprit et du corps qui les tînt éloignés de la misère et de la corruption? Qui oserait dire qu'ils auraient commis les mêmes délits si, dans leurs rapports avec ceux qui possèdent, ils avaient été traités avec justice et humanité? Ces rapports sont, au contraire, réglés par l'injustice et le manque d'humanité. Il me suffira pour cela de citer un exemple, celui des contrats agraires en vigueur

^I Discours inaugural pour l'année juridique 1897-1898. Catanzaro

dans un pays où voisinent, rattachées par des liens étroits, l'extrême pauvreté et l'extrême richesse.

» Là, entre latifondiste (grand propriétaire terrien) et le cultivateur s'interpose un tiers : l'exploiteur. Celui-ci prend à ferme d'immenses étendues de terrain pour une durée de six ans et pour le loyer annuel de 11 francs la *tomolata* (de 35 ares 3/4). Dans le plan d'ensemble son comprises même les parties qu'on ne peut pas cultiver et le fermier principal paie au taux des terres arables la superficie des ravins, des rochers et du lit des torrents. L'exploiteur divise le domaine en petites parcelles et les sous-loue aux cultivateurs à raison de deux *tomola* de blé par chaque *tomolata* de terre. De la sorte, l'intermédiaire et le propriétaire s'assurent tout profit, au détriment du producteur qui reste seul exposé aux risques et aux aléas de l'exploitation. Et ce dernier n'est pas plus heureux s'il traite directement avec le propriétaire, car dans ces conditions, le domaine est réparti par petits lots entre les paysans qui, la première année ne tirent aucun produit du sol, car, ils doivent se borner à défoncer le terrain : ils ne doivent pas moins payer un loyer de sept à huit francs par *tomolata*. Les années suivantes, ils sèment et ils réservent au propriétaire deux *tomola* de blé par chaque *tomolata* de terre.

» Le propriétaire et l'intermédiaire tirent encore un autre bénéfice de la misère des cultivateurs. Ceux-ci ne sont généralement pas en mesure de se procurer le grain pour les semences; on leur en fait l'avance à la condition qu'ils le restituent au moment de la récolte, avec l'intérêt d'un quart en plus par chaque *tomola*. Et tandis que le propriétaire et l'intermédiaire fournissent des grains mélangés d'un tas de corps étrangers, tandis que les gardiens de leurs magasins ne donnent jamais la mesure pleine un blé propre et passé au crible : il paye ainsi au taux de 31 1/2 pour 100 le grain dont on lui fait l'avance.

» Mais le jour le plus triste pour le travailleur est celui où il faut faire la répartition des grains amassés sur l'aire et qui n'en peuvent pas bouger avant que, comme des oiseaux de proie, aient fondu sur eux les gardiens de magasins; ceux-ci font mettre en sac le grain représentant le loyer et la semence et le font transporter, aux frais du cultivateur, jusqu'au grenier du propriétaire. La saison a été inclemente, les inondations, la grêle, les mauvaises méthodes de culture ont réduit la récolte à presque rien... Qu'importe! Les gardiens implacables sont là, qui veillent à ce que les mesures soient

bien pleines et quel leurs maîtres ne perdent pas un seul grain de blé. Il ne reste au travailleur qu'à se lamenter sur son aire ainsi vidée, accompagnant d'un chœur de malédictions la lourde charrette qui cahote sous le poids des sacs entassés et qui se dirige lentement vers les greniers combles. Là, les produits accumulés attendront le moment propice pour la vente jusqu'à ce que l'abondance des demandes provoque une hausse. Quant au paysan, le peu qui lui reste, s'il lui en reste, il est obligé de s'en débarrasser à vil prix, étranglé par le besoin, acceptant des cours factices imposés par les marchands, ou bien le cédant, aux mêmes déplorables conditions, à son propriétaire. Celui-ci spéculé donc encore une fois sur la misère du producteur en empochant la différence entre le prix auquel il achète son blé et celui auquel il le revendra.

» Si on lui laissait au moins le glanage que, par une tradition d'humanité, et même dans les pays semi-barbares, on abandonne aux pauvres et aux veuves. Mais là, non! Par une clause rigoureusement observée, la glane est réservée au propriétaire, lequel fait suivre les faucheurs accablés de fatigue par des troupeaux de cochons qui ont la libre pâture sur les champs moissonnés.

» Et au-dessous du cultivateur qui afferme la terre pour son propre compte à des conditions aussi impitoyables, il y a les brassiers, les paysans qui travaillent à la journée, et dont le salaire quotidien ne dépasse pas un franc vint-cinq centimes, sauf à l'époque de la moisson, où il peut monter à deux francs, mais pour quelques jours seulement. Si l'on tient compte des jours de fête et de ceux où tout travail est impossible, on peut calculer qu'il leur reste à peine 200 jours qui soient profitables, ce qui abaisse la moyenne du salaire pour toute l'année à 50 ou 60 centimes par jour. Si, par surcroît, le travail se fait rare et si les bras surabondent, les propriétaires en profitent pour abaisser le prix de la main-d'œuvre et, comme cela s'est produit à Isola Caporizzuto, il offre, et le travailleur accepte, 75 et même 50 centimes à la journée, ce qui met la journée quotidienne pour l'année à 30 et 40 centimes!

» Cet état de choses explique la fréquence des vols champêtres qui sont devenus, pour ainsi dire, un métier. Les champs et les bois sont ravagés, car le paysan ne pouvant pas demander au travail ce qu'il lui faut pour vivre, est obligé de se faire voleur, d'émigrer ou de se révolter en masse. La résultante de ces trois facteurs est toujours la même : la démoralisation publique, qui a toujours pour compagne

inséparable la misère publique. De là, une lutte sourde qui, peu à peu, menace d'éclater ouvertement. Et il serait ingénu de croire qu'on peut éviter ces révoltes sans en avoir auparavant éliminé la cause, qui est l'injustice des hommes et le malaise social qui en dérive.

» Et vous imaginez-vous que, dans cet état de misère et de souffrance que n'allège pas l'espoir d'une amélioration quelconque, vous imaginez-vous que, pour que cette classe de travailleurs, abruti par le besoin, ne descende pas jusqu'au crime, il suffise de lui infuser un peu d'instruction et d'éducation?

» Il faudrait combattre la criminalité de préférence dans les régions où la pauvreté sévit davantage, et pour cela, il faudrait améliorer l'état économique des populations en augmentant la production dans de justes et rationnelles proportions.

» En outre, il faut que l'autorité publique intervienne, car je suis convaincu qu'il n'y a rien à attendre de l'initiative privée. Les premiers qui s'opposent à toute tentative sont ceux-là même qui — faisons abstraction de l'intérêt public — devraient s'en faire les promoteurs, dans leur propre intérêt. »

Pour restreindre une criminalité plutôt apparente que réelle, mais qui n'en est pas moins scandaleuse, il faudrait modifier les lois sur le vol rural, qui ne sont, bien souvent, qu'un ramassis d'inutiles vieilleries, et celles sur l'injure et la diffamation, car ces lois, dans le rayon restreint de la Calabre aussi bien que dans le champ politique de l'Italie, constituent un chantage à rebours. Grâce à elles, des gredins doublés d'habiles procéduriers recueillent un double profit de leur propre infamie, s'appuyant pour cela sur la lettre du nouveau Code.

Il conviendrait aussi de protéger et de surveiller les émigrants, parmi lesquels la mortalité est si grande; de multiplier les fontaines publiques, dont la rareté contribue tant à la malpropreté des habitations; de modifier de fond en comble les prisons en les pourvoyant de ventilateurs, de latrines et d'égouts, en empêchant les détenus de communiquer avec l'extérieur et en les transportant autant que possible du rez-de-chaussée aux étages supérieurs.

Il serait bon aussi, au moyen de lois spéciales et d'instructions adressées au clergé, d'éviter les mariages précoces. Il conviendrait de faire des contrats avec des compagnies commerciales ou de consentir

aux communes des prêtres spéciaux destinés à dessécher les marais ou à les convertir au moins en des rizières moins malfaisantes; de redresser le lit des rivières, de transformer en cultures intensives les nombreux champs qui n'ont servi, jusqu'ici, qu'à faire paître les chèvres; de couper les forêts dans le voisinage des routes et des côtes, mais de prohiber, par contre le déboisement sur les montagnes; de prescrire enfin la sélection pour l'élevage du bétail.

La Calabre a des baies et non des ports, ce qui fait que la ligne très longue de ses côtes est fréquentée plutôt par des pêcheurs que par des navires marchands, et que le commerce et la civilisation n'y ont ni débouchés ni moyens de pénétration. Il faudrait établir un vaste port aux deux extrémités de la Calabre, pour le moins sur la mer Ionienne, améliorer autant que possible celui des Cotrone, et, sur la mer Tyrrhénienne, hâter les travaux de Santa Vennera.

Écoles. -- Il est de toute nécessité que le gouvernement reprenne une initiative absolue dans la grave question de l'instruction élémentaire qui, abandonnée à des maires souvent réactionnaires, empire chaque jour davantage, si bien qu'une deuxième génération menace d'être tout à fait perdue pour nous. Il faut exiger que les écoles ne figurent pas seulement sur les registres, mais qu'elles soient réellement fréquentées et confiées à des maîtres laïques; on pourrait attirer les élèves au moyen de récompenses particulières et de secours tels que distributions de soupes, de macaronis et même de vêtements.

Rappelons que les locaux ne pèchent ni par le nombre ni par l'installation. Ce qui manque, ce sont les élèves. Voilà pourquoi il faut préparer le terrain et faire comprendre à ces derniers l'avantage qu'il y a pour eux à fréquenter l'école.

Or, comme il est certain que si, dans nos écoles classiques, on enseignait le français, l'allemand ou un métier pratique, on y verrait accourir dans toute l'Italie un beaucoup plus grand nombre d'élèves, de même il faut faire en sorte que l'école primaire en Calabre révèle clairement sa raison d'être.

Il est inutile d'instituer des écoles de lecture là où les livres manquent, où l'on ne sait à quoi peut servir la lecture ni quels renseignements utiles peuvent se trouver dans les livres.

C'est pourquoi, au lieu de toutes ces écoles où, comme aujourd'hui, on a pour unique point de mire l'alphabet, il serait plus utile d'en ouvrir un certain nombre où l'on enseignerait aux paysans à tirer parti des ressources qu'ils possèdent, par exemple l'amélioration des races ovines et bovine, qui constituent leur principal profit, les moyens d'obtenir la meilleure laine, d'utiliser pour faire de l'engrais des cendres et surtout les os, au lieu de les vendre aux Anglais qui fécondent ainsi leurs grasses campagnes, et combien il est plus avantageux de fabriquer son huile et son vin avec des olives et des raisins frais : c'est, en effet, une méthode détestable et ridicule que d'attendre que les olives et les raisins commencent à pourrir pour escompter un rendement plus abondant. Ce serait un grand bienfait moral et économique que d'instituer des écoles où l'on démontrait quels sont les produits agricoles qui risquent de se vendre le mieux sur le marché, les meilleurs systèmes d'assolements, où l'on donnerait des notions d'économie domestique, d'hygiène et surtout de travail manuel. Certains travaux conviendraient particulièrement aux femmes qui, ne trouvant pas à s'occuper dans les champs, flânent toute la journée, en proie à l'oisiveté et au vice. Les écoles de métiers rendraient d'immenses services aux garçons qui peuvent difficilement les apprendre dans les ateliers du village. Ils pourraient ainsi en vivre chez eux ou dans l'émigration, puisque l'émigration est la seule ressource que nous permette le piteux gouvernement de l'Italie.

Quand la population se sera ainsi pénétrée de tout ce qu'on peut apprendre à l'école dans les livres, alors l'école sera efficace et l'on pourra avec beaucoup moins de frais restreindre le nombre des illettrés.

D'ailleurs, les bonnes mesures économiques concourront également à ce résultat. « Comment pouvez-vous croire, écrit Ruiz, que privés d'aliments corporels, les hommes se résignent à se contenter d'une nourriture purement spirituelle? Le prétendre serait une illusion, et voilà pourquoi lorsque les classes pauvres sont réduites à l'extrême misère, elles tombent du même coup au dernier degré de l'abjection morale. »

Il existe un proverbe chinois qui dit : « Quand le ventre a faim, le cerveau se moque pas mal de l'instruction. »

Hygiène. -- Je crois que, si la mortalité dans les Calabres est si grande, il faut l'attribuer à l'absence de toute précaution hygiénique et

surtout à la précocité des mariages qui stérilise la plante humaine dans sa racine, et qui oblige des milliers d'émigrants à mourir de privations et fatigues. En négligeant la culture des forces intellectuelles on prive l'homme d'une grande source de richesse et de bien-être. L'insalubrité du climat et la mauvaise santé des habitants préparent les voies aux fièvres pernicieuses, au choléra, au typhus, à la fièvre pourprée, à la pustule maligne et à la syphilis qui, plus que dans tout autre pays, y font des moissons de victimes.

Les sous-préfets devraient inviter les grands propriétaires de chaque commune à améliorer les habitations, à pousser leurs colons à s'établir hors du cercle des bourgs et des villes, à vivre à l'air libre et sain de leurs fécondes campagnes.

Grâce à de sévères arrêtés municipaux, on interdirait la destruction des bois, la vaine pâture des chèvres et des porcs, on détruirait les chiens errants qui n'ont pas de maîtres, on adopterait un système uniforme de latrines et d'égouts, et la rue appartiendrait aux hommes et non à d'immondes quadrupèdes.

Il serait aussi très urgent d'exiger des communes qui ont plus de 10.000 habitants et qui se trouvent éloignées des grands centres, qu'elles construisissent un hôpital pour les pauvres infirmes qui sont souvent réduits à étaler en public leurs difformités et leurs maux, ou bien à se tapir sur leurs grabats, mourants et affamés.

Dans les petits villages, il serait en outre de toute nécessité d'instituer un dispensaire gratuit pour les pauvres souffrant d'affections chirurgicales, vénériennes et syphilitiques, d'ophtalmies et d'autres lésions chroniques, et dont la direction serait confiée au médecin appointé.

Il faudrait également contrôler la prostitution, qui cause tant de ravages, accomplir rigoureusement dans chaque localité, quelque minime qu'elle soit, la visite sanitaire et ne relâcher les filles publiques que le jour où elles seraient tout à fait guéries.

Il suffirait pour cela de dépenser le quart des sommes que ces populations gaspillent en honneurs et en offrandes pour leurs saints préférés qui ne leur en demandent pas tant. On commencerait ainsi à désintéresser de ces pompes païennes, sans trop l'irriter, la mobile fantaisie populaire. Dans tous les cas, il serait absolument

indispensable d'arracher aux administrateurs souvent peu intègres qui les dirigent les maigres hôpitaux qui sont encore sur pied et de les confier à des personnes honnêtes, riches, sûres, autant que possible à des médecins.

Les nombreuses eaux ferrugineuses et sulfureuses que j'ai déjà signalées dans les Calabres sont ignorées de la plupart de ses habitants et ne s'exportent jamais, à ce point qu'il est impossible de les trouver même dans les meilleures pharmacies. Il serait très utile d'en populariser l'emploi pour le plus grand bien des scrofuleux et des anémiques qui pullulent chez nous et que ces affections déciment.

Il conviendrait de prendre une série de mesures analogues contre les ophtalmies granuleuses et même, étant donnée la grande extension du mal, je crois que le meilleur parti serait d'organiser des dispensaires ambulants qui fonctionneraient un mois dans chaque village, de manière à remédier aux cas les plus graves, à enseigner aux malades ou à leurs parents les moyens de se soigner, et dans tous les cas, de les mettre en garde contre la méthode absurde des émoullients et contre les dangers de la contagion.

J'ai déjà parlé de la nécessité urgente qu'il y avait à chercher et à mettre en vigueur les moyens les plus efficaces d'améliorer l'hygiène morale de ces populations. Une implacable et impartiale justice est de rigueur pour réformer chez elles le sens du juste et pour leur imposer le désarment.

Mais, pour seconder l'hygiène morale, il faudrait créer, répandre et soutenir avec les deniers publics des petits journaux de province, rédigés de préférence en dialecte, faire afficher dans les cafés et à la porte des municipes les télégrammes politiques qui, si je ne me trompe, sont adressés aux sous-préfets. Ce serait là une excellente mesure pour déjouer les étranges et absurdes nouvelles que les partis mettent en circulation.

Il serait également utile de créer des théâtres dans les localités qui en manquent. On pourrait les aider en mettant à leur disposition soit des édifices publics, soit les locaux des cercles de lecture, des sociétés agricoles et politiques, dût-il en résulter quelques exagérations provoquées par un libéralisme ignorant et outrancier, car il vaut mieux avoir devant soi quelques ennemis déclarés que des masses d'indifférents.

Il ne serait pas mauvais non plus de célébrer en grande pompe, et notamment par des feux d'artifice ces rares fêtes politiques. Cela contribuerait à secouer l'inerte cerveau du peuple, à l'initier à une nouvelle vie publique, tout préoccupé qu'il est des cérémonies du culte et des querelles de clocher.

Mais, pour l'exécution de ces mesures, il ne faut point s'en rapporter aux autorités locales.

Les maires sont timides ou circonvenus par l'opinion de clocher qui suspecte et combat tout ce qui vient du gouvernement. Les fonctionnaires de la sûreté publique pèchent souvent par connivence, par crainte ou par une singulière indolence.

Toute autre autorité, lorsqu'elle ne se vend pas, se laisse intimider ou tromper, ou bien, dans l'effort d'une lutte continuelle, elle s'énerve et finit par se lasser.

On ne peut, d'autre part, exiger que les ministres soient partout, comme c'est le cas, dit-on, de la Providence divine. Mais ils pourraient stimuler et tenir en alerte le zèle des fonctionnaires locaux au moyen de visites répétées opérées à l'improviste par des inspecteurs intelligents et sévères qui jouiraient, au cours de leurs missions extraordinaires, de tous les pouvoirs d'un ministre, et qui ne seraient retenus par aucun lien ni par aucune crainte.

Ce serait là l'unique façon de remédier aux maux d'une centralisation nécessaire à l'immobilité gouvernementale et de rendre salubre et fécond un terrain où germent, ignorés, les plus nobles esprits et les cœurs magnanimes, dignes de leurs antiques ancêtres.

Problèmes du jour

XVI

LE PÉRIL NOIR EN FRANCE

I

[Retour à la table des matières](#)

La France et Paris en particulier sont depuis longtemps la coqueluche des pays civilisés. Même les peuples qui surpassent de beaucoup les Français pour la variété et l'étendue des connaissances, pour l'absence de préjugés, leur activité industrielle, leur production scientifique ou artistique, leur richesse, etc., tels que l'Anglais, l'Allemand et l'Américain du Nord, se sentent, malgré leur orgueil, plus ou moins subordonnés à la France dans leur for intérieur et ils se trouvent devant elle dans le même état de demi-infériorité que le savant issu de la plèbe devant un noble ou un inutile « dandy ».

Cela tient à ce que la France possède vraiment un grand nombre de qualités charmantes qu'il est rare de trouver réunies chez un seul peuple : richesse et activité industrielle et agricole; courtoisie alliée à la grâce; liberté politique complète, au moins pour la presse et le droit de réunion; administration au fonctionnement sévère en même temps

que respect sincère des lois, comme chez les peuples du Nord. Que si l'originalité scientifique y est rare, il y a ou du moins il y eut autrefois, une grande faculté d'assimilation des découvertes étrangères, une aptitude incomparable à les faire digérer par les autres; si la *popularisation* et la *vulgarisation* (deux mots absolument français) viennent à manquer à une doctrine, celle-ci a toutes les peines à faire son chemin dans le monde et bien souvent elle est perdue sans route. Sans Voltaire, Newton aurait pénétré en Europe cinquante ans plus tard, comme peut-être Darwin sans M^{me} Clémence Royer.

Ajoutons enfin que la Révolution de 1789, malgré tous ses désordres et sa rhétorique sanglante, a donné une telle impulsion au progrès des idées dans une grande partie du monde européen qu'elle leur a fait parcourir en quelques années une carrière qu'elles auraient eu de la peine à accomplir en un siècle.

Mais celui qui, actuellement, étudie à fond la France, constate avec douleur que cette dernière raison de la sympathie universelle dont elle jouissait, a disparu tout d'un coup. Le monde se réveillant comme d'un songe pénible, s'aperçoit qu'il lui manque le grand phare qui l'éclairait, et il marche à tâtons, car il n'a plus l'appui sur lequel il avait toujours compté pour aller plus avant vers la lumière.

C'est ainsi que le mouvement économique s'est arrêté presque tout d'un trait, en France, ces dernières années. L'illustre Paul Leroy-Beaulieu l'avait déjà entrevu, dès 1897 (6^e édition du *Traité de la science des finances*, page 865) dans une étude sur le rendement des impôts qui établissait un arrêt dans leur progression. Et les statistiques pour l'an 1900 ne lui ont que trop donné raison, car il en ressort nettement une diminution du rendement de presque tout les impôts, sauf pour l'enregistrement, l'impôt sur la rente mobilière, les droits de timbre et les contributions directes (*V. l'Économiste français*, 8 février 1900). La statistique du premier semestre du 1901 accuse un déficit de 69.493.800 francs par rapport à la même période de l'année précédente, et il n'y a que les impôts du timbre et sur les valeurs mobilières, les recettes des postes et des télégraphes qui présentent une légère augmentation. Le déficit est de 30 millions pour les douanes et de 20 millions pour les contributions indirectes (*Économiste*, 20 juillet 1901).

Mais la déchéance est pire, sinon dans le mouvement littéraire qui est encore florissant, du moins et particulièrement dans les choses de

science et de philosophie. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le catalogue de la Bibliothèque de philosophie contemporaine des dix dernières années et de le comparer à celui de la période correspondante; de se rappeler la protestation tant applaudie de M. Brunetière contre la science, et la répugnance presque générale à accueillir toute nouvelle école de synthèse historique et de philosophie naturelle, d'Auguste Comte à Darwin, à Taine et à Renan.

Loin de vulgariser les nouvelles doctrines, comme par le passé, la France s'en est faite l'adversaire tenace, tantôt par une critique sévère, tantôt par l'étouffement du silence, entourant sous la forme du chauvinisme et du nationalisme le pays d'une sorte de muraille de Chine, qui empêche toute pénétration d'idées nouvelles, tout rayonnement de l'étranger, comme s'ils étaient une offense à sa propre grandeur. Même le socialisme, qui est l'expression peut-être trop précipitée, mais à coup sûr la plus avancée de la pensée et de l'activité modernes, s'y est transformé en une série de rivalités personnelles et de groupes de clocher. L'Exposition universelle, qui fut la plus belle manifestation de ce genre depuis que le monde existe, n'est même pas parvenue à rompre ce magique et triste isolement qui contraste avec les sentiments de bienveillance de l'univers entier à l'égard de la France.

II

[Retour à la table des matières](#)

Comment expliquer un pareil phénomène? Insensiblement mais progressivement, les congrégations religieuses et assomptionnistes en particulier, ennemis les plus acharnés de toute pensée moderne, croissant en nombre et en richesse (I) ont réussi à s'emparer de la France jusqu'à l'assujettir complètement.

I Il est bon de savoir que, dès 1879, on évaluait à 1.468 le nombre des congrégations religieuses (1.305 de femmes), dont 714 seulement étaient autorisées. Le clergé séculier comptait 95.055 membres et le régulier 114.134 (Bloch, *Annuaire d'économie politique*, 1899)

Et l'augmentation constante du rendement des impôts de mainmorte prouve indirectement la progression du clergé régulier :

| | |
|-------------------------|-------------------------|
| 1893...6.525.725 francs | 1896...6.738.684 francs |
| 1894...6.598.014 francs | 1897...6.873.768 francs |
| 1895...6.638.866 francs | 1898...6.886.558 francs |

(*Annuaire statistique de la France*, ministère du commerce, 1899, page 353.)

En apparence, pour l'observateur superficiel, c'est Loubet qui est président de la République et Waldeck-Rousseau son premier ministre; mais en réalité, les vrais maîtres du pays ce sont les pères Bailly et du Lac, chefs des assumptionnistes et des jésuites, et Drumont, le mystique sanguinaire, le Marat à rebours de la réaction vaticanesque,

Comment ces hommes-là ont-ils réussi à faire une si large brèche dans la patrie de Voltaire et de Diderot? Avant tout, avec leur argent, car suivant les documents récemment publiés à l'occasion de la loi sur les congrégations religieuses^I, on évalue à plus de 3 milliards 70 millions, le mouvement de leurs fonds mobiliers officiellement reconnus. La valeur de leurs propriétés immobilières s'est quadruplée de 1878 à 1900, et particulièrement dans la Seine, le Nord, le Rhône et la Gironde. Et c'est ainsi que les congrégations possèdent un capital supérieur non seulement à celui de toute autre association française, mais encore à celui des grandes puissances européennes.

Et cette richesse, elles l'ont acquise par des captations de testaments et des donations, mais aussi par des procédés vraiment modernes, par l'industrie, en marchant avec leur temps quand cela pouvait leur profiter, même en s'adonnant aux industries mondaines, ce qui témoigne chez eux d'une culture et d'une intelligence supérieures à celles de notre clergé, et qui explique, à son tour, leur succès. On évalue à 2.500 les couvents qui exercent différents métiers; 184 font de la droguisterie, 479 de la confection et du linge, 33 de la fausse bijouterie, 8 ont des bains publics, 2 des cirques ambulants qui parcourent les foires, 5 vendent des vins en gros, 2 de l'alcool, 6 fabriquent des liqueurs également en gros, parmi lesquels les fameux chartreux de Grenoble.

Les congréganistes pratiquent aussi la grande industrie de la presse qui, outre les gains qu'elle leur procure, leur permet de conquérir l'opinion publique. Non seulement Paris mais encore chaque département a une ou deux *Croix*, qui tempêtent féroce-ment contre toute innovation, qui se tirent à plus de douze millions d'exemplaires par semaine, et qui peuvent se vendre à un prix si réduit qu'elles défient toute concurrence. Et, ce qu'il y a de plus grave, c'est que les moines finissent par acquérir à prix d'argent non seulement

^I Sur le travail de recensement des congrégations en France. Notes communiquées aux journaux en 1900. Paris.

l'administration de nombreux journaux, mais encore celle de Revues scientifiques appartenant aux partis les plus extrêmes, et dans lesquels ils peuvent naturellement ou infiltrer ou imposer leurs idées.

Ils ont surtout su s'imposer par l'instruction publique, de telle sorte qu'ils ont fini par tenir dans leurs mains presque tout l'enseignement secondaire.

En 1865, sous l'Empire, les écoles cléricales comptaient 35.000 élèves. En 1876, ce chiffre s'élevait à 49.000, en 1884, sous la loi Ferry, il était de 51.000, sous le ministère Méline, de 62.000 et il atteint aujourd'hui le chiffre de 92.000, tandis que le nombre des élèves dans les établissements libres tombait de 43.000 à 9.000, et qu'il restait presque stationnaire dans les écoles du gouvernement, et, qui pis est, les congrégations dominaient surtout dans les écoles qui ont la plus grande importance, pour plus d'un tiers dans celles qui forment les officiers et les agronomes, et pour plus de la moitié dans les écoles navales : ce n'est donc point un vain mot que d'affirmer que l'éducation cléricale tient entre ses mains plus de 50 pour 100 des élèves.

Et cette influence est doublée par celle, d'ailleurs louable, de la bienfaisance. Ayant créé des hôpitaux, des cercles de récréation, des asiles pour l'enfance, les congrégations s'attirent de la reconnaissance et elles inspirent en même temps à leurs obligés un respect absolu pour l'autorité du Vatican; par là, elles acquièrent une grande influence dans les milieux. Elles s'insinuent dans les familles au moyen d'une police domestique qui relève les taches, les côtés faibles qu'il peut y avoir dans l'entourage de chaque électeur, comme on l'a constaté par des documents découverts au cours d'une perquisition chez un père assomptionniste.

En même temps que la *pensée*, ils ont cherché à conquérir aussi les *penseurs*. Peu à peu, tous ceux qui combattaient sur la brèche du progrès ont été ou « conspués » ou réduits à composer avec le prêtre, sous les auspices et avec la complicité de l'Académie française, qui a toujours obstinément défendu le passé. Nous avons ainsi vu le doux Coppée devenir fanatique, même féroce et vaticaniste. Daudet était sur le point de le devenir, au moment de sa mort. Même Bourget, le sensuel psychologue des femmes du monde, a été acquis à la condition qu'on ferait une édition « monstre » de ses œuvres, où seraient toutefois supprimées toutes les maximes libérales ou positivistes.

Quand ils ne peuvent pas amorcer l'homme par l'or ou par les promesses, ils accaparent la femme par le confessionnal, et ainsi les filles et les femmes des chefs les plus libéraux en France sont dans leurs mains.

Ils tiennent surtout l'armée. L'empire s'est accomplie lentement et par des voies différentes, la première, comme nous l'avons déjà vu, par leur infiltration dans les collèges militaires, où ils sont en majorité, et par l'art avec lequel ils poussent les familles aristocratiques à y faire entrer leurs enfants.

D'un calcul fait par Niceforo il résulte que 12 généraux et 50 colonels français portaient des noms d'émigrés^I.

Pour les militaires d'un rang inférieur, les congrégations ont trouvé des moyens d'attraction plus pratiques. Au sortir de la caserne, le dimanche, les hommes sont happés au passage par de certaines personnes qui les invitent à aller à la messe avec elles dans une église ou chapelle de tel quartier déterminé. À la troisième fois, ils reçoivent une espèce de médaille ou de jeton qui leur donne le droit de pénétrer dans des cercles spéciaux; et quand ils ont un certain nombre de ces médailles, sur lesquelles sont gravés le sabre et la croix unis dans un rapprochement symbolique, on les récompense directement avec de l'argent^I.

Le pèlerinage de Paray-le-Monial, que les jésuites opposaient à l'Exposition universelle, était sous le patronage et sous la direction d'un amiral, M. de Cuverville, qui écrivait dans ses remerciements à la Compagnie de Jésus : « *Mon nom vous appartient. Le Christ et le drapeau français doivent s'unir dans un même faisceau.* » Il y a quelques mois, le général Jeannerod devant offrir une fête militaire le vendredi, en demanda la permission à l'évêque. À Marseille, l'Union fraternelle de la clientèle catholique qui a pour objet de boycotter les maisons de commerce dont les patrons ne sont point des coréligionnaires fervents, a un comité de neuf membres qui sont tous officiers, sauf le président, qui est un jésuite. Beaucoup d'officiers sont immatriculés plus ou moins secrètement aux *Cryptes* et parmi les chevaliers de Saint-Maurice.

^I Niceforo, dans la *Revue populaire de politique* 1901, page 85.

^I *Id. ibidem.*

Au menu peuple on ne donne pas seulement des espérances de gloires futures, des billets de banque pour le Paradis et la vue réellement imposante du temple dédié au Sacré-Cœur sur la butte Montmartre, mais on lui procure encore des avantages immédiats au point de vue de l'intérêt ou de la vanité : aux marchands en détail les couvents offrent leur clientèle et celle du faubourg Saint-Germain, dont ils disposent comme d'une propriété privée; aux bourgeois enrichis qui n'ont plus besoin de cette aide, ils offrent le précieux honneur d'être admis de temps en temps dans les maisons seigneuriales où les grandes dames, tout en se moquant d'eux en petit comité, les reçoivent avec une amabilité empressée et les rallient ainsi doublement à leur sainte bannière.

Quand aux nobles, qui constituent vraiment le pivot de leurs opérations, les congrégations ont trouvé un moyen assez singulier de les attacher à leur parti, et spécialement aux idées antisémites, en leur faisant épouser les filles des milliardaires d'Amérique et de ... juifs enrichis, lesquelles, sous l'influence de leurs maris, et pour faire oublier leurs origines abhorrées, deviennent le centre le plus violent de l'antisémitisme et de l'antilibéralisme.

Pour le peuple des campagnes ^I et pour les ouvriers de la province, qui sont le vrai noyau de la République, les moines ont employé d'autres procédés. Ils ont fondé, par exemple, les cercles de Jésus ouvrier, dont l'objet apparent est de procurer des distractions aux travailleurs, les jours de fête, mais dont le but réel est de les rallier à l'Église. Leur arme est le *livret* ou diplôme de *sociétaire*, livret auquel tout membre du cercle a droit et qui contient les noms de tous les chefs d'usine français affiliés à l'œuvre; l'ouvrier peut se présenter chez ces derniers dans toutes les villes, sûr d'y trouver du travail, du secours ou de l'augmentation en qualité de contremaître.

À côté de ces cercles, et à l'imitation des protestants anglais, ils ont ouvert, initiative louable, des bars de tempérance; puis, voyant que les ouvriers s'accommodaient mal des boissons qu'on y servait, ils ont transigé et, pour garder ces derniers sous leur domination, ils ont permis qu'on leur vendît le *petit verre* et l'alcool à des prix moindres que chez les débitants laïques. Ceux qui fréquentent ces bars ne sont

^I Arvède Barine, *l'Œuvre de Jésus ouvrier*, Paris, 1885.

point tenus de suivre avec assiduité les cérémonies religieuses, comme dans les cercles. On les retient au moyen d'exercices de gymnastique, de jeux de toutes sortes, de comédies entremêlées de psalmodies et souvent aussi, de chansons grivoises que les surveillants feignent de ne pas entendre, de même qu'ils ferment complaisamment les yeux sur les écarts de conduite de leurs nobles affiliés. Mais une fois pris dans le filet, les membres des cercles ouvriers deviennent leurs esclaves; ils doivent une obéissance aveugle aux directeurs; ils n'ont pas le droit de discuter les ordres venus d'en-haut, quels qu'ils puissent être, ni d'avoir de amis en dehors de ces cercles qui, notons-le bien, ne sont point dirigés ouvertement par des prêtres, mais par des personnes à leur dévotion. Or, pour se faire une idée exacte de la diffusion de ces cercles, il faut se rappeler que, en huit années seulement, de 1870 à 1878, leur nombre a atteint 3.000, chacun ayant plusieurs milliers d'adhérents.

III

[Retour à la table des matières](#)

Armés ainsi jusqu'aux dents, avec une base d'action aussi étendus, prêtres et moines s'ingénient à mettre la France sous le joug du Vatican en la détachant complètement de la pensée moderne. Ils ont su, pour cela, employer les moyens les plus nouveaux et les plus singuliers. Tout d'abord, ils ont mis à profit les fiers sentiments de patriotisme que les défaites de 1870 avaient si fortement aiguisés. La France, déjà belliqueuse au temps de Césars, développa dans les guerres sinon toujours heureuses, mais du moins gigantesques de Louis XIV et de Napoléon, sa soif de conquêtes, non seulement pour l'appât de la richesse et de la possession, mais uniquement par amour de la conquête, pour assujettir les autres peuples, fussent-ils des frères moins forts plutôt que des ennemis.

Ce sentiment devait se changer en frénésie, sous l'aiguillon de la défaite. Et voilà nos braves pères assumptionnistes qui se mettent à irriter la plaie et à greffer sur le vieux tronc du chauvinisme le nationalisme nouveau, presque médiéval, qui méprise tout ce qui n'est pas français et dédaigne toute continuité de rapports avec l'Europe et l'Amérique, qui exalte les lointaines et stériles conquêtes ruineuses

pour le budget et qui exposent le pays à de formidables périls, dont la raison souveraine est l'atavique formule « tout étranger est un ennemi » formule qu'on applique immédiatement non seulement au juif (dont la haine peut se justifier jusqu'à un certain point par les quelques gouttes de sang étranger qu'il a dans les veines), mais encore au protestant par le seul fait qu'il n'appartient pas à la religion de la majorité. Ainsi, peu à peu va s'obnubilant toute pensée moderne et s'effacent les radieuses traditions de 1789, que l'on calomnie dans les écoles, puisqu'on va jusqu'à dire que le nombre de ses victimes fut infini, alors qu'il ne dépasse pas le chiffre de 30.000, et que l'on trouve trop doux et parfaitement justifiés les massacres de la Saint-Barthélemy.

On connaît les prédications du père Didon; suivant lui, les soldats seraient les sauveurs de la société et il faudrait tout leur sacrifier. On sait que les prêtres ont essayé de jeter la France contre l'Italie, à propos du pape dont ils ont représenté l'alliance aux Français comme le plus précieux et le plus puissant des appuis sur lequel ils pussent compter.

Les jésuites ont également mis en oeuvre le respect pour la mode et pour l'opinion publique que l'on a partout en France et particulièrement à Paris. « Le positivisme, le darwinisme, le libéralisme économique -- font-ils insinuer par les nombreux organes grâce auxquels ils tiennent toutes les intelligences, depuis l'école enfantine jusqu'à l'Institut -- sont des idées surannées, qui ont fait leur temps, qu'on ne discute plus et qui font rire. »

Or, dans un pays qui craint surtout le ridicule, quel homme appartenant à la moyenne oserait soutenir une idée dépréciée? Et ainsi, tandis que le monde évolue rapidement vers le progrès et vers la négation de toute influence de l'Église sur l'éducation et sur la politique, les jésuites réussissent à implanter dans le public l'opinion contraire.

De la sorte, le protectionnisme le plus aveugle a fait son chemin, qui se résigne à perdre 5 pour 100 pourvu que les autres peuples en perdent 10, qui favorise l'inertie en la récompensant, et qui porte ainsi une atteinte très grave aux sources de la richesse publique, à l'industrie et à l'agriculture.

Cela explique aussi l'extension du fonctionnarisme, qui est le plus subtil narcotique de l'énergie individuelle, presque autant que son frère jumeau, le militarisme ^I.

La puissance illimitée des jésuites et le but auquel ils tendaient furent mis à nu à propos de l'affaire Dreyfus, qui devait leur servir à préparer une Saint-Barthélemy morale sur les hérétiques et les libéraux. Toutes les armes dont ils se sont servis, les faux, les calomnies, les mandats d'assassiner portent, en effet, la marque, pour parler comme Sarpi, du terribles *stylum Romano Ecclesioe*, ou pour mieux dire, des jésuites qui en sont la phalange privilégiée. Ce qui prouve bien qu'ils étaient les principaux meneurs de l'affaire, ce sont les conciliabules du père du Lac à Bruxelles avec des généraux connus par leur antidreyfusisme, qui ourdirent la ténébreuse intrigue, l'action de ce dernier sur M^{me} Pays et sur Félix Faure, les prières contre Dreyfus recommandées par les curés de campagnes, la coopération constante des journaux cléricaux et antisémites et, ce qui est pire, des jeunes étudiants dirigés par les prêtres et qui ne pouvaient agir ainsi qu'à leur instigation, car les sentiments généreux qui sont le propre de cet âge poussent toujours les jeunes gens à soutenir les opprimés contre les oppresseurs, tandis que nous avons vu Zola lutter seul, *conspué* par toute cette jeunesse qui aurait dû faire de lui son héros.

Gambetta avait bien deviné l'immense danger que les cléricaux faisaient courir à la France par leurs sourdes menées, lorsqu'il s'écriait : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Et en effet, pour un pays qui fut jusqu'ici à la tête de la pensée moderne, comme la France, l'affaire Dreyfus a été plus désastreuse que Sedan et que Waterloo. Quand on a vu une majorité applaudir la triste sentence du tribunal de Rennes, se complaire aux articles féroces de Drumont et de Rochefort et aller jusqu'à proposer d'arracher les yeux aux magistrats de la Cour de cassation et de mettre des araignées dans leurs orbites ainsi vidées, on est forcé de conclure que ce grand peuple était, à ce moment, à un tel point perverti par le fanatisme clérical qu'il en perdait non seulement le sentiment de la justice mais celui de la pitié, qui est le premier à se développer, à l'aube de la civilisation.

^I REVUE DES REVUES, 1900 — *Le Proletariat intellectuel*.

Et si la France n'a pas la force de secouer le joug des jésuites, comme elle l'a déjà fait pour les nobles, elle pourra encore s'appeler une République de nom, mais une République esclave des Druides, ce qui est pire que d'être asservi à l'étranger, car les corps réduits à l'esclavage peuvent se libérer, mais les âmes jamais.

IV

[Retour à la table des matières](#)

Aura-t-elle la force de la faire? Nous voulons l'espérer. Un groupe d'hommes s'est dressé contre l'avalanche cléricale, ayant à sa tête Zola, Finot, Picquart, Reinach, Richet, Claretie, Leroy-Beaulieu, Margueritte, A. France, Bernard Lazare, Trarieux, Jaurès, Clemenceau, Waldeck-Rousseau, etc.; mais ce serait une erreur de croire qu'ils soient une vraie majorité. Les obstacles effectifs, opposés à chaque pas, par la Chambre à la loi sur les Congrégations présentée par M. Waldeck-Rousseau et qui a fini par être tronquée dans sa partie vitale, celle qui les privait de leur arme la plus puissante, la richesse, prouvent que, bien qu'elle soit une élite et qu'elle ait par tradition le respect du gouvernement, la Chambre ne possède point une majorité vraiment anticléricale.

Et puis, même les mesures de M. Waldeck-Rousseau, si elles avaient été intégralement adoptées, n'auraient pas été suffisantes. Si grégations de leurs moyens de subsistance, elles en auraient peut-être limité l'action pendant quelques années. Mais, par le moyen de leurs affiliés, elles auraient continué à vivre également, comme malgré leur suppression momentanée, elles se reconstitueront plus fortes et n'en distribueront pas moins, par le canal de leurs adeptes, l'enseignement qui leur a été officiellement enlevé.

C'est la tendance théocratique, théologique et militaire du pays qu'il faut vaincre. Car si la France se laisse lentement mais progressivement étouffer par les jésuites, cela ne peut pas tenir à une série de circonstances exceptionnelles qui ne lui ont pas manqué, il est vrai, mais qui se sont aussi bien produites dans d'autres pays. Cela ne tient pas non plus à l'extraordinaire habileté des prêtres, également constatée ailleurs (et nous, Italiens, nous en savons quelque chose.)

La cause en est dans une antique prédisposition de la race, signalée dès les premiers temps de la civilisation gauloise; dans l'énorme influence des druides, et qui se manifeste dans toute son histoire par sa devise *Gesta Dei per Francos*, par sa reconnaissance du fatal pouvoir temporel de l'Église, par les guerres qu'elle a entreprises pour le soutenir, par la nuit de la Sainte-Barthélemy, les Dragonnades, la Révocation de l'Édit de Nantes, par le fait que la France a été le premier berceau de l'Inquisition et qu'elle a procuré les premiers secours à Ignace de Loyola, le fondateur de la secte jésuitique.

César (*De bello gallico*, liv. VI) écrit au sujet des anciens Gaulois que « la plèbe était une race de serfs, incapables d'audace et de résolution, dans les mains des nobles, dont les uns sont des chevaliers et les autres des druides. Et ceux-ci ne président pas seulement aux choses divines, aux sacrifices; ils interprètent la religion, instruisent une grande quantité de jeunes gens, sont des juges, et quiconque brave leurs sentences est mis en interdit par eux et fui par tous les autres comme un pestiféré. » Et plus loin; « Les Gaulois sont tous exagérément adonnés à leur religion. »

Dion Chrysostome dit (*Orat.* 49): « Les druides sont plus puissants en Gaule que les rois, car les rois ne peuvent rien faire et rien décider sans eux. Ils ne sont que les exécuteurs des jugements des druides, bien qu'ils soient assis eux-même sur des trônes d'or, qu'ils habitent de vastes demeures et qu'ils donnent de somptueux festins. »

César note que, lorsque les Gaulois étaient malades et qu'ils couraient un danger dans la bataille, ils immolaient des victimes humaines.

Pour prouver combien ils étaient intolérants en matière de croyance, Cicéron disait (*Pro Fonteio*): « Les autres peuples se mettent en guerre pour défendre leur propre religion, les Gaulois pour combattre la religion des autres. »

L'influence de la race en France éclate dans l'exemple que nous donne le Canada : tous les territoires où le Français prédomine se signalent par une extraordinaire religiosité et par la suprématie du prêtre. Chacun sait qu'on y a restitué aux jésuites les biens qui avaient été séquestrés, au siècle dernier, qu'à Québec les prêtres ont

encore droit à la dîme (1/26 de l'impôt), qu'ils y dirigent exclusivement les écoles primaires, et jusqu'aux écoles supérieures qui sont sous la tutelle des évêques.

Le résultat de cet état de choses c'est que les universités (comme l'a révélé tout récemment Mosso dans son livre *la Démocratie dans la religion de l'Amérique du Nord*) y sont beaucoup inférieures à nos écoles secondaires et qu'un même professeur y enseigne sept ou huit matières différentes, les plus disparates et qui ne sont à peu près d'aucune utilité pratique, Mosso me racontait que non seulement toutes les affaires municipales y sont entre les mains des prêtres, mais encore la direction des bals masqués, si bien que quiconque entre à Québec peut encore se croire dans une ville du moyen âge ^I.

L'histoire a déjà enregistré que les curés du Canada se sont opposés à la guerre de l'Indépendance au point de refuser la sépulture en terre sainte aux hommes morts dans une révolte. Le droit civil y est encore tel qu'avant la Révolution.

V

[Retour à la table des matières](#)

Il est désormais trop difficile de déraciner en France des tendances aussi invétérées. La nouvelle loi n'y suffirait pas, même rigoureusement exécutée, même si l'on appliquait sérieusement, ce qui n'aura pas lieu, la disposition qui arrache les enfants aux religieux

^I Cet état d'esprit se reflète dans l'activité commerciale. À ce point de vue, on peut dire que les habitants du Canada sont bien au-dessous de leurs voisins immédiats de l'Amérique du Nord ; leur exportation, pareille à celle des peuples semi-barbares, se réduit aux matières premières : plâtre, fer, naphte poisson, pétrole, bois charbon, or. Seule la production du fromage y a triplé en dix ans ; mais par contre, celle du beurre y a baissé de près de la moitié, et il en est de même pour les laines, les fourrures et l'or, et cela malgré une situation maritime merveilleuse. Le mouvement des échanges y est réduit, suivant Reclus, à 200 francs par tête, c'est-à-dire à un peu moins qu'en France. Seules les régions anglaises et protestantes ont vu naître des raffineries de sucre, des filatures, des manufactures de coton et des scieries mécaniques. Un phénomène plus important c'est qu'à Québec, la province la plus catholique du Canada, le nombre des lettres échangées n'est monté que de 15 à 20 par tête, de 1891 à 1899, tandis que dans la protestante Colombie anglaise, la proportion est de 24 à 44 et de 16 à 28 dans le New Brunswick (*Annuaire statistique du Canada*, Ottawa, 1899). Notons encore que, dans ces derniers siècles, le Canada n'a pas donné un seul homme de génie, ni même un homme supérieur.

et les oblige à fréquenter les écoles laïques, car l'infiltration de l'influence cléricale est si puissante dans les écoles et dans l'esprit des maîtres que l'enseignement laïque ne donnera pas de meilleurs résultats que l'enseignement clérical; peut-être même seront-ils pires, les cléricaux n'ayant eu, dans la circonstance, qu'à changer de costume.

Pour empêcher leur influence directe, il faudrait enseigner des matières qu'ils ne connaissent pas et qu'ils ne puissent pas professer. C'est pourquoi, à l'enseignement classique dans lequel les prêtres sont passés maîtres et grâce auquel ils réussissent merveilleusement à fossiliser le cerveau de la jeunesse, il faut substituer celui des sciences naturelles, du commerce, de l'industrie et des langues vivantes. L'histoire sérieusement documentée des religions paralyserait les tristes effets du catholicisme. Il serait bon aussi d'introduire sur une plus vaste échelle dans les écoles primaires le travail manuel et agricole, vis-à-vis duquel le jésuite se trouve à peu près dans la situation d'un poisson hors de l'eau.

Pour remettre en honneur l'esprit cosmopolite qui contribua pour une si grande part à répandre l'influence française, il faudrait ouvrir de tous côtés les portes du pays à la plus complète liberté économique et obliger les jeunes gens à voyager un certain temps dans les centres les plus civilisés d'Europe et de l'Amérique du Nord, avant de leur confier un emploi quelconque. Ils se débarrasseraient ainsi de ce sentiment du *moi*, grâce auquel ont germé et grandi les préjugés nationalistes qui séparent ce grand peuple de l'humanité vraiment civilisée.

Après ces réformes, après cette forte nourriture donnée à l'âge le plus apte à la formation des sentiments, il sera possible de faire régner en France, comme à l'époque des Encyclopédistes, la mode du progrès et de la liberté, mode qui a son trône à Paris et contre laquelle il se rebelle avec tant d'acharnement.

Et alors, tous les artifices du jésuite seront déjoués, et le grand phare de 1789 resplendira de nouveau en France.

VI

[Retour à la table des matières](#)

L'exemple de la France est éminemment instructif pour nous autres, Italiens. Nous n'avons vraiment pas à craindre comme imminent le péril noir, mais il surgira le jour où, devant l'inutilité des répressions plus ou moins violentes, les partis dirigeants, au lieu de capituler devant les nécessités économiques modernes, trouveront plus habile de s'entendre avec le Vatican, comme on a pu le deviner à de nombreux indices. Que ceux-ci apprennent, par l'exemple de la France, qu'ils obtiendront peut-être ainsi un triomphe momentané, mais un triomphe qui peut coûter l'honneur et la vie du parti, et plus tard, du pays tout entier. Nous n'avons pas non plus aussi enracinées dans le cœur les aspirations soldatesques, puisque nos classes dirigeantes sont obligées de se donner beaucoup de peine pour les réchauffer. Que l'exemple de la France leur montre donc quels sont les fruits du militarisme : injustices flagrantes à l'intérieur, violences exagérées à l'extérieur, qui aboutissent finalement à de graves défaites, sans compter les dépenses énormes qu'il faut s'imposer pour sauver de ruineuses apparences.

Que la France nous enseigne, enfin, qu'à fomentier les excès du patriotisme on peut devenir inconsciemment injuste et violent à l'égard des peuples de même race, des peuples frères.

Ce n'est pas qu'il faille étendre ni émousser le sentiment très noble de l'amour de la Patrie; mais il faut savoir le régler, l'orienter vers des entreprises dignes de la civilisation nouvelle. Il ne faut point chercher à dominer les autres peuples par une violence qui provoque toujours une violence plus grande, mais à les surpasser dans les luttes de l'art et de l'industrie et surtout de ce bonheur complet qui a pour base une équitable distribution des richesses et du travail, comme nous en donnent l'exemple la Suède, la Suisse, et comme c'était le cas, il y a quelques mois encore, pour la pauvre Finlande, avant qu'elle tombât victime de la sauvagerie barbare et militairesque.

Ces faits nous fournissent encore un autre enseignement : c'est que, jusqu'à complet écrasement du cléricalisme en France, nous autres, Latins, devons inexorablement chercher un autre centre d'inspiration civile. Si nous n'avions pas été nous-mêmes, par malheur, appauvris par des gouvernement maladroits; si nous avions encore à notre disposition les milliards inutilement gaspillés en armées et en armements, si nous n'avions pas les plaies atroces du protectionnisme et de l'ignorance, nous pourrions, grâce à la modération de nos idées, à l'abondance de nos talents, à notre travail, à notre immunité des tares « jésuitiques et patriotardes » prendre la place de la France, au moins parmi les nations latines et leurs colonies. Mais rien ne nous empêche de reconquérir le terrain que nous avons perdu jusqu'ici, surtout si la lutte courageusement entreprise en France contre la domination cléricale ne devait pas finir, à l'encontre de nos souhaits, par une victoire décisive.

Septembre 1901.

L'auteur a fait suivre le chapitre précédent de ces courtes réflexions écrites en 1905 :

« Je suis heureux que ma prophétie ne se soit pas réalisée; mais l'énergie des efforts accomplis en France contre les congrégations et contre les menées du Vatican prouve toutefois que la grandeur et l'imminence du danger n'étaient pas imaginaires.

» Puissent ces efforts être couronnés par un triomphe définitif! Mais n'oublions pas que, pour cela, il faut restreindre l'importance des études métaphysiques sur lesquelles se greffent les influences théologiques, et favoriser l'enseignement des sciences techniques et naturelles. »

Problèmes du jour

XVII

LE DÉTROIT DES DARDANELLES

et les préjugés relatifs à la diplomatie

[Retour à la table des matières](#)

La plupart des gens qui jugent à vue de nez les choses humaines, voyant les diplomates toujours en frac et en chapeau haut de forme, chargés de croix comme un cimetière, gravement vautrés dans de riches équipages, soucieux comme des hommes sur qui retombent le poids de responsabilités immenses, attentifs à ne se manifester que par monosyllabes, par brèves paroles ou par gestes sobres, ne soupçonnent pas un moment qu'ils ont devant les yeux non des génies repliés sur eux-mêmes, mais des hommes d'une légèreté phénoménale, qui donnent beaucoup plus d'importance à la richesse et aux titres de noblesse qu'à la culture intellectuelle. Ils ne se doutent pas que ces cerveaux de qui semble dépendre la destinée du monde, se préoccupent beaucoup plus de savoir quel est le cheval qui gagnera le Derby ou quel est l'amant de telle ou telle ballerine.

Mais, pour bien comprendre ces choses, il faut bien nous débarrasser de cette idée enracinée en nous par atavisme que si certains hommes sont au pouvoir, ils le doivent à leur mérite et non au hasard ou à l'intrigue; il faut passer quelques heures dans les ambassades ou dans les ministères des affaires étrangères de France ou d'Italie et constater par soi-même comment tous ces fonctionnaires sont choisis et combien peu ils remplissent les devoirs de leur charge. Je sais un pays où on ne trouve les meilleurs employés à leur bureau une de deux heures à quatre de l'après-midi, la plupart du temps occupés de tout autre chose que de ce qui concerne leur métier.

J'ai vu recevoir à leurs examens et considérer comme des génies diplomatiques des jeunes gens que j'avais moi-même refusés plusieurs fois à d'autres examens et qui savaient à peine balbutier quelques mots en italien ou en français.

Mais ils avaient le mérite de porter un nom qui sonnait haut.

Ah! si tout les hommes savaient voir avec leurs propres yeux!

*
* *

Quand on a perdu toute illusion sur le sérieux et sur l'intelligence des diplomates, on comprend facilement comment certaines de leurs idées qui nous paraissent empreintes de gravité et de ténacité ne sont que de simples erreurs passées en articles de foi. Qui donc, par exemple, aurait osé dire en Italie, il y a quelques années, que la Triple-Alliance n'était pas une merveilleuse trouvaille et que l'Angleterre, qui prétendait ne vouloir se lier avec personne, était moins fourbe que nous? Et encore ce préjugé avait-il sa justification dans notre faiblesse disproportionnée avec notre ambition. Mais qui en se rappelle que l'Autriche proclamait que l'abandon de la Lombardie diminuerait sa puissance, alors qu'au contraire elle l'a augmentée?

Tous les diplomates s'imaginent qu'un pays est d'autant plus fort que ses frontières sont plus étendues, tandis qu'il faut beaucoup plus d'argent et d'hommes pour le défendre et qu'il y a des difficultés beaucoup plus grandes à s'assimiler des peuples d'origine diverse. Quel pays est plus étendu que la Chine, et quel l'est moins que la Suisse qui, cependant, ne tremble pas devant les potentats de

l'Europe? Quelle sécurité a donc gagnée l'Allemagne dans l'acquisition de ses nouvelles provinces?

Quelles superstitions diplomatiques ne règnent-elles point au sujet des colonies? C'est ainsi qu'en 1830, quand les Français voulurent aller à Alger, les autres puissances s'y opposèrent, et peu s'en fallut qu'une guerre européenne n'éclatât, car elles étaient persuadées que cette usurpation constituerait pour elles une grosse perte. Or, trente ans après, l'Angleterre retirait tous les ans 44 millions de francs de l'Algérie, c'est-à-dire 13 francs par chaque tête d'habitant, tandis qu'au temps du Dey, chaque Marocain ne lui rapportait que 2 fr. 30. Joignez à cela que tous les frais de la colonisation sont à la charge de la France!

De même, dans la question du Siam et dans celle de Madagascar, l'Anglais a compris qu'il retirerait tous les avantages, sans aucun risque pour lui, des fatigues que s'imposaient les Français pour la conquête; que ceux-ci ouvraient de nouveaux débouchés non point pour les stériles envahisseurs à main armée, mais pour les pacifiques marchands de coton, pour les Boers et les colons du Cap qui sont beaucoup plus près de ces pays que les Français, et qui ont une meilleure marine marchande et une plus grande activité commerciale.

*
* *

Il en est de même de la fameuse question des frontières militaires, que l'on croit destinées à protéger un pays. Si les Alpes et l'Himalaya ne sont pas de bonnes frontières, on ne sait plus quelle signification donner à ce nom. Eh bien, les pays qui ont été le plus souvent conquis sont ceux que défendent les Alpes et l'Himalaya.

On pourrait faire la même observation à propos d'un autre article de foi des diplomates et qui est devenu désormais un dogme : il s'agit de ce que l'on appelle les *clefs des mers*.

Les Français prétendent qu'on ne peut pas laisser les Anglais en Égypte parce que ceux-ci, maîtres du Canal de Suez, seraient les maîtres de l'Indo-Chine, et ainsi de suite. Comme si les Anglais n'étaient pas déjà en possession de l'Inde, et comme si l'Indo-Chine, qui a coûté aux Français beaucoup plus qu'elle ne leur rapporte, valait

que l'on courût pour elle les risques d'une guerre! Mais il y a les *clefs*, les fameuses *clefs*, et la diplomatie n'en veut pas démordre.

Il y a aussi la grande clef des Dardanelles et la possession de Constantinople, qui est le point de départ de toutes les catastrophes menaçant les chrétiens d'Orient et qui a provoqué les récentes tragédies d'Arménie, d'Albanie, de Macédoine et de Crète. Mais, affirment les diplomates, Constantinople est al clef du monde!

Or l'empire d'Orient a possédé Constantinople depuis Constantin (330 ans après Jésus-Christ) jusqu'en 1453, c'est-à-dire pendant 1123 ans. Eh bien, je vous le demande, quel instrument de puissance a été cette ville pour les empereurs byzantins? Et quelle force fournit-elle, aujourd'hui, au gouvernement turc qui, bien qu'assis à Constantinople, est le plus faible de notre continent?

Mais on dit que la domination des Dardanelles serait d'un très grand avantage stratégique pour la Russie, qui pourrait ainsi faire l'économie des troupes destinées à garder la frontière de la mer Noire. C'est là une erreur, car ces mêmes troupes seraient nécessaires pour la nouvelle frontière qui, étant plus étendue, plus éloignée de son centre naturel, plus vulnérable, aurait besoin d'un plus grand nombre de défenseurs; d'où une augmentation de dépenses, sans compter que, étant donné le préjugé de la grande puissance attachée à la possession de Constantinople, tous les États se coaliseraient bientôt contre celui qui détiendrait les fameuses clefs : de là le besoin de nouveaux renforts et une augmentation de dépenses.

On objecte encore : la Russie, maîtresse de ce détroit, deviendra la reine des mers. Encore une erreur : elle pourra, il est vrai, fermer les portes de la mer Noire, mais elle devra les ouvrir à deux battants si elle veut bénéficier des échanges, car, à notre époque, toute possession territoriale qui ne procure pas des débouchés nouveaux est inutile. Ce même argument s'applique au Canal de Suez. Si, grâce à lui, l'Angleterre voulait interdire aux autres nations tout trafic avec l'Orient et avec l'Afrique, elle verrait par représailles tous les autres marchés se fermer devant elle, et elle serait la première à y perdre. Elle l'a, d'ailleurs, si bien compris que, depuis un demi-siècle, elle a toujours lutté en faveur du libre-échange, même lorsqu'il semblait devoir en résulter pour elle une perte immédiate.



Mais, pour en revenir aux Dardanelles, on ne peut pas dire sérieusement qu'elles donneraient à la Russie la suprématie des mers. Le jour où, la flotte russe s'aventurant au dehors des Dardanelles, elle serait, suivant toutes les probabilités, battue par une escadre anglaise, elle n'aurait plus d'une façon assurée l'empire des mers, malgré la possession du détroit; il sera surtout à celle qui aura la flotte la plus solide, les marins les plus exercés et surtout la plus grande instruction technique -- chose que les Russes n'ont certainement pas -- et qui seule assure, aujourd'hui, les triomphes définitifs.

Or, oubliant toutes ces considérations et aveuglés par la peur sénile de voir une autre puissance occuper ce fatal détroit, nous avons, depuis près d'un demi-siècle, laissé martyriser des populations intelligentes et généreuses qui ont le même sang que nous, les mêmes aspirations, qui pourraient porter dans les centres asiatiques plus barbares, avec lesquels elles sont en contact, les éléments de notre civilisation et nos pratiques commerciales; nous les avons laissé massacrer par les Kurdes et condamner méthodiquement à l'assassinat et au pillage par cette négation de gouvernement qu'on appelle la Turquie. Jamais les réformes promises n'ont été réalisées, et toujours nous avons vu les chrétiens mis à mort et à sac, à l'occasion de ces réformes. Malgré cela les diplomates, avec une naïveté vraiment enfantine, s'obstinent à redemander des réformes, ainsi qu'ils l'avaient fait dans les précédents traités, comme s'il était au pouvoir du sultan de les réaliser en un moment, et, réalisées, de les maintenir, et comme s'il n'y avait pas des obstacles d'ordre ethnique que les réformes seraient absolument impuissantes à faire disparaître! Et nous en sommes arrivés à cette absurdité historique que les chrétiens ont prêté et prêtent encore main-forte aux Turcs pour que ceux-ci massacrent des peuples qui n'ont commis d'autre crime que d'être et de vouloir rester chrétiens : une vraie croisade à rebours!

On pourrait encore patienter si tout cela ne devait avoir qu'un temps. Mais nos diplomates endormis provoquent gravement une série de demi-mesures pour obtenir un calme homicide et sanglant, un répit non point d'une année, mais d'un mois, d'un jour, presque d'une heure, à l'exemple du joueur de tripot ou du banquier en faillite qui ne cherchent qu'à retarder par des expédients la catastrophe qui les menace, au lieu de recourir à une action énergique.

Et voilà ce que l'on appelle la quintessence de l'humaine sagesse!

Il faut dire que, lorsque l'habileté se fait si rare parmi les diplomates, le bon sens populaire, quelque terre-à-terre qu'il soit, se montre toujours supérieur à cette dernière. Les Macédoniens ont, en une heure d'énervement, trouvé la solution de la question macédonienne, que la sagesse des diplomates n'a pas su ni voulu trouver, et qu'elle n'a su, au contraire, qu'embrouiller chaque jour davantage.

Février 1897-1903.

Problèmes du jour

XVIII

L'ITALIE EN CHINE

Le péril jaune

[Retour à la table des matières](#)

J'ai lu dans je ne sais plus quel livre que certains pêcheurs ayant atterri dans une île inconnue, commençaient déjà à jouer de la poche et à planter leur tentes, tout heureux de leur découverte inespérée, lorsque, au plus chaud de leur besogne, ils furent brusquement jetés à l'eau, eux et leurs outils, presque tous noyés. Ils avaient, en effet, mis le pied sur une gigantesque baleine endormie qui s'était réveillée aux premières manœuvres pratiquées sur son corps par ces occupants malavisés.

Ce n'est là qu'une fable, mais je crains bien qu'elle ne devienne de l'histoire si on l'applique aux absurdes calculs des puissances européennes relativement à l'occupation de la Chine. Les faciles conquêtes réalisées au détriment des pays semi-barbares ou barbares de l'Extrême-Orient, à Madagascar et en Afrique, les amputations que l'on a opérées successivement et presque impunément sur le vieux colosse turc, qui s'est vu dépouiller de la Grèce, de la Bulgarie et

actuellement de la Crète, ont fait croire à la diplomatie européenne qui, beaucoup plus qu'on ne pense, se laisse mener par des légendes, des traditions, des imitations, et surtout par la mode, qu'il y a une nouvelle et commode conquête à réaliser pour l'Europe sur le dos de l'Empire chinois.

Évidemment, cette légende s'est basée sur les guerres récentes où la Chine a montré une médiocre connaissance de la stratégie moderne. Mais ignorants comme ils le sont pour la plupart, les diplomates ne tiennent pas compte d'un détail qui a son importance : c'est que, si les Chinois sont inférieurs à nous dans l'art de la guerre, ce n'est pas parce qu'ils sont également inférieurs dans toutes les industries qui relèvent de la guerre, mais bien parce qu'ils sont le seul peuple de la terre qui ait un profond mépris pour le militarisme. Cette circonstance est toute à leur honneur, car elle témoigne d'une civilisation de beaucoup supérieure à celle de l'Europe, qui consume la plus grande partie de ses forces et de ses énergies dans cette stérile et ruineuse pratique.

Et puis cela ne veut pas dire que le fait d'avoir une civilisation différente implique nécessairement une infériorité quelconque.

Ainsi, par exemple, les Chinois paient les médecins lorsque ceux-ci les maintiennent en bonne santé et non lorsqu'ils sont malades; en matière de sécurité publique, ils récompensent les préfets lorsque la tranquillité règne, et ils les punissent le jour où le désordre commence. Grâce à leur organisation civile, ils ont su prévenir la plupart des causes qui rendent les armement nécessaires, et par là ils ont des raisons sérieuses de les restreindre. La distance où ils ont été, jusqu'ici, de toutes les grandes puissances, le respect qu'ils ont su inspirer à leurs familles pour les Anciens, aux Anciens pour les autorités et pour le chef suprême de l'État; l'immunité dont ils jouissent par rapport à tout fanatisme religieux et à toute lutte de classe, n'ayant ni féodalité, ni clergé, ni ploutocratie, mais faisant régler et diriger les affaires par une bureaucratie relativement éclairée, dont tous les membres sont choisis au concours, et dont l'unique tort est d'être, encore plus que la nôtre, guidée par la tradition et non point par le sens de la modernité; le fait, en somme, d'avoir su se débarrasser de nos quatre grandes plaies : féodale, militaire, sacerdotale et capitaliste, tout cela a contribué à faire de cet immense État (qui compte près de 400 millions d'habitants) le corps non

seulement le plus étendu, mais encore le plus compact politiquement qui existe dans le monde.

Comparons-le avec l'Autriche, où quatre ou cinq nationalités différentes luttent l'une contre l'autre et qui a en perspective la lutte de classes, la lutte religieuse et finalement la lutte pour le régime d'état; comparons-la avec l'Angleterre qui, à son cœur même, soutient une lutte sociale et religieuse contre l'Irlande; qui ne peut conserver ses colonies qu'à la condition de leur accorder une liberté telle qu'elle équivaut presque à l'indépendance; qui a dans les Indes et dans ses autres possessions une source de richesses mais aussi de rivalités économiques qui menacent la prospérité de la métropole, si bien que, comme l'a démontré Ugo Rabbeno, elle a dû abandonner une grande partie de sa production agricole, sous la pression de sa concurrence coloniale, et que son industrie même a trouvé des concurrents redoutables dans les ouvriers hindous qui font pour quatre ou cinq sous la même besogne que l'ouvrier anglais pour quatre ou cinq francs. En Chine, au contraire, sous un apparent arrêt de développement, les besoins sont moindres et moindres aussi les inégalités et les causes de rivalité.

Si la tendance même qu'elle a à toujours regarder vers le passé, à n'estimer et à ne considérer que ce qui est derrière elle, l'expose à de graves dangers devant des forces armées d'engins dont elle ne comprend pas la portée et contre lesquels elle ne peut pas suffisamment se défendre, elle ne lui donne pas moins une stabilité formidable au point vue politique, si bien que les novateurs, quoique ayant à leur tête l'empereur lui-même, furent vaincus après une lutte des plus légères ou, pour mieux dire, presque sans lutte. Tout cela constitue une force énorme. À l'heure actuelle, prise qu'elle est à l'improviste, soit par le sentiment de son insuffisance momentanée qu'elle a acquis à la suite de sa guerre avec le Japon, soit parce qu'elle manque de connaissances stratégiques modernes, elle offre une proie facile aux conquêtes européennes. Mais je crains qu'il n'en soit d'elle comme de la baleine de la fable qui se réveilla sous les coups répétés, et qu'elle n'envoie en l'air tentes, instruments et pêcheurs. Il suffira pour cela que ce peuple, très susceptible de se perfectionner, améliorer sa situation en sacrifiant son culte pour le classique à celui des sciences modernes, et particulièrement des mathématiques pour lesquelles il ne manque pas d'aptitudes.

Il est absurde de croire qu'il suffit d'occuper momentanément avec quelques navires et quelques bataillons un territoire même accessible par voie d'eau, pour pouvoir le garder à perpétuité. Il est fou de s'imaginer qu'on a affaire là à des peuplades barbares comme les Mexicains et les Peaux-Rouges, qu'on pouvait mettre à la raison avec quelques coups de fusil. On peut, avec des fusillades, massacrer un millier d'individus en armes, mais on est impuissant à changer le cerveau de millions d'hommes qui ne peuvent ni ne veulent s'adapter à la civilisation européenne; et le jour où on voudra les réduire par la force, ils se soulèveront et, grâce à leur nombre, grâce au fanatisme d'État, le seul qui ait survécu chez eux à tous les autres, ils sauront réagir victorieusement contre les nations européennes qui, divisées, sont peu de chose par comparaison avec eux.

Mais, dira-t-on, ce n'est pas seulement dans l'art de la guerre que la Chine est faible; elle nous est également inférieure dans la culture générale, dans les connaissances techniques, dans la répartition du capital, dans ses lois qui sont étranges. À cela je répondrai : Avant tout, il faut se rappeler qu'elle est un pays civilisé à sa façon; que dans certaines branches, l'agriculture par exemple, elle est plus avancée que nous; que si, dans d'autres, elle est restée en arrière, cela tient à ce qu'elle a exagéré plus que nous le culte du classique et de l'antiquité, mais qu'en beaucoup de choses elle est simplement différente de nous, et qu'être d'une race différente ne veut pas dire pour cela inférieurs. Le fait de répugner à toute nouveauté n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, la caractéristique des Chinois. On l'observe quoique en proportions moindres, dans tous les pays de l'Europe. J'ai démontré avec de nombreuses preuves dans mon *Crime politique* que seule la race anglo-saxonne était plus affranchie de ce travers. Même les Allemands, et certainement les Français, s'ils n'avaient pas le stimulant slave ou sémite, répugneraient à toute idée hardie, et encore faut-il pour qu'ils l'adoptent, des circonstances exceptionnelles telles que guerres ou épidémies. Eh bien, en Chine, les mêmes faits se reproduisent, mais avec plus de lenteur. Qu'elle apprenne, maintenant, l'art de la guerre, comme elle a en grande partie appris celui de la marine; qu'aux examens littéraires pour les emplois publics elle ajoute en proportions plus grandes — car une tentative dans ce sens a été déjà faite — les connaissances en matière technique, et nous nous apercevrons alors dans quel guêpier nous sommes allés nous fourrer.

Mais sans compter les dommages directs de la guerre, nous aurons la rivalité d'un peuple qu'on ne peut pas détruire, car il est vingt fois plus nombreux que nous, avec un genre de civilisation irréductible et qui ne pourra nous être d'aucun profit, car il est déjà très dense sur son territoire et il a toutes les peines du monde à en tirer de quoi vivre, si bien que le *coolie* est déjà notre rival dans l'émigration. Le jour où il le sera également dans l'industrie, lui qui produit à si bas prix, lui qui, en pays étranger, s'accommode des nourritures les plus vulgaires, qui va jusqu'à manger des rats, qui s'entasse dans une même chambre, qui a une habileté de main qu'aucun Européen ne saurait attendre, et qui déjà par contre-coup nous fait un tort si considérable dans les industries de la soie, de la céramique et de la laque, il finira par nous porter le coup de grâce dans beaucoup d'autres branches. Et Dieu veuille qu'après les colonnes d'émigrants et d'industriels ne viennent pas, comme à la décadence de l'Empire romain, celles des conquérants! Nous avons beau dire que nous leur serons toujours supérieurs dans l'art de la guerre, ce qui peut être vrai; mais lorsque se produit une invasion de sauterelles, de fourmis ou de rats, l'homme civilisé peut-il se défendre à coups de canon? Lorsqu'on a devant soi des masses formidables qui se ruent sur vous, on finit par être vaincu, surtout lorsque ces masses sont douées d'une pareille intelligence.

N'oublions pas qu'au cours des guerres avec les Taïping, deux millions d'hommes restèrent sur le carreau.

Mais si la pénétration en Chine est une erreur excusable chez les Anglais qui ont dans ce pays des intérêts directs, puisqu'ils y importent l'opium et qu'ils en exportent du thé, qu'ils monopolisent à eux seuls 70 pour 100 du commerce total de l'Europe avec ce pays et qu'ils veulent arracher au gouvernement de Pékin la concession de grandes voies ferrées, elle est impardonnable de la part de l'Italie qui n'a aucun commerce dans l'Extrême-Orient et qui en est à des distances énormes. Si nous n'avons jamais pu importer un seul colon en Abyssinie, dans un empire d'un peu plus de quatre millions d'habitants, et cela malgré les sacrifices que l'on sait, que pouvons-nous attendre de la Chine si lointaine que, pour y atteindre, un paysan dépenserait plus que le revenu de toute sa vie et où il n'y a pour nous ni importation ni exportation possibles, ne serait-ce qu'à cause de la concurrence commerciale de ces deux colosses qui sont l'Allemagne et l'Angleterre; d'un pays qui est à 40 journées de navigation de chez nous (8.400 milles anglais), où l'envoi d'un vaisseau de guerre ne

coûte pas moins d'un demi-million, avec lequel nous n'avons un commerce annuel d'importation que de 1.085.000 francs (corail et chapeaux de feutre) et une exportation de 14 à 16 millions de francs, consistant en soie qui vient faire concurrence à la nôtre; où nous n'avons envoyé, paraît-il, qu'un seul navire de commerce depuis 1891, et 8 seulement avant cette époque, avec un tonnage total de 14.945 tonnes, tandis que sur les 33.490.857 tonnes arrivées dans les ports chinois ou qui en sont parties, 21.847.082 étaient transportées par des navires anglais?

Mais tout cela n'est rien encore quand on songe au péril formidable d'une guerre non seulement européenne, mais encore universelle, car elle pourrait amener des complications avec la Russie, avec le Japon et avec l'Amérique, lorsque chacun s'apprêtera, non plus par des menaces et des influences, mais les armes à la main, à découper d'énormes lambeaux de chair sur ce prétendu cadavre, avant qu'il soit mort, sur ce cadavre qui, se réveillant sous les coups, nous prouvera qu'il est encore le plus vaste empire du globe, qui, gardant très vivace au cœur son fanatisme d'État, se ruera furieux contre ses persécuteurs et pèsera d'une force formidable, alors que nous le tenons pour une quantité négative. Ce serait une guerre dans laquelle nous aurions tout à perdre et rien à gagner, car il ne faut pas songer à nous établir sur ces terres lointaines avec les habitudes de colonisation que nous avons. Nous finirions par n'y envoyer, comme nous le faisons pour l'Afrique, que des soldats et des fonctionnaires et nous compterions comme recettes les dépenses que nous devrions faire pour maintenir tout ce personnel.

Je comprends très bien que l'Angleterre nous ait lancés sur San-Moun, comme elle nous avait lancés, autrefois, sur Kassala. Ce peuple éminemment égoïste, quoique grand, après avoir, à différentes reprises, cherché par la bouche de ses hommes d'État, à nous décourager de nos absurdes ambitions coloniales, a fini par trouver qu'il valait mieux en profiter, du moment où nous étions incorrigibles. Et de même qu'elle nous a fait installer à Kassala où, à grands dépens d'hommes et d'argent, nous constituions une garde destinée à la protéger, nous obligeant ensuite à abandonner cette place, en nous remboursant simplement les frais des travaux accomplis pour elle, de même elle consent à accepter notre concours en Chine, sachant bien que nous ne saurons pas profiter de la circonstance et que nous ne serons jamais des rivaux sérieux sur le terrain commercial.

Nous ne pouvons faire concurrence à l'Angleterre puisque nous n'avons même pas les capitaux nécessaires pour exploiter nos mines; puisque nous manquons de matières premières, houille, coton, grains; puisque le change élevé qui frappe la monnaie d'argent en Chine ferait plus que tout impôt protecteur contre nos capitaux, si nous en avions, et qu'il favorise, dans la Chine même, le développement de l'industrie d'une façon redoutable pour l'Europe, comme cela se voit actuellement à Singapour et à Changhaï.

Si nous n'avions pas l'enseignement que nous donnent la géographie et l'histoire récente de notre établissement en Afrique, le seul fait de voir que l'Angleterre, si jalouse de toute concurrence coloniale, cherche à nous pousser en avant, devrait suffire à nous mettre en garde et à nous détourner de l'entreprise, d'autant plus que ce même exemple nous apprend que, lorsque nous avons fourré les pieds sur un guépier, nous ne savons pas nous retirer à temps. Bien au contraire : lorsque nous avons trouvé un terrain tout à fait mauvais et ruineux pour nos intérêts, nous y persistons, nous nous entêtons jusqu'à épuisement. En effet, ceux qui organisent ces sortes d'expéditions n'ont en vue que la gloriole militaire, et ne s'apercevant pas qu'ils saignent le pays en lui imposant un appareil militaire si disproportionné avec ses ressources, ils ont l'air de justifier ces augmentations d'effectifs aux yeux des bonne gens en leur jetant les maigres lauriers de Crète, de Massaouah et, actuellement, de Pékin.

Qu'on ne vienne pas nous dire : en attendant, nous préparons le terrain que féconderont les capitaux de l'avenir. Comme l'a justement fait remarquer Ferrero, une des plus grandes illusions que nous tenons de nos traditions classiques est celle qui consiste à croire que la partie la plus profitable de l'expansion coloniale est l'occupation, la domination territoriale; que le fait d'avoir planté son pavillon sur une plage lointaine, y constitue une situation privilégiée par rapport aux autres puissances pour en exploiter toutes les richesses naturelles. Si cela était vrai du temps des Romains, il n'en est plus de même aujourd'hui, où l'administration et le gouvernement politique d'un pays n'occasionnent que des charges, en outre des frais de premier établissement, tandis que les gains et les avantages réels sont tous dans l'emploi fructueux des capitaux, fructueux surtout lorsque les frais de premier établissement sont minimes et que les profits sont grands.

Ces conditions venant à manquer, il vaut mieux donner la préférence aux expansions coloniales comme celles de l'Amérique du Sud, où les frais d'établissement sont nuls et où les capitaux ne sont même pas nécessaires. Mais si nous avons des capitaux, ils seraient bien mieux employés à féconder certaines parties du sol italien qui sont encore incultes et qui seraient améliorées avec un moindre effort.

Dans cette même Amérique du Sud, si nous avons envoyé des capitaux en même temps que des ouvriers agricoles, nous aurions pu former une autre Italie, ce que les États-Unis sont devenus pour l'Angleterre; mais n'ayant pas d'argent, notre colonie n'y a jamais acquis la juste influence qu'elle devrait avoir. Et nous rêvons de conquêtes en Chine, où manquent les rapports de voisinage, de race, de civilisation et de religion! Il faut avouer que si nous sommes pauvres et faibles dans le monde, nous l'avons bien mérité.

Mars 1899.

Problèmes du jour

XIX

LA BARBARIE CHINOISE

et le militarisme en Chine

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons jugé et nous jugeons encore comme des barbares les Chinois qui, il y a des milliers d'années, ont inventé la poudre à canon, la porcelaine, la boussole, le système décimal, les caractères typographiques mobiles, les billets de banque depuis le dixième siècle de notre ère, et le journalisme ainsi que l'autonomie communale, depuis le quatrième siècle.

Que si, au point de vue militaire, nous les tenons pour des barbares par comparaison avec nous, il ne faut pas non plus oublier que, dans notre civilisation, empereurs et rois meurent sans connaître les noms des savants et des penseurs de leur règne, quand ils ne les font pas persécuter sous diverses formes par les magistrats à leur dévotion, ou par les laisser crever de faim, s'ils ne parviennent pas à se procurer quelques ressources.

En Chine, au contraire, l'empereur serait déshonoré si un grand penseur ou un grand poète n'était pas largement aidé par lui et rehaussé d'un de ces titres spéciaux qui correspondent à ceux de notre noblesse, si bien que tout Chinois qui s'est distingué dans les concours acquiert un degré de noblesse administrative avec le traitement afférent, et cela grâce à un système de loterie annuelle en faveur des lettrés, qui permet de subventionner ces derniers sans aggraver les charges fiscales.

Les conseils municipaux ont, en Chine, une autorité contre laquelle la volonté impériale ne saurait prévaloir et qui constitue la vraie base de l'État. Ces conseils sont composés des meilleurs habitants de la commune; le maire est toujours le membre le plus jeune, tandis que le président honoraire du village est le plus vieux.

Le maire s'occupe des mariages, des divorces et des testaments; c'est une sorte de conseiller pour le peuple et il remplit également les fonctions de commissaire de police.

Maintenant, voyons la façon dont les Chinois considèrent les militaires. À l'inverse de nos souverains qui adoptent l'uniforme comme une distinction suprême, l'empereur considérerait comme un crime de lèse-majesté d'être appelé *général*, titre qui correspond à peine à celui d'un employé inférieur de l'État.

Autrefois, pour être nommé officier, il suffisait d'être robuste, de tirer de l'arc, de manier un fusil, de soulever des poids lourds, de crier fort, et d'avoir l'air, dit un proverbe chinois « d'un adroit boucher ».

On commence ainsi par être lieutenant et on finit par devenir général de division, ce que l'on appelle là-bas *Ti-tui*, c'est-à-dire chef de bande.

Quant à l'opinion qu'on se fait de tout ce monde-là, il suffit de citer un dicton populaire chinois : « on ne fait pas les clous avec un bon fer, pas plus qu'on ne fait un bon militaire avec un brave homme. »

On dit aussi : « Quand les sabres sont rouillés et les socs des charrues brillants, quand les greniers sont pleins et les maisons vides,

quand le médecin va à pied et le paysan à cheval, alors seulement les affaires publiques sont bien gouvernées. »

L'empereur de Chine ne peut donc être un général ni en porter l'uniforme, ce qui serait pour lui une honte. Voilà les gens que nous appelons barbares, et ce sont nous les civilisés!

Mais devant ces renseignements que j'emprunte à un des derniers numéros de la *Revue scientifique*, on dira : « La Chine est dans l'erreur. C'est précisément à cause de son mépris pour le militarisme et pour l'art de la guerre qu'elle a toujours perdu les batailles que lui a livrées l'Europe et qu'elle se trouve presque à la merci du Japon, comme elle a été la proie des hordes mongoliques dont descend l'actuelle famille impériale : c'est ainsi que, pour avoir été trop pacifiques et trop civilisés, le Mexique et le Pérou devinrent la proie d'une poignée d'aventuriers espagnols. »

En admettant que ces considérations soient vraies, il faut tenir compte de la différence énorme qui existe entre les armes blanches et les armes à feu; il ne faut pas oublier non plus le peu de densité de la population et le manque de cohésion politique, qui étaient le trait distinctif de ces foyers de civilisation européenne avant l'arrivée de Christophe Colomb.

Mais en Chine, c'est exactement l'opposé. Là, grâce à la cohésion politique, à l'indépendance des communes, à l'égalité juridique de toutes les classes sociales, à la préférence constante accordée aux hommes les plus intelligents, l'État constitue un corps si solide que la guerre l'effleure à peine, comme ferait un clou dans un mur ou un coup de lance sur la peau d'un pachyderme. Et, en fait, les envahisseurs ont toujours été conquis eux-mêmes, et leurs chefs sont devenus plus Chinois que les Chinois eux-mêmes; une autre force encore c'est l'immense densité de la population, qui lui permet de braver impunément les hordes envahissantes, d'où qu'elles viennent.

Voilà pourquoi la Chine méprise la guerre et les guerriers. D'ailleurs, les Chinois possèdent aussi bien que nous les misérables capacités nécessaires pour faire un bon soldat et une bonne armée. Ils l'ont bien prouvé, ces 60.000 hommes entraînés à l'européenne pendant ces vingt dernières années, et qui ont opposé une si vigoureuse résistance, au cours de la dernière guerre.

Que cette instruction s'étende un peu plus, et la Chine pourra nous enseigner à nous-mêmes l'art de la guerre, au moins dans la défense, bien qu'elle professe un profond mépris pour cet art par comparaison avec d'autres plus nobles et plus profitables à la vraie civilisation.

Juillet 1903.

Problèmes du jour

XX

L'INSUFFISANCE DE NOS DIPLOMATES

et la guerre de Chine

[Retour à la table des matières](#)

Il y a longtemps que je soutiens que la confiance dont nous tous, Européens, faisons preuve à l'égard de l'habileté de nos diplomates est bien mal placée. Elle était justifiée aux temps où, par suite des longues distances et des communications difficiles, toute relation internationale était impossible sans le concours des ambassades, où les délégués d'un pays le représentaient sérieusement, où ils étaient tenus d'en interpréter exactement les désirs et les besoins, au risque de provoquer les plus graves catastrophes.

Mais plus encore je crois que cette légende est née parce que les diplomates, choisis dans la classe la plus noble et la plus riche, avec de gros appointements, affectent des airs préoccupés avec un grand luxe de silence prémédités, de gestes imposants, mais s'agitent en raison inverse de l'importance de leurs fonctions : c'est ainsi que Guichardin et Machiavel, réduits à l'inaction par le gouvernement des

Médicis, faisaient courir de nombreuses estafettes d'un bout à l'autre de leurs demeures, comme s'ils traitaient les plus grosses affaires d'État, alors qu'il s'agissait tout simplement de choisir un bon frère prêcheur pour Florence. Aujourd'hui, au lieu de frères prêcheurs, nos diplomatiques

s'occupent de sport, de fêtes, voire de corps de ballet, de relations mondaines et de mille vétilles; mais ils sont rares, pour ne pas dire nuls, ceux qui se donnent la peine d'étudier les conditions commerciales, sociales et politiques du pays auprès duquel ils sont accrédités.

En effet, la considération la plus importante dans leur choix, c'est d'abord qu'ils soient comtes ou barons de vieille souche, puis qu'ils soient assez riches pour prodiguer leur fortune en vaines parades. Et quand ce ne sont pas des nobles, ce sont des généraux; or nous avons vu ce que ces derniers sont capables de faire, quand ils opèrent en dehors des règles de la discipline.

Et c'est ainsi que s'expliquent les maux effroyables provoqués par les soulèvements et les guerres auxquels certains peuples, même plus éclairés que les Chinois, se sont abandonnés, bien que leurs forces fussent très au-dessous de celles de leurs informations diplomatiques ne leur avait pas permis d'être prévenus à temps des dangers auxquels ils s'exposaient de gaîté de cœur.

Je ne parle pas de notre pays, qui s'est trouvé avoir sur le dos, et sans l'avoir même soupçonné, 100.000 hommes aguerris, en Afrique.

Il a failli ainsi provoquer une guerre générale, et jeter à l'eau le peu de navires et d'argent qu'il possédant, et tout cela pour la conquête d'un pays où, si nous étions sûrs de n'avoir rien à gagner, nous avions la certitude absolue de tout perdre.

Heureusement, ou malheureusement, il paraît que ce n'est pas là le monopole de la seule Italie. Même l'Allemagne et l'Angleterre -- et pourtant, cette dernière s'était crue, jusqu'ici, la nation la mieux informée des conditions des pays lointains -- manifestent maintenant, à l'occasion de la récente rébellion de Chine, une singulière ignorance pour tout ce qui touche ce pays.

Or la Chine, comme je ne me lasserai pas de le répéter, par son immense population agglomérée, par son antique et forte civilisation,

quelque différente qu'elle puisse être de la nôtre, par son amour tenace de la famille et de la patrie qui est, pour ainsi dire, son unique idéal; la Chine, qui a pu éviter les ravages causés chez nous par l'industrialisme, le militarisme, la féodalité et les superstitions sacerdotales, constitue pour nous, peuples encore contaminés et divisés par ces plaies diverses, un danger formidable non seulement par la résistance invincible qu'elle pourra nous opposer, grâce au nombre de ses habitants et à leur fanatisme politique, mais encore, en admettant même que nous parvenions à la conquérir, par les insurrections perpétuelles que ferait naître l'incoercible antagonisme des races. En outre, comme elle peut fournir une main-d'œuvre excellente et à un prix de beaucoup inférieur à celui de nos artisans, elle nous menace d'une invasion beaucoup plus terrible qu'une invasion guerrière, celle de la concurrence ouvrière.

Avec leurs habituelles idées académiques, pour ne pas dire pis, les diplomates européens se prévalent de la faiblesse stratégique de la Chine; or ce qu'il faut pour faire un bon soldat est si vite appris, qu'il peut bien se faire qu'un peuple qui haïssait la guerre et ses engins, précisément parce qu'il avait atteint un haut degré de civilisation, se résolve vite à faire un pas en arrière et à devenir de nouveau guerrier. D'autant plus que, lorsqu'une grande passion anime un pays, elle peut suppléer à bien des lacunes de l'instruction militaire; elle peut notamment produire ce résultat si difficile à obtenir en temps de guerre, que le soldat se batte sans avoir peur de la mort et qu'il devienne alors l'adversaire le plus redoutable pour nos troupes qui, lorsqu'elles sont en pays lointain, en proie à la nostalgie du foyer, sentent trop qu'elles ne se battent pas pour une idée et se découragent vite, surtout lorsqu'elles arrivent au camp éprouvées par des mois de navigation, qu'elles se trouvent dans des terrains presque toujours malsains et qu'elles savent bien que, faites prisonnières, elles doivent s'attendre aux traitements les plus cruels. Mais tout cela importe peu aux diplomates! Certains d'entre eux (et il s'agit surtout d'ambassadeurs d'autres puissances que l'Italie) étaient en Chine depuis plusieurs années; mais ils n'avaient songé qu'à y établir une bonne piste de turf. On n'est pas diplomate pour rien.

Le sport avant tout! Mais en attendant, ils ne s'étaient pas aperçus du volcan qui brûlait sous leurs pieds; ils n'avaient pas remarqué l'accord qui s'était fait entre le peuple, le gouvernement, l'armée et les sectes, accord qui devait pourtant se manifester par des transports d'armes et de soldats, lesquels furent de temps en temps signalés par

des journaux anglo-orientaux, qui laissent soupçonner de prochains massacres d'Européens bien plus! Ces diplomates ne s'étaient même pas doutés des perfectionnements que les Chinois avaient introduits dans leur instruction militaire et dans leur armement, résultat de l'expérience acquise par eux à la suite de leur récente guerre avec le Japon, et qu'ils avaient acheté 600.000 fusils avec l'argent que leur avaient prêté les bons Européens, sur les sages conseils de ces habiles diplomates qui se disputèrent l'initiative de cette merveilleuse entreprise, et que le vainqueur, l'agent russe, considéra comme un triomphe de son pays sur les autres puissances, et notamment sur l'Angleterre!

C'est nous, les pauvres petits écrivains sans titres de noblesse et sans gros émoluments, qui dénonçons le *Péril jaune* et l'inutilité de nos conquêtes dans des pays si peuplés et si supérieurs à nous sur bien des points. Mais qui donc, du haut des carrosses armoriés, pourrait prêter attention aux propos d'un pauvre piéton harassé qui, au lieu de se chamarrer la poitrine de cordons et de croix, se plonge dans la lecture des livres et des cartes? Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui des gens prendre la défense de l'expédition de San-Moun, alors que, si l'opposition ne s'était pas mise en travers de cette conquête, nous serions empêtrés, aujourd'hui, dans une guerre ruineuse, sans la possibilité d'en retirer le moindre profit?

Notre ignorance semble être aussi partagée par ceux-là mêmes que nous sommes habitués à considérer comme la fleur des diplomates et des hommes d'État, les Allemands qui, par la bouche de leur empereur, ont exprimé leur regret de n'avoir pas une grande flotte pour se tailler une nouvelle tranche de la Chine, comme si le nombre, l'énergie et la volonté des Chinois, à la distance même où ils sont de l'Allemagne étaient une quantité si négligeable qu'il suffit, pour les dompter, de quelques bateaux de plus que n'en a Guillaume II, lesquels bateaux ne pénétreraient pas facilement dans les grands fleuves et les canaux qui sont les meilleures voies de communication de ce grand pays!

Même erreur de la part des États-Unis qui, contre leurs principes fondamentaux, se sont embarqués dans une guerre impopulaire et ruineuse pour leurs finances contre les Philippines, lesquels n'ont commis d'autre crime que de vouloir être libres, et lui rendent si lents les progrès des Américains chez eux.

Aussi grande et pire encore fut l'insuffisance dont témoignèrent les hommes d'État anglais dans leur expédition contre les Boers; ils s'imaginaient pouvoir la terminer en quelques mois, ignorant les immenses difficultés tactiques, topographiques et surtout techniques qui les attendaient, et se moquant de nous qui les avions prévues.

Et aujourd'hui, on découvre que les Anglais n'avaient pas une carte topographique précise de Tien-Tsin et de ses environs, et que les troupes de l'amiral Seymour s'étaient engagées dans une contrée hérissée de tiges de maïs, presque privée d'eau, dans un élan peut-être héroïque, mais assez imprudent.

Quand je vois certains hommes de parti s'écrier : « Voyez, l'antimilitarisme a fait banqueroute, car tout prouve que nous sommes obligés de centupler nos armements actuels, car nos armées ne suffisent pas à nos besoins, » moi je dis, au contraire, que c'est la diplomatie qui a fait banqueroute, car, au lieu de réfréner les périlleuses et rapaces impulsions des peuples qu'elle représente, elle les pousse, les yeux bandés, dans des directions où ils sont fatalement voués à la défaite par la nature du climat et par la qualité des adversaires qu'ils ont la prétention de combattre et de vaincre. Si nous savions, en revanche, museler nos vaines convoitises, nous pourrions jouir de la sécurité et du bonheur que nous procurerait une entente réciproque entre nations européennes, et nous ne nous exposerions à une aventure guerrière que soulevés et autorisés par de grandes idées, qui sont les plus forts et les meilleurs alliés dans la guerre.

Ce qu'il faut donc, c'est moins d'augmenter le nombre des soldats et de perfectionner leurs engins meurtriers que d'épargner les ressources et les existences humaines d'un pays par le choix de bons diplomates. Qu'ils soient riches et nobles, si tel est l'usage, mais qu'ils connaissent à fond leur métier; qu'on exige d'eux un ensemble de connaissances, et surtout en ce qui concerne la langue, les mœurs, l'histoire et l'ethnographie des États auprès desquels ils sont accrédités. On l'exige des professeurs de l'Université, à plus forte raison d'hommes qui ont dans leurs mains les destinées de leur pays. Qu'on s'inspire de l'exemple des républiques du moyen âge et spécialement de Venise et de Florence, si fécond en bons résultats, lesquelles exigeaient de leurs représentants des rapports périodiques et détaillés sur les tendances des nations auprès desquelles on les

déléguait. On pourrait également étendre cette utile initiative à l'Étude des progrès commerciaux et industriels de chaque région.

Les ambassades deviendraient ainsi de vrais laboratoires d'informations, d'analyses et de recherches, comme le sont encore incomplètement les consulats; elles pénétreraient mieux les pays où elles ont leur siège et celui-là même qu'elles représentent et qui dépensent pour elles des sommes hors de proportion avec les avantages qu'ils en retirent, comme le prouve l'exemple du Transvaal, des Philippines et de Pékin.

Juillet 1900.

Problèmes du jour

XXI

LE PÉRIL TRIPOLITAIN

I

[Retour à la table des matières](#)

Le vieux proverbe : « Tandis que Sagonte est assiégée, à Rome on délibère » pourrait aujourd'hui se traduire librement pour l'Italie : « Tandis qu'on prépare la conquête de Tunis, les partis libéraux se perdent en futilités et en bavardages ».

Tout démontre que, sous une forme sournoise, mais avec une ténacité qui ne fait que grandir chaque jour, nous allons au-devant de nouveaux dangers semblables à ceux que nous avons courus dans l'Érythrée, ou pire encore, c'est-à-dire que nous voulons nous emparer de Tripoli.

Ce qui le prouve, ce sont les négociations diplomatiques engagées depuis longtemps avec une imperturbable patience par M. Visconti Vesnosta avec la France et par M. Prinetti avec l'Angleterre et peut-être même avec l'Allemagne; ce sont les cartes topographiques de la Tripolitaine mise entre les mains de plusieurs centaines d'officiers, l'acquisition de casques coloniaux en bien plus grand nombre qu'il

n'en faut pour la Chine ou pour la mer Rouge, l'enrôlement parmi les soldats eux-mêmes de volontaires en nombre supérieur à celui qu'exige le service de ces colonies, le rappel de la classe 1878 et son maintien sous les drapeaux sans qu'on puisse invoquer pour cela les démonstrations aléatoires du 1^{er} mai, car on connaît la profonde aversion de nos socialistes pour les manifestations dans la rue : ce qui ne le prouve que trop, enfin, ce sont les fausses nouvelles que, comme cela s'était déjà produit pour l'Érythrée, font courir les journaux domestiqués, notamment ceux de la Sicile qui, ajoutant un zéro, parlent des 4.000 Italiens établis à Tripoli, où ils auraient le monopole de tout le commerce, alors qu'en réalité ils n'y font que les métiers de tailleurs, de perruquiers et de cordonniers. On y vante le climat paradisiaque de la Tripolitaine, on y grossit à plaisir les discordes intestines et les rébellions contre les Turcs, comme si tout cela ne constituait pas l'état permanent de ce pays. Même les fameux Senoussis, qui font trembler le sultan derrière ses murailles ensanglantées, qui dictent, on peut le dire, la loi à l'islam, depuis l'Afrique jusqu'à la Chine, avec une puissance sectaire qu'on peut comparer à celle des jésuites ou des francs-maçons, et qui ont leur centre dans la Tripolitaine, se sont transformés sous la plume de nos journalistes en moines ascètes et inoffensifs!

L'heure est venue de parler haut et clair, avant que l'entreprise préméditée à la sourdine devienne un fait accompli.

La vérité, c'est que toutes les données sur lesquelles on s'appuie pour les entreprises coloniales, et particulièrement pour l'Afrique, sont fausses. On part, en effet, de l'idée qu'en élargissant nos territoires d'influence au dehors de la métropole nous augmentons par là notre richesse. Cela s'admettrait, à la rigueur, si, à peu de distance de chez nous et avec peu de frais de transport, nous parvenions à nous annexer un pays riche et habité par des populations dociles, comme sont les Indes, ou bien si nous avions une telle abondance de capitaux que nous puissions les répandre à profusion de manière à les faire fructifier et à doubler les richesses naturelles de ces contrées. Mais il s'agit ici de populations dont l'équilibre politique est des plus instables, qui, déjà du temps des Romains et même avant, au moyen âge et de nos jours, furent en révolte permanente contre leurs gouvernants, qui n'ont aucune industrie, dont le territoire n'offre qu'une alternance de marais et de sables presque sans eau. Il ne faut pas espérer que la conquête de la Tripolitaine nous permettrait d'améliorer les conditions de la Sicile, qui en est tout proche; nous

manquons, en effet, tellement d'argent et d'habiles administrateurs, que nous sommes incapables de relever la Sardaigne et la Calabre, dont la situation s'est singulièrement aggravée, ces temps derniers.

II

[Retour à la table des matières](#)

TRIPOLITAINE.— Mais voyons un peu, suivant l'opinion des hommes les plus compétents ^I, à quoi se réduit ce prétendu Eldorado de la Tripolitaine.

Les caractères physiques de la Tripolitaine suffisent pour démontrer qu'elle ne sera jamais une colonie prospère. Il est vrai que ses côtes sont voisines de celles de notre Sicile, que son climat n'est pas très différent, sauf un plus grand refroidissement nocturne, qui varie entre 24° et 38°. Mais les plages de la Grande Syrte sont marécageuses et sablonneuses avec quelques rares et pauvres villages; celles de la Cyrénaïque sont plus élevées, mais il n'a que quelques rares ports peu sûrs et manquant d'eau. Il y a encore moins d'eau dans les ports de la région marmarique, qui seraient pourtant les meilleurs. Le Fezzan n'est qu'un désert. Il n'y a pas une seule rivière dans tout le pays : c'est une succession ininterrompue de marais et de sables; même les sables envahissent chaque jour davantage les oasis verdoyantes et la partie nord de Tripoli. La faune y est rare : hyènes, renards, taupes, lynx et gazelles. La flore y est peu variée : les pêches, les coings, les olives et surtout les palmiers constituent, on peut le dire, le revenu le plus sûr et sur lequel on établit les impôts, qui sont d'un dixième environ de la récolte. Les ressources fiscales, les douanes, etc. donnent un revenu de 3.957.000 francs, les dépenses se montent à 3.450.000 francs. La Cyrénaïque rend 2.496.400 francs d'impôts, pour 1.278.600 francs de dépenses. Malgré cela, le budget de la Tripolitaine a un déficit annuel de 3 ou 4 millions de piastres,

^I Voir le livre très récent de F. MINUTELLI, *la Tripolitaine*, Bocca, Turin, 1902. — ROHLFS, de *Tripoli à Alexandrie*, et *Voyage à l'oasis de Trafa à travers la Tripolitaine*, Leipzig, 1881. — MOTTA, vice-consul, *la Cyrénaïque en 1889 dans le Bulletin du ministère des affaires étrangères*, 1889, pages 77 et suivantes.

lequel varie pour la Cyrénaïque de 260.000 à 500.000 francs, ce qui se comprend quand on se rappelle que le gouvernement est... turc.

Le pays est dépeuplé; tandis que la Turquie a 13 habitants par kilomètre carré et l'Algérie 2, la Libye en compte 1 à peine. Et il n'y a pas d'espoir que ce chiffre augmente par une heureuse infiltration ou par l'immigration étrangère. La population totale, qui ne dépasse pas un million d'habitants, est un mélange de races diverses : berbère dans les montagnes et sur les plateaux, nègre dans les plaines, turque et juive dans les villes (ces derniers sont 27.000 environ). Les Européens ne sont guère plus de 5 à 6.000 concentrés à Benghazi et à Tripoli. Le commerce, qui est encore tout à fait rudimentaire, décroît de jour en jour : de 27 millions de francs qu'il était en 1881, il est tombé à 15. C'est nous qui en avons la plus grande partie : sur 256 bateaux à vapeur qui y ont abordé en 1897, 106 étaient italiens; sur 237.733 tonnes, 94.917 étaient sous notre pavillon. À Benghazi, au contraire, sur 60.000 tonnes de marchandises, 48 à peine étaient italiennes.

Les échanges s'y font encore comme aux temps primitifs. On y fait le commerce d'ivoire du Soudan, d'huiles, d'une espèce de musc, de peaux tannées et d'un peu d'or. Nous importons des conserves, des foulards de soie, de la chandelle et des allumettes. Suivant l'avocat Salvatore Gianni, un fanatique des colonies, qui accomplit un voyage commercial en Tripolitaine pour le compte du ministère, les produits les plus importants exportés de la Tripolitaine seraient, dans ces dernières années :

1° Les plumes d'autruche du Ouadaï, du Bornou et du Sokoto, pour une valeur approximative de 2 millions l'an; 2° l'ivoire, un demi-million; 3° les peaux du Soudan, 1 million; 4° les éponges, 1 million; 5° les laines, 100.000 francs; 6° les peaux, 400.000 francs; 7° les nattes, 200.000 francs; 8° l'orge 3 ou 4 millions dans les bonnes années. Il y a, en outre, une exportation presque négligeable de bœufs et moutons, d'écorces d'orange, de gomme arabique et d'autres produits transportés par les caravanes. Les objets d'importation sont : les vins, le vermouth, les liqueurs, les chevaux, la chandelle, les tissus et les filés.

Les caravanes servent aux échanges des matières premières. Le Fezzan, fertile en dattes, les troque contre les grains du Tell et contre les beurres et graisses des Syrtes. Les industries sont tout à fait

primitives : tanneries, teintureries, fabriques de crosses de fusil, de nattes, et tissages d'étoffes grossières. On ne sait trop quelles autres industries, en dehors peut-être de la fabrication de l'alcool, on pourrait y introduire avec profit, le pays manquant de houille et d'eaux courantes. Qu'on ne croie pas non plus avec Reclus que le transit puisse s'augmenter à Tripoli, le jour où le Soudan s'ouvrira complètement au commerce du monde. En effet, le Soudan occidental a au Nord les voies du Maroc et de l'Algérie et au Sud celles du Niger; le Soudan oriental a ses débouchés sur la mer Rouge et le Nil. Il ne resterait donc plus à Tripoli que le Soudan central qui, à son tour, a les grandes voies du Niger et de la Benoué, et, en dehors du Soudan, que l'Haoussa, le Bornou et le Ouadaï. D'ailleurs, l'Érythrée et, en Italie même, Brindisi nous ont appris combien il était imprudent de calculer la richesse d'un pays uniquement d'après son transit. Que rapporte à l'Italie cette fameuse « Malle des Indes » si ardemment désirée par nous et disputée par les autres?

En outre, Tripoli n'est pas défendable. Les forces militaires turques n'y dépassent pas 10.000 hommes, mais il faut y ajouter 3.000 cavaliers et 12.000 fantassins pris parmi les habitants de la Mescha, exempts jusqu'à ces derniers temps de tout tribut, à la condition de fournir le service militaire. La population a de vieilles traditions de révolte qui datent du temps des Ptolémées et même de quelques siècles avant, et sur ce point, elle a encore fait des progrès, car le Turc ne gouverne même pas de nom les meilleurs territoires, qui sont les oasis, et même certaines vallées.

III

[Retour à la table des matières](#)

DANGERS DE L'ENTREPRISE. — De tout cela il résulte clairement que l'aventure de Tripoli serait ruineuse pour l'Italie, qu'elle réussît ou qu'elle échouât. Si elle échoue, il en rejaillira sur elle une certaine honte. De plus, elle se trouvera dans la nécessité de faire de nouvelles dépenses pour tenter encore une fois l'entreprise; elle soulèvera des inimitiés et des antipathies dans le monde musulman, considération qui n'est pas à dédaigner, même en temps de paix, car, n'étant ni

industriels, ni protectionnistes, ces pays peuvent offrir un grand débouché pour nos produits, comme aux beaux temps de Venise.

Et de nombreuses raisons nous permettent de redouter un échec. La première, c'est que notre pays n'est rien moins qu'enthousiaste de l'aventure; puis, c'est que la Turquie dispose à Tripoli de 25.000 hommes de troupes tant régulières qu'irrégulières qui, quelque mal armées et mal commandées qu'elles puissent être, ont entre les mains l'arme la plus puissante qui soit en temps de guerre, c'est-à-dire le fanatisme religieux. Or l'exemple de Garibaldi, des Boers et des Derviches nous a montré qu'un homme soutenu par un fanatisme quelconque et résolu à mourir vaut mieux que cent soldats disciplinés sachant marcher en bon ordre et évoluer à tous les commandements mais peu disposés à faire le sacrifice de leur vie.

À cela s'ajoute que nous renouvelons les fautes déjà commises dans nos précédentes expéditions africaines, c'est-à-dire que, pour avoir des volontaires, nous détachons un par un les soldats de leurs régiments. Ceux-ci, connaissant mal leurs supérieurs et leurs camarades, possèdent beaucoup moins l'esprit de corps, et aucun idéal n'allume en eux le désir du succès. En outre, comme nos finances sont à peine équilibrées, elles ne pourraient pas fournir les 150 ou 200 millions, au bas mot, qu'exigerait cette coûteuse expédition.

Mais la réussite provoquerait d'autres dangers et plus grands encore : d'abord la victoire nous grisant facilement, comme cela arrive pour les peuples latins, orienterait toute notre politique non plus vers la liberté et vers le progrès économique libéral, mais vers les idées impérialistes qui en sont l'antithèse. On sait, en effet, que pour avoir raison de l'obstruction au Parlement, le ministre Pelloux avait songé à l'aventure de Tripoli; heureusement pour l'Italie, son manque de préparation l'empêcha même de commencer.

C'est un fait connu de tous que, très souvent nos gouvernants se servent des cabinets libéraux pour des besognes qui le sont moins, espérant ainsi museler l'opposition. Par conséquent, au lieu de nous hâter avec une ardeur chaque jour plus grande vers les améliorations sociales en restreignant les dépenses improductives, nous ne ferions que songer à de nouvelles conquêtes, à de nouvelles glorioles, à de nouvelles dépenses guerrières qui deviendraient, d'ailleurs, nécessaires, ne fût-ce que pour conserver nos nouvelles conquêtes. Par conséquent, au lieu de restreindre nos impôts, comme tout le

monde est théoriquement d'accord sur ce point, nous serions obligés de les augmenter.

Et tout cela, sans aucun avantage correspondant, sans autre résultat que de soulever contre nous l'islam qui, ne serait-ce que par son fanatisme, constitue une puissance formidable.

Nous avons, en outre, affaire à un pays qui produit très peu et qui nous coûtera énormément, rien que pour réprimer les révoltes qui, déjà dans la tradition de ses habitants, deviendront d'autant plus fréquentes qu'à leur besoin naturel d'agitation et à leur haine de toute domination étrangère viendra s'ajouter l'intolérance religieuse de notre part.

Il n'y a pas de politicien vraiment moderne qui ne comprennent que ce sont billevesées et légendes que celles qui font dépendre d'une occupation de territoire l'activité commerciale et l'influence politique ou militaire d'un pays. Nous sommes allés dans l'Érythrée pour tenir les clefs de la mer Rouge; mais au lieu de ces clefs nous y avons de nouvelles causes de faiblesse et de pauvreté, car tout le petit commerce y est pratiqué par des Grecs et des parsis, et le grand négoce par des Anglais. Les Turcs gagnent si peu à garder les Dardanelles, les fameuses clefs du monde, qu'ils ne comptent pour rien dans la politique générale et dans les transactions économiques. Quand nous aurons occupé Benghasi, nous continuerons à y expédier un peu plus de 48 tonnes de marchandises par an, tandis que les autres puissances y en enverront 60.000, en laissant à notre compte les embarras et les dépenses d'occupation et d'administration.

Mais il y a troisième parti auquel il semble que se résigne le gouvernement : celui qui consiste à vouloir et à ne pas vouloir, à faire et à défaire, à tout préparer pour une expédition, à échauffer les enthousiasmes, surtout dans les populations du Sud de l'Italie, toujours prêtes pour les héroïsmes de guerre, à protester de prétendus droits qui ne reposent, en réalité, que sur les armes, à inquiéter les peuples que l'on veut conquérir, puis à s'arrêter brusquement, sauf à recommencer, à une autre occasion. Ce parti, qui trahit l'incertitude et la confusion qui, depuis trop longtemps, dominant notre politique étrangère, est le pire que nous puissions prendre. Il nous fait perdre toute considération auprès des peuples amis, il irrite contre nous nos adversaires, met à sec nos finances, révèle notre peu de préparation et le but final de toutes ces entreprises : détourner les esprits de tous les

progrès réels en faisant miroiter devant eux les mirages ataviques de gloire et de conquête.

Voilà pourquoi il est bon que la partie sérieuse du pays, protestant comme après Adoua, indique le vrai chemin au gouvernement, avant qu'il se laisse acculer à une impasse.

Avril 1902.

Problèmes du jour

XXII

POURQUOI LES BOERS ONT RÉSISTÉ

[Retour à la table des matières](#)

L'immense puissance anglaise, trois cents fois plus forte que celle des Boers par le nombre, par la richesse et par le degré de civilisation, a fini par vaincre ces derniers; n'empêche que, pendant une belle période d'années, ce petit peuple a résisté comme n'aurait pas pu le faire une grande nation.

C'est là un fait que nous autres, Latins, nous ne parvenons pas à nous expliquer.

Nous avons le cerveau ainsi figé dans le moule uniforme imposé par l'Europe à toutes choses, nous sommes tellement habitués à nous représenter l'armée comme une série de rangées d'hommes changés en parfaits automates, marchant à pas réglés, accomplissant les mêmes gestes, déchargeant leurs fusils de la même façon et au même moment, que nous ne pouvons pas comprendre qu'on puisse vaincre presque sans exercices préalables. Nous pouvons encore moins comprendre qu'une pareille armée puisse résister plus de quelques jours à des adversaires aussi nombreux, plus exercés et vraiment

militarisés. Nous avons assisté à un phénomène exactement semblable, le jour où certaines gens prétendaient, et je les ai entendus de mes propres oreilles, que l'Espagne était de taille à vaincre et à écraser les Américains du Nord moins disciplinés, moins automatiques, d'allures moins martiales, et par conséquent prédestinés, les pauvres diables, à être exterminés, conformément à notre conception européenne.

Cherchons donc à établir impartialement les causes qui ont permis aux Boers d'opposer une aussi longue résistance, et cela au grand dépit de nos pédants stratèges.

Ces raisons sont les suivantes :

1° Leur grande étendue territoriale. Les Boers étaient éparpillés sur une zone d'un quart plus vaste que celle des Îles Britanniques. Les moyens de communication, sauf ceux par voie ferrée dont ils pouvaient également profiter, étaient rares et lents, peu faits par conséquent pour les Anglais, qui ont l'habitude de traîner après eux d'encombrants approvisionnements et qui se trouvaient là hors de chez eux, à une grande distance de leur centre d'action, absolument comme nous en Abyssinie. Les milliers de mulets que les Anglais conduisaient ne purent pas tout d'abord leur servir à grand' chose, à cause de la grande mortalité qui régnait parmi ces bêtes, de la difficulté de les acclimater et de les habituer à leur nouveau service. Et puis, il en fut là comme en Abyssinie où, dans de vastes espaces déserts, l'animal est obligé de transporter sa propre nourriture.

En revanche, les Boers opéraient tout près de leur centre naturel d'action. Étant tous habitués à chevaucher et à lancer leurs montures à toute vitesse, ils purent unir la solidarité de l'infanterie qui est la grande arme moderne, à la célérité de la cavalerie. Ils étaient de vraies marionnettes à cheval, et comme ils connaissaient les moindres sentiers et qu'ils étaient éclairés par de nombreux espions qu'ils n'achetaient pas à prix d'argent, mais volontaires et par conséquent sûrs, ils déconcertèrent l'ennemi par la rapidité fabuleuse de leurs déplacements. Des corps entiers de leur petite armée se transportaient d'un point à un autre, au moment où on les attendait le moins et ils surprenaient leurs adversaires à l'improviste.

2° Les Boers étaient d'excellents tireurs. Tandis qu'en guerre la plus grande partie de l'infanterie européenne, en dehors du corps

d'élite des tirailleurs, décharge à l'aveuglette, mesurant tout au plus la longueur de la parabole sans se préoccuper du but à viser, les Boers, qui étaient d'excellents tireurs, les premiers du monde, frappaient comme à la cible tous les officiers anglais, si bien qu'un régiment fut réduit à n'en avoir plus que deux ou trois, après quelques heures de combat. Or les soldats anglais, vrais pantins entre les mains de leurs officiers, étaient complètement désarmés lorsque ceux-ci tombaient, et ce fait explique comment des régiments entiers d'une armée aussi vaillante déposaient les armes avec tant de facilité.

3° Les Boers n'avaient pas la discipline mécanique des armées permanentes. Sans doute, celle-ci fournit de nombreux avantages pour l'exécution précise des ordres supérieurs; mais tandis qu'ils y suppléaient par l'enthousiasme patriotique, ils eurent bien des fois l'avantage, grâce à leur art de mettre en branle les masses, à l'originalité, à la rapidité de leurs mouvements.

4° D'ailleurs, si les Boers n'avaient pas, comme les armées régulières, l'entraînement de la caserne et du terrain de manœuvres, ils s'étaient exercés dans leurs luttes perpétuelles avec de redoutables tribus sauvages, telles que les Zoulous, les Basoutos, etc., qui les rendirent si adroits au tir, et par une série de guerres qui avaient donné à leur corps l'endurance et la souplesse. En outre, la plupart d'entre eux, paysans ou bouviers, offraient aux intempéries, aux fatigues, aux marches une résistance dont est incapable le soldat européen qui ne vit pas au grand air. Un autre avantage encore, c'est qu'ils vivaient dans un climat auquel ils étaient faits depuis longtemps, tandis que les Anglais arrivaient à peine; ils se contentaient d'aliments rares ou grossiers qu'ils portaient à leurs selles, ce qui rendait leurs escadrons si mobiles, tandis que leurs adversaires avaient besoin d'énormes approvisionnements.

5° Les Boers ont eu une vraie sélection. Seuls les plus robustes, les plus libres et les plus résistants ont survécu, à la suite de la triple émigration de la Hollande et du Natal accomplie par leurs ancêtres pour se soustraire aux persécutions étrangères. Ils se sont mêlés à d'autres émigrants, notamment à bon nombre de huguenots de France et de Vaudois d'Italie chassés de leur pays par les haines religieuses au cours des deux et trois émigrations, les moins solides sur leurs jambes, les moins forts de bras et de poumons sont restés en route. Pour ne souffrir aucun despotisme, ils n'hésitaient pas à renoncer à une existence beaucoup plus douce que celle qui les attendait, car ils

avaient des sentiments d'indépendance et une vigueur morale de beaucoup supérieurs à ceux des autres hommes. Les Boers sont donc les fils et les arrière-petits-fils d'une race d'élite; en effet, on les dépeint comme de vrais athlètes.

6° Ils combattaient pour une cause juste. Donc, tandis qu'ils se sentaient animés d'une énergie qui les poussaient à des actes héroïques bien supérieurs à ceux que le simple honneur militaire peut susciter dans une armée régulière, ils trouvèrent des alliés naturels dans tout l'univers, où l'on sympathise d'autant plus volontiers avec les opprimés qu'ils savent mieux résister à leurs oppresseurs. De là, le contingent de volontaires français, irlandais et allemands qui les complétèrent dans les armes du génie et de l'artillerie, où ils étaient inférieurs. Le plan de guerre de Joubert semblait, en effet, s'inspirer de l'école militaire allemande, sauf la tactique spéciale des Boers qui consistait à s'avancer jusqu'à un certain point, puis à le laisser découvert pour surprendre ailleurs l'ennemi, tactique qui était déjà de tradition chez eux et qui est bien le propre d'un peuple de fantassins et de cavaliers connaissant parfaitement le terrain sur lequel ils évoluent. Bien qu'ils n'eussent pas de port qui les mît en communication avec l'Europe, la sympathie générale combla cette lacune en leur faisant passer des secours médicaux et des armes perfectionnées.

7° En cela, ils furent aidés par une prudence et une prévoyance spéciales aux races du Nord et que le climat d'Afrique n'avait pas pu altérer. En effet, ces hommes qui, à la bataille de Majouba, n'avaient qu'une très pauvre artillerie et pour armes que des carabines à chasser le buffle, eurent plus tard (car le raid Jameson avant dû les mettre sur leurs gardes) des fusils et des munitions en quantité suffisante, et même des canons de siège. Ils trouvèrent également dans la dynamite le moyen de faire sauter des trains blindés, arme de guerre nouvelle que les rebelles macédoniens emploient aujourd'hui avec un vrai succès.

8° Ce qui contribua beaucoup aux premiers succès des Boers, ce fut le mépris professionnel des militaires de carrière pour des soldats volontaires qu'ils considéraient comme une quantité négligeable, et cela malgré l'expérience de Majouba, une défaite anglaise provoquée par la même ignorance des forces de l'adversaire et par le même mépris. On sait, en effet, que les généraux anglais partant pour le théâtre de l'expédition, s'imaginaient et promettaient qu'ils seraient à Pretoria avant un mois, pour y fêter la Noël. Ils espéraient avoir

raison de l'ennemi avec la poignée de soldats dont ils disposaient dans cet immense pays, au début de la révolte.

Le même fait s'était déjà produit pour les soldats bourbonniens devant les « Mille » de Garibaldi, auxquels ils étaient si supérieurs par le nombre, et pour les militaires professionnels des États-Unis qui, à leur tour, méprisaient les bandes de Philippins racolées au hasard et par lesquelles ils furent tenus longtemps en échec.

9° Ce qui a peut-être encouragé les Anglais dans leur illusion, ce fut la longue série de guerres qu'ils avaient soutenues contre des peuplades barbares, Indiens, Zoulous, Derviches, relativement faciles à vaincre avec des armes perfectionnées. Ils s'imaginaient donc avoir affaire, cette fois encore, à des soldats du même acabit, et ils essayèrent, par exemple, de les effrayer avec des trains blindés, que les Boers furent sautés comme des plumes.

10° Mais la raison peut-être essentielle et qu'une nation conduite par une oligarchie n'avait pas suffisamment comprise, c'est que les Boers avaient une forme de gouvernement adaptée à leur tempérament, à leur race, et à laquelle ils étaient sincèrement attachés; c'était, en outre, un gouvernement essentiellement libre, car à la liberté personnelle s'ajoutait la liberté politique. Et entendons-nous bien : un gouvernement peut être excellent pour un peuple non civilisé, qui, pour un peuple cultivé, serait tout le contraire. La féodalité en Abyssinie et la monarchie absolue appuyée sur le fonctionnarisme en Chine constituent un bon gouvernement pour ces pays, tandis qu'elles seraient exécrables pour nous.

Or, quand un pays a le gouvernement qu'il lui faut et qu'il mérite, il se serre autour de celui-ci dans les grandes épreuves, au lieu d'en profiter pour l'abattre; il puise, au contraire, dans le malheur une raison plus grande de l'aimer, de se sacrifier pour lui et de combattre avec plus d'héroïsme contre quiconque cherche à l'atteindre. Voilà pourquoi les Philippins résistèrent, bien qu'ils eussent un gouvernement barbare, mais conforme à leurs goûts, pourquoi les Abyssins triomphèrent des Italiens et de leurs armes perfectionnées. Mais cette résistance, que peut provoquer un gouvernement vraiment adapté aux besoins d'un peuple, se multiplie jusqu'au centuple lorsqu'il s'agit d'un gouvernement vraiment libre comme était celui du Transvaal, et surtout quand cette liberté est à l'état naissant. Alors, l'élan devient irrésistible.

La liberté du Transvaal était, en effet, de date récente et ses habitants n'en sentaient que plus fortement les bienfaits; c'est pourquoi, ils se développèrent avec une énergie dont même l'Angleterre n'était pas capable. Un phénomène de ce genre n'était pas le premier dans l'histoire. La Grèce antique, Florence, Venise et la Hollande, au temps de leurs grandes libertés populaires, excellèrent non seulement dans les arts, dans les lettres et dans les sciences, mais encore dans la politique et même dans la guerre, car il éclatait des énergies hors de proportion avec l'importance des populations. C'est ainsi que, contre toute prévision, la Grèce toute petite vainquit le gigantesque Empire des Perses; que la Hollande, avec une poignée de braves presque sans armes, tint tête à l'Empire sur lequel le soleil ne se couchait pas; que les États-Unis, à peine dans leur embryon et qui ne comptaient pas plus de quatre millions d'habitants, eurent raison de la ténacité anglaise, alors dans tout son éclat, et que Venise, qui n'était qu'une bourgade de pêcheurs, résista aux invasions des Longobards, des Huns, des Goths et des Francs, et plus tard à celles des Turcs et des Allemands. Par contre, certains de ces peuples devenus grands et florissants, le jour où ils perdirent leur liberté, succombèrent, à leur tour, sous les coups d'adversaires beaucoup moins redoutables.

Si donc la plupart des penseurs avaient déploré la défaite d'un peuple qui, comme l'Anglais, est le représentant du progrès le plus moderne, ils auraient été réconfortés à la pensée que cette défaite était due aux vertus d'un autre peuple plus libre et qui luttait pour sa liberté. Ce qui prouve que, pour un peuple, aucune force même celle des armes ne vaut un gouvernement libre et qui soit aimé de tous. La défaite anglaise, au lieu de nous valoir une recrudescence de militarisme et d'impérialisme, aurait été le signal d'un désarmement suivi d'une floraison de toutes les libertés. La défaite n'a pas eu lieu; mais une victoire obtenue avec tant d'efforts sur un ennemi aussi notoirement inférieur en nombre, a eu tout l'air d'une défaite.

Le plus triste dans tout cela (et il en est des guerres comme des procès où, même celui qui gagne en sort ruiné) c'est que, étant donné le but que poursuivaient les Anglais, cette guerre eut un résultat diamétralement opposé à celui qu'ils en espéraient : au lieu d'aider au développement de leur influence en Afrique, elle l'a plutôt enrayé. Elle a, en effet, éveillé chez les Boers un tel sentiment d'hostilité et de haine que, même vaincus, il persiste plus que jamais en eux, et c'est là un grave danger pour la conquête; tandis qu'une nation plus grande,

plus riche et plus civilisée, comme l'anglaise, aurait fini par absorber lentement mais sûrement un peuple de beaucoup inférieur en culture, en richesse et en nombre. L'histoire prouve que les petites masses sont finalement attirées et entraînées dans l'orbite des grandes masses, lorsqu'il n'y a pas des causes spéciales de répulsion. La Corse, par exemple, s'est toujours révoltée contre l'oppression génoise; mais, l'ère des violences passées, elle devint une province plus française que beaucoup d'autres qui, par leur origine, l'étaient bien plus qu'elle. Par contre, la Pologne, obligée de renoncer à sa natalité par la force des baïonnettes russes, a été, après tant d'années, si peu assimilée par ses conquérants qu'il faut 60.000 soldats pour la tenir tranquille et pour obtenir cet ordre sinistre « qui régnait à Varsovie ».

Donc, la guerre sud-africaine ne fut pas seulement sans gloire, elle fut pas seulement ruineuse, comme toutes les guerres, aussi bien pour les Anglais que pour les Boers, mais, pour les premiers, on peut dire qu'elle fut surtout une guerre inutile. Le sage Gladstone, que les rodomonts de l'impérialisme tournaient en ridicule, fut donc un admirable prophète en évitant cette aventure.

Décembre 1899.

Problèmes du jour

XXIII

LES ÉTATS-UNIS D'AFRIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Dès le début de la guerre sud-africaine, j'ai toujours soutenu que, malgré leur énorme infériorité numérique, les Boers réussiraient à opposer une longue résistance aux Anglais, et cela pour toutes les raisons que je viens de développer, et surtout parce qu'ils avaient une forme de gouvernement adaptée à leurs mœurs.

Sur ce dernier point, beaucoup d'esprits, même sincèrement libéraux, m'ont objecté que, « l'Angleterre étant le berceau et la principale forteresse de la liberté en Europe, sa défaite équivaldrait à la défaite de la cause libérale ». Si, d'un côté, ils exagéraient en pensant qu'un insuccès sur un seul point de l'Afrique pourrait entamer cette grande puissance qu'est l'Angleterre, d'un autre, ils auraient dû se rappeler que, précisément, elle aurait été punie pour avoir déployé le drapeau de l'impérialisme, qui est tout le contraire de la liberté, et pour avoir attaqué un peuple doux, honnête et laborieux demandant simplement qu'on le laissât vivre.

D'autres ajoutaient : « Faites bien attention que les Boers sont un peuple de paysans, et par conséquent conservateur, réactionnaire, et chez qui le régime patriarcal est encore en vigueur. Or, pour l'observateur moderne qui établit les progrès d'un peuple d'après les progrès de son activité industrielle, de sa liberté de conscience et de sa liberté politique, que peut-on attendre d'un peuple chez qui le père de famille a une autorité illimitée, qui exagère le protectionnisme jusqu'à appauvrir les étrangers, qui dédaigne la culture intensive, qui restreint à quelques familles le droit de voter et de diriger l'État, et chez qui la presse et l'industrie sont presque réduites à rien? Entre ces Boers, qui seront toujours un foyer de réaction, et l'Angleterre qui est le pays du libéralisme, de la porte ouverte dans toutes les colonies et de la Grande Charte, qui donc n'opérerait pas pour cette dernière? »

J'accorde que, pour beaucoup de nos libéraux modernes, sceptiques en matière religieuse, ce petit peuple de cagots et de paysans puisse paraître antipathique et dénué de tout sens esthétique.

*
* *

Mais, si nous l'étudions avec les lumières que nous fournit l'histoire, nous serons forcés de formuler un jugement bien différent. Quand on repasse l'histoire des communes italiennes telle qu'elle ressort des documents les plus récents, on se rend compte que les plus illustres de ces communes, Venise, Florence, Sienne, Lucques, celles qui ont répandu le plus d'éclat dans le monde, qui ont donné les plus beaux exemples d'indépendance et d'énergie, le plus magnifique épanouissement d'art et de poésie qu'aucun autre peuple n'a pu surpasser, la *Divine Comédie*, de Dante, le Palais-Ducal et Saint-Marc à Venise, le Palais de la Seigneurie et les « Portes » de Ghiberti à Florence, ainsi que la cathédrale de Sienne, furent, à l'origine, de simples paysans, échappés les uns aux invasions des barbares, les autres aux violences des seigneurs. Ils s'étaient réunis en petits groupes de « voisins » et quand ces groupes s'étaient renforcés, ils élevaient une petite église, ils aplanissaient un champ, noyau de leur existence politique, et se fondant avec d'autres groupes analogues, ils formaient la commune qui englobait tous les groupes ou *contrade* dans un même fossé, ainsi que les champs dont ils jouissaient « en commun » et dont les produits les firent vivre pendant plusieurs siècles.

Plus tard, parmi ces paysans devenus citadins s'infiltrèrent des menuisiers, des forgerons, juste ce qu'il en fallait pour les besoins de la communauté, et ils constituèrent une corporation d'art. Vers la fin, quelque seigneur féodal, pour se soustraire aux poursuites d'autres seigneurs rivaux, demanda à être accueilli comme un hôte, déposant les armes qu'il ne reprenait que pour exercer ses nouveaux concitoyens; ceux-ci en avaient grand besoin pour se protéger contre les communes ennemies et surtout contre les châtelains lesquels dépouillaient sur les routes les marchands et les paysans qui échangeaient réciproquement leurs produits. Plus terribles encore étaient les envahisseurs barbares, si bien que peu à peu, ces paisibles agriculteurs et commerçants du début prirent des habitudes militaires et se transformèrent en guerriers, exagérant ainsi l'influence des familles féodales et perdant en liberté ce qu'ils gagnaient en puissance.

Les origines de Venise furent sans doute un peu différentes, mais plutôt en apparence qu'en réalité. Là, les premiers habitants n'étaient pas des paysans, mais des pêcheurs, des fabricants de sel et des caboteurs. Ils ne se groupèrent point aux époques féodales, mais assez avant, aux temps des invasions barbares; ils ne comprenaient pas, à l'origine, que de simples pêcheurs, il y avait aussi parmi eux des artisans et jusqu'à des grands seigneurs. Mais tous, riches et patriciens, devinrent des laveurs de sel et des pêcheurs de mer. Eux aussi commencèrent par peupler des petits îlots, et une chapelle et un bout de champ représentaient pour eux tout l'univers. Peu à peu, les îlots furent reliés par des ponts et ils formèrent ainsi une commune, dont le centre se déplaça souvent, jusqu'à ce qu'il fût fixé définitivement dans l'île du Rialto, c'est-à-dire à l'endroit où se trouvent actuellement l'église et la place Saint-Marc. Là aussi de pauvres petits pêcheurs se transformèrent d'abord en caboteurs, puis ils remontèrent le cours des fleuves, et, finalement, ils abordèrent la haute mer. Malgré leurs habitudes simples et paisibles, ils se défendirent avec une grande énergie contre les Goths, Longobards, Huns et Slaves; de la défense ils passèrent à la conquête, et cela leur donna des mœurs guerrières qui, plus tard, dégénèrent. Mais ces simples bateliers et pêcheurs n'en furent pas moins les ancêtres des Mocenigo, des Titien et des Sanuto.

D'ailleurs, les États-Unis d'Amérique nous ont prouvé encore mieux qu'une origine plébéienne, loin de nuire à l'art et à la pensée,

leur donnait, au contraire, un essor particulier. Là aussi, comme à Florence et chez les Boers, les débuts furent des plus modestes; les premiers occupants furent des aventuriers et des soldats, des hommes à l'esprit libre qui, comme les Boers, furent exilés de leur pays par les persécutions religieuses. Tous, quel que fût, lors de leur immigration, leur goût pour les lettres et l'industrie, finirent par retourner, pendant un certain temps, à un état de demi-barbarie.

Suivant l'observation pénétrante de Loria dans son *Analyse de la propriété capitaliste*, le premier phénomène qui marqua chez eux la possession de la terre libre fut un retour au travail primitif des époques barbares. Les premiers colons d'Amérique cultivèrent en commun le sol qui entourait leur village, exactement comme les Florentins.

À Harris, les produits étaient mis en commun dans les magasins publics, et chacun s'y procurait ce qu'il lui fallait pour vivre, tandis que les champs étaient travaillés en commun. Ce ne fut seulement qu'en 1613 que chaque colon reçut la concession personnelle de 3 acres de terrain, mais avec la condition de travailler pendant onze mois pour la communauté. À Plymouth, en 1610, on fonda une association de travail et de propriété parmi les colons qui, tous les sept ans, devaient se partager les revenus.

À peine débarqués, les immigrants étaient divisés en sections, suivant les variétés de cultures. Dans la Virginie, par exemple, lord Delaware assignait à chaque colon sa spécialité : aux Français, la vigne; aux Anglais, les bois et les terres dans la proportion de 50 à 100 acres par tête. Plus tard, la société patriarcale succéda à l'association collective, comme chez les Boers, mais de toute façon la civilisation originale resta encore éclipsée pendant un certain temps; il en fut de même pour l'industrie. Les cultivateurs refusaient de s'y adonner parce que la terre, dans sa fécondité puissante, leur procurait des rendements énormes, presque sans avoir besoin d'y employer des capitaux, si bien que, dans certaines provinces, on récolta du blé tendant vingt-six ans sans avoir recours à la moindre fumure. En 1731, dans la Caroline du Sud, le blé, le riz et le maïs donnèrent un rendement cent fois supérieur à la semence; même dans les terrains les moins fertiles, comme ceux du Nord-Ouest, par exemple, le colon put, dès la première année, obtenir des récoltes de lin, d'avoine et de pommes de terre.

Mais ces heureux résultats avaient aussi leur revers, et tout d'abord le mépris de l'industrie. « Pendant longtemps, écrit Brougham, ceux qui venaient pour chercher un emploi ou pour introduire une industrie nouvelle finissaient par devenir des agriculteurs. » C'est ainsi qu'un verrier qui était arrivé avec de sérieux capitaux et un certain nombre d'ouvriers, se vit, dès le premier jour, abandonné par ces derniers qui avaient tous préféré les travaux des champs. Tandis que le développement du machinisme était déjà considérable en Angleterre et en Allemagne, en Amérique, le soc de la charrue était encore brut, et même tout à fait inconnu dans certaines régions. Dans la Virginie, on tondait les troupeaux pour les tenir au frais et non pour en utiliser la laine; les femmes y filaient, dix-septième siècle, de la même façon que celles d'Europe au treizième. On cardait la laine à la main, et la toile tissée au métier colonial était envoyée en Angleterre pour y être parachevée. Même après 1700, la Pennsylvanie faisait venir d'Angleterre les vêtements et les ustensiles domestiques.

À l'heure seulement où le sol le plus fertile fut tout entier occupé, on chercha à en augmenter la fécondité par l'emploi des engrais et des machines, et par conséquent, du capital. L'industrie fit alors son apparition, mais sous une forme des plus rudimentaires. Les premiers bateaux que l'on essaya de construire dans la Georgie, en 1740, ne purent être utilisés. Les paysans, au début, n'avaient pas su organiser des marchés.

« Dans la Virginie, qui était le pays le plus heureux, écrit Bancroft, chaque émigrant cherchait à posséder le plus de terres possible et restait séparé de ses compagnons par un vrai désert; les voies de communication faisaient défaut. »

Les navires anglais qui voulaient exporter les denrées locales, étaient obligés d'opérer leurs chargements en détail dans les plantations échelonnées le long des fleuves. L'Angleterre ordonnait en vain de construire des villes pour y entreposer les produits. En 1705, dans les *Annales de la Virginie*, Beverley reprochait aux habitants leur indolence, leur sauvagerie et leur manque de civilisation. La culture littéraire faisait aussi défaut. On ne lisait que quelques rares livres relatifs à l'histoire des persécutions religieuses, et surtout la Bible.

Même les Écossais, qui, dans chaque château féodal, avaient un barde pour chanter leurs gloires locales, semblaient, dans la Caroline, les plus dénués de toute instruction.



Mais de même qu'un champ laissé longtemps en jachère donne des récoltes dix fois plus fortes que les autres, ainsi dans les États-Unis, la civilisation qui sommeillait, dans l'enchantement où l'on était de posséder librement la terre, le jour où celle-ci fut tout entière occupée, reprit non seulement son cours, mais elle repartit avec un essor inconnu partout ailleurs; et ce pays où l'on avait de la peine à construire quelques mauvaises barques qui tenaient difficilement la mer, a lancé les vaisseaux les plus gigantesques du monde ; ce pays qui ne savait presque pas carder la laine a vu le triomphe des tissages mécaniques dont les produits s'exportent dans les régions les plus éloignées du globe, et là où on ne savait lire que la Bible s'élèvent les plus grandes universités, les plus riches bibliothèques qui honorent la science.

Ce fut là encore que la cause de la liberté atteignit son plein épanouissement. « Ce fut, écrit George, la terre libre qui convertit le timide salarié d'Europe en ce hardi cultivateur du Far West et qui infusa l'esprit d'indépendance même à ceux qui ne vivaient point du sol. » L'Européen qui trouve dans son pays les meilleures situations déjà occupées perd tout espoir et tout courage. Mais, en Amérique, quiconque voit la terre s'étendre sous ses pieds libre et ouverte « acquiert de l'indépendance, de l'élasticité et de la fierté de caractère ».



Le même phénomène aurait pu se produire chez les Boers. Ils étaient arrivés à l'état patriarcal après avoir passé par la période de la terre libre. J'admets qu'ils eussent l'apparence de barbares, mais comme l'étaient les Virginiens de 1700 et les Florentins de 1100. Ce n'est point là l'incurable barbarie du Nègre et du Bédouin; c'est une pseudo-barbarie qui, liée à la condition agraire, était destinée à disparaître le jour où celle-ci aurait changé et qui aurait pris un essor

de civilisation pareil à celui que nous avons constaté en Florence, autrefois, et dans l'Amérique du Nord, il y a moins d'un siècle.

D'autre part, il n'est pas moins faux qu'ils fussent régis par un système oligarchique. Tous les citoyens étaient électeurs, le mandat législatif durait quatre ans et chacun pouvait faire appel jusqu'au président. Les citoyens éalisaient non seulement le président, mais encore les juges et les fonctionnaires. La religion calviniste y était rigide observée, mais sans hypocrisie, avec cette ferveur primitive, ferment des grandes entreprises. C'est cette ferveur qui a créé Saint-Marc, le campanile de Giotto, les cathédrales de Côme, de Milan et de Pavie, qui a conduit les presbytériens à la victoire lorsqu'ils marchaient en chantant les psaumes de David, et qui a permis à 800 volontaires vaudois de résister à 10.000 Français et Piémontais aguerris.

Leur religion, quelque passionnée qu'elle fût, n'était pas davantage intolérante et elle ne s'est point laissé entraîner à ces excès qui sont une honte et un fléau pour la civilisation, excès que les Anglais ont su tolérer à Malte et au Canada, et qu'ils ne songent pas à enrayer, car ils ont tout intérêt à conserver dans ces pays la domination du jésuite. Notons, en passant, que ces mêmes Anglais chassèrent les fonctionnaires catholiques qu'ils trouvèrent au Cap et que les Afrikanders y avaient maintenus.

Les Boers établirent, il est vrai, des impôts très lourds sur les étrangers. Mais il ne faut pas oublier non plus qu'ils laissaient ces mêmes étrangers épuiser leurs propres richesses et que les taxes étaient exorbitantes, là-même où les salaires étaient exorbitants, comme à Johannesburg, où les ouvriers gagnaient jusqu'à 25 francs par jour.

Il n'est pas vrai qu'ils ne fussent que de simples paysans; ils étaient cultivateurs en grand, des *farmers*, comme il y en a beaucoup en Australie. Cela leur laissait le temps de pratiquer les exercices physiques et la musique. Il est de fait que, dans l'art de la guerre, ils se montrèrent supérieurs à leurs redoutables rivaux. Or, c'est un art dans lequel il est impossible d'improviser, et tout particulièrement dans la tactique et la balistique, à moins que l'on n'ait de sérieuses connaissances et surtout en mathématiques. D'ailleurs, à Blackfontein, les établissements d'instruction supérieure (y compris l'université de Grey) sont au-dessus de ceux du Cap.

Le Transvaal, un pays dont la population aurait pu tenir dans un des faubourgs de Londres, dépensait plus de deux millions par an pour l'instruction de ses enfants.

Et comment aurait-on pu attendre de ce peuple une culture intensive avant qu'il eût recueilli des fruits rémunérateurs de sa culture simple? On ne peut nier que Krüger ait eu des tendances ultra-conservatrices ; le jour où, dans un de ses moments de générosité, Cecil Rhodes songea à favoriser la création des grands États-Unis d'Afrique, ce fut Krüger qui s'y opposa, à cause de l'origine anglaise du promoteur de ce projet, et les événements ont prouvé que sa défiance était assez justifiée. On ne pouvait pas exiger que cet homme, qui avant tant lutté pour créer une nationalité indépendante à son petit peuple, et qui, par conséquent, devait tant l'aimer, accueillît avec empressement l'idée de le voir se perdre dans la grande masse des Afrikanders, quelque évident qu'il fût que, malgré ses richesses, malgré sa supériorité militaire et son histoire, un peuple aurait fini par se trouver en état d'infériorité notoire devant les grands centres du Cap, par suite de son manque de points de contact avec la mer et de son éloignement topographique. Mais rappelons-nous que le particularisme est le premier sentiment à se développer après le patriotisme et que ce sentiment n'a pas encore disparu en Allemagne et en Italie.

Dans tous les cas, il est certain que, par la force naturelle des choses, les États-Unis d'Afrique se formeront fatalement, car ce que n'a pas pu faire le hasard des batailles sera réalisé par le sang des victimes, par la résistance aux persécutions, aux exigences et aux abus des vainqueurs.

Je reconnais que l'Angleterre est un grand foyer de civilisation et de liberté intérieure, mais je ne saurais en dire autant pour sa politique extérieure. Ces temps derniers, alors que les Arméniens, les Grecs et les Syriens étaient cruellement opprimés, elle s'est contentée des les encourager en paroles, tandis qu'avec son froid et orgueilleux impérialisme elle imposait la langue anglaise à Malte, elle favorisait l'ignorance cléricale au Canada et celle des brahmines dans l'Inde et elle laissait ce dernier pays s'appauvrir d'une façon effroyable, suivant ainsi les traces de l'antique Rome dans son formidable égoïsme et dans ses besoins de domination brutale.

Ah! si l'Angleterre retournait aux traditions de Gladstone, si elle développait la liberté non seulement, à l'intérieur, mais encore chez les autres peuples, si elle parvenait à comprendre que ce qui fait sa suprématie c'est le développement immense des ses industries diverses, le loyalisme avec lequel ses vieilles colonies se pressent autour d'elle sans qu'il soit besoin de les retenir par la force des armes, nous bénirons toujours ce grand pays. Mais si, pareille à la Venise des derniers temps, elle renie son passé, devient une puissance militaire et étouffe avec son poing fermé la respiration d'un vaillant petit peuple, quelle différence pourrions-nous trouver entre elle et les autres nations impérialistes, avec la Turquie écrasant la Macédoine sous son joug barbare, avec la Russie qui saigne lentement la fidèle et intellectuelle Finlande, violant ainsi la foi jurée?

Que si, au contraire, un autre État libre surgit en Afrique comme autrefois dans l'Amérique du Nord, avec les mêmes efforts, le même mélange de races, les mêmes origines de peuple persécuté et éprouvé par des luttes séculaires, avec les traditions les plus hostiles au militarisme et les plus favorables à la liberté, oh! alors, quelles plus hautes espérances ne pourrions-nous pas concevoir pour l'avenir du monde ?



La victoire définitive des Anglais ne parvient pas à m'imposer des conclusions différentes, car ces humbles Boers sont devenus les plus magnifiques héros de notre siècle, et, ainsi que le chantait une gracieuse femme afrikander : « À chaque Boer que vous tuez se rompt un des fils de la douce chaîne qui nous liait à l'Angleterre. » En outre, à moins de faire disparaître l'un après l'autre tous les Boers, ce qui est inadmissible de la part d'une nation civilisée comme l'Angleterre, au bout de quinze ans, grâce à la fécondité des peuples qui vivent en terre libre, les vides seront rapidement comblés ; une seconde génération naîtra, puis une troisième qui assureront la victoire du peuple boer, mieux adapté à ce climat que l'anglais et retrempé par de nouvelles persécutions et par une sélection naturelle. Autour de lui viendront se grouper tous les autres Afrikanders, poussés par des traditions historiques très nobles et pour ces raisons politiques et économiques autrement fortes que celles du passé. Et ainsi, pour maintenir ces territoires sous sa domination, l'Angleterre devra y établir une garnison de quarante à cinquante mille hommes aux frais des

habitants, ce qui l'obligera à augmenter formidablement les impôts. Pour opérer ses recouvrements, pour réprimer toutes les révoltes qui en découleront, elle devra abolir toutes les libertés civiles et politiques qui rendaient la vie facile à ces peuples.

Et, s'ils ont eu quelques hésitations dans le passé, ces Afrikanders n'hésiteront pas, plus tard, à former avec les belliqueux Boers un seul corps compact dans sa révolte contre le monde entier par leurs vertus, car là, comme dans les États-Unis d'Amérique, il y a toutes des conditions réunies pour le développement d'une grande civilisation. Les principales sont la grande diversité des climats (hauts plateaux, plaines et littoral) des cultures, et surtout le mélange des races presque toutes d'origine supérieure.

L'illustre Hollandais Kuyper a calculé que les éléments du peuple boer se décomposaient ainsi : 78% de Hollandais, 12% de Français, 7% d'Écossais et 3% d'Allemands, avec à peine quelques gouttes de sang nègre. Ce croisement des quatre meilleures nations de l'Europe, joint à un climat qui n'est pas énervant et à des habitudes énergiques, promet de faire de ce peuple retrempé et sélectionné non seulement par d'anciennes mais encore par de récentes épreuves un foyer de culture probablement supérieur à toutes les autres races d'Europe, car j'ai démontré que les mélanges de races et la liberté à l'état naissant sont les facteurs essentiels du progrès.

Et nous en avons la preuve, on peut le dire, dans ces constitutions naissantes, dans ces formes de gouvernement qui, bien qu'elles ne soient point fixées dans des principes juridiques, n'en sont pas moins aptes à rendre heureux un peuple, à peu près comme l'étaient les constitutions de Venise. Nous en avons une autre preuve dans la courtoisie dont usèrent les Boers à l'égard de leurs ennemis vaincus, qui ne les payèrent pas de réciprocité, dans la rapidité des conceptions stratégiques saisies au vol par les chefs, dans l'adresse et l'agilité avec lesquelles les hommes exécutaient des ordres donnés. Jusqu'ici, la guerre et le gouvernement sont les deux seuls arts dans lesquels ils aient pu faire leurs preuves, et ils s'y sont montrés si remarquables qu'ils n'ont pas été surpassés même par les Grecs du temps de Thémistocle.

Quant à l'Angleterre, non la grande patrie de Gladstone et de Spencer, mais l'impur réceptacle des Chamberlain et des Rhodes, la triste aventure d'Afrique lui sera fatale, car elle a donné tout pouvoir

et tout prestige au parti réactionnaire et impérialiste. Lancée sur cette mauvaise pente, elle sacrifiera son industrie, son développement mécanique, sa flotte commerciale et le libre-échange à la quincaillerie barbare des armes, et, comme ce fut le cas pour Venise, elle contractera les habitudes despotiques qui sont le corollaire de ces tendances. Elle préférera les victoires navales et terrestres à celles du commerce et du libre échange ; elle se jettera à genoux devant ses généraux qui, dans l'insolence du triomphe, réussiront plus ou, moins à bouleverser sa constitution. Elle a déjà commencé en proposant la conscription, qu'elle voudra étendre peu à peu à ses colonies; et comme la plupart d'entre elles (au moins l'Australie) sont plus antimilitaristes que la métropole, elle n'hésitera pas, pour arriver à ses fins, à attenter à leur demi-indépendance, qui contribuait plus que tout à les lier à la mère-patrie.

Déjà, lord Salisbury a laissé échapper que les institutions et les idées libérales donnaient de mauvais résultats dans les régions éloignées de l'Empire. En outre, l'Angleterre, qui a déjà dépensé plusieurs milliards pour l'Afrique, devra en gaspiller d'autres encore, avec bien peu de compensations en retour, pour maintenir une armée chaque jour plus grande. Cela jettera un trouble considérable dans ses finances et l'obligera, comme le fit précisément Venise aux temps de sa décadence, à augmenter de tous côtés les impôts. Une fois l'ardeur belliqueuse calmée, ces impôts n'en persisteront pas moins, chaque jour plus odieux; il faudra une intervention armée pour obliger le peuple à les payer. De là, une augmentation de l'influence militaire et un nouveau besoin de la consolider, et l'Angleterre finira par sacrifier à la vaine gloriole guerrière tout ce qui, jusqu'ici, avait fait sa gloire et sa grandeur incontestée.

Aux États-Unis, l'impérialisme est un emballement passager d'un peuple jeune et bouillant, mais il ne tardera pas à disparaître, car il ne peut pas prendre racine dans ce pays. Les partis populaires ont assez d'énergie pour en faire ressortir tous les ravages, sans compter que les Philippins conspirent avec les libéraux pour rendre cette preuve plus éclatante. Même en Allemagne, même en France, où l'impérialisme militaire est devenu une maladie chronique, il trouve dans les organisations populaires un redoutable obstacle à son développement. Mais, en Angleterre, un parti serait impuissant à prévenir les effets du délire impérialiste. Jusqu'ici ces effets ont été conjurés par le bien-être général et par la sagesse des classes élevées qui ont prévenu tout bouleversement social. Mais la constitution oligarchique et

monarchique de ce pays est comme une alliée naturelle de l'impérialisme belliqueux.

Cet impérialisme, en donnant à ce pays des forces factices, en aura sapé et compromis la solidité. Et tandis que, comme autrefois en Amérique, resplendiront des foyers de liberté africaine, nous verrons pâlir et s'éclipser la gloire de l'Angleterre.

Fin du texte.

[Texte entièrement retranscrit au clavier au cours de l'hiver et du printemps 2005 par [Janick Gilbert](#), bénévole, Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada. JMT.]